This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 837,597

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

VOYAGE AUX RUINES

DE GOLCONDE

ET

A LA CITÉ DES MORTS

LIBRAIRIE DE E. DENTU

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

VOYAGE AU PAYS DES BAYADÈRES

Troisième édition. 1 vol. gr. in-18 jésus, illustré par RIOU

PRIX : 4 FRANCS

VOYAGE AU PAYS DES PERLES

Deuxième édition. 1 vol. gr. in-18 jésus, illustré par E. YON

PRIX : 4 FRANCS

SOUS PRESSE :

VOYAGE AU PAYS DES ÉLÉPHANTS..... 1 vol.
VOYAGE AU PAYS DES FAKIRS CHARMEURS.... 1 vol.
VOYAGE AUX RUINES DE BETJAPOUR..... 1 vol.
(Suite du *Voyage aux ruines de Golconde.*)

Imprimerie Eugène HEUTTE et Cᵉ, à Saint-Germain.

VOYAGE AUX RUINES

DE

GOLCONDE

ET

A LA CITÉ DES MORTS

(INDOUSTAN)

PAR

LOUIS JACOLLIOT

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1875

Tous droits réservés.

DS
416
.J16

514633-128

José Manuel de Mag

PREMIÈRE PARTIE

INVASIONS ARABES, MOGOLES ET EUROPÉENNES

DUPLEIX — CLIVE — WARREN-HASTINGS

Ô ruines! je retournerai vers vous prendre vos leçons, je me replacerai dans la paix de vos solitudes; et là, éloigné du spectacle des passions, j'aimerai les hommes sur des souvenirs; je m'occuperai de leur bonheur, et le mien se composera de l'idée de l'avoir hâté.

(VOLNEY.)

PREMIÈRE PARTIE

Pondichéry. — La France dans l'Extrême-Orient. — Politique de l'avenir. — Coup d'œil rétrospectif. — Domination des Brahmes et des Rajahs. — Invasions Arabes et Mogoles. — Les conquêtes européennes. — Portugais et Hollandais. — Luttes de la France et de l'Angleterre. — Dupleix. — Clive. — — Warren-Hastings.

Lorsqu'après avoir doublé la pointe orientale de l'île de Ceylan, on s'avance dans le golfe du Bengale, sur un des magnifiques steamers des Messageries maritimes, la première ville de la côte de Coromandel qu'on aperçoit, est Pondichéry, dont les maisons à terrasses élevées, les temples et les monuments d'architecture polychrome, émergent au loin d'un véritable océan de verdure.

De la haute mer, l'aspect de cette vieille capitale de nos établissements, célèbre par son inaltérable dévouement à la France, est réellement féerique. Le rivage bordé de quais, légèrement échancré en demi-lune, est

constamment battu par trois grandes lames qui viennent échouer successivement sur le sable en mugissant, et semblent opposer à toute tentative de débarquement une infranchissable barrière. Derrière ces flots tourmentés qui font au rivage comme une vaste couronne, dont l'écume argentée scintille au soleil, s'étend, à perte de vue, une forêt de cocotiers, de tamariniers, de baobabs, d'acacias roses, de lauriers et de tulipiers en fleurs, au sein de laquelle Pondichéry se repose recueillie, plutôt qu'oublieuse de son passé.

Il me serait impossible de décrire les sentiments divers qui m'agitaient lorsque je mis le pied pour la première fois, sur cette terre illustrée par les exploits de La Bourdonnais, de Lally Tollendal, de Suffren et de Dupleix, le plus grand de tous ces hommes énergiques qui voulaient doter la France de l'empire de l'Inde, et dont les services ne furent payés que par la prison pour les uns et la mort ignominieuse de l'échafaud pour les autres.

La France expie aujourd'hui bien cruellement la faute qu'elle a commise en ne comprenant point Dupleix, en refusant de le soutenir, car c'est à peine si les territoires infimes que les traités de 1814 ont bien voulu lui laisser, comptent aujourd'hui deux cent cinquante mille habitants, en face des immenses et fertiles provinces et des deux cents millions d'Indous courbés sous la main de fer de l'Angleterre.

Nos établissements, qui se sont un instant étendus du Deccan au cap Comorin, alors qu'après la prise de Madras les Anglais ne possédaient plus un pouce de territoire sur le sol de l'Inde, sont actuellement réduits à cinq :

Pondichéry et les districts qui en dépendent, situés dans la province du Carnatic sur la côte de Coromandel par 11° 55′ 41″ de latitude nord, et 77° 31′ 33″ de longitude est, sur une superficie totale de 29,122 hectares.

Karikal et ses dépendances, situés dans le royaume de Tandjaour, par 10° 55′ de latitude nord, et 77° 24′ de longitude est, sur une superficie de 13,515 hectares.

Le comptoir d'Ianaou, d'une étendue de 1,429 hectares, sur la côte d'Orixa, par 16° 43′ de latitude nord et 80° 05′ de longitude est.

Le comptoir de Mahé, d'une superficie de 5,909 hectares, sur la côte de Malabar, par 11° 42′ 8″ de latitude nord, et 73° 12′ 23″ de longitude est.

Et enfin, la ville de Chandernagor, avec un territoire de 940 hectares, située au Bengale, à six lieues de Calcutta, par 22° 51′ 26″ de latitude nord, et 86° 09′ 15″ de longitude est.

Je ne parle que pour mémoire de la factorerie de Surate que nous possédons dans la ville indo-anglaise de ce nom, et sur laquelle il nous reste le droit de faire

flotter notre pavillon, de percevoir les impôts et d'exercer tous les priviléges de la souveraineté sur une trentaine d'indigènes... Les deux loges de Dacca et de Balassora sont dans un état plus misérable encore.

D'après les traités de 1814, les loges de Cassim-Bazar, de Patna et de Jougdia, qui ont une réelle importance, devaient nous être restituées également. Mais les Anglais, profitant de ce que la France épuisée ne pouvait appuyer ses réclamations par les armes, refusèrent de s'en dessaisir. La Restauration courba la tête et se contenta de ce motif.

Voilà ce qui nous reste de notre ancienne splendeur. Mais ce n'est pas tout encore. Nos modestes possessions sont placées sous le protectorat de nos bons alliés.

Qu'on ne croie pas à une opinion exagérée.

Les traités de 1814 et 1815 *nous défendent de faire aucun ouvrage de fortification, d'entretenir d'autre force armée que la police, et au cas où la guerre viendrait à éclater entre les deux puissances, les Anglais auraient le droit de s'emparer immédiatement de tous nos établissements, sauf à ne pas traiter en prisonniers de guerre les fonctionnaires de l'administration française, et à les rapatrier, eux et leurs familles, s'ils le demandent...* La politique jalouse de nos voisins, a voulu nous enlever toute possibilité de revanche dans l'Indoustan.

Par d'autres traités particuliers auxquels le gouvernement de la Restauration s'est honteusement prêté,

l'Angleterre nous a interdit de cultiver l'opium et de faire du sel sur toute l'étendue de notre territoire; elle nous livre elle-même de ce dernier produit, juste la quantité nécessaire à notre consommation.

Il y a donc quelque part, un point sur le globe, où, sous le pavillon de la France, les Français ne peuvent se servir que de sel anglais... et c'est un traité politique qui nous l'impose.

J'ai parlé d'un protectorat! ces conditions ne sont-elles pas plus humiliantes encore.

Ceci me remet en mémoire un fait que je dois faire connaître.

En juin 1872, je rencontrai sur un paquebot, dans une traversée d'Amérique en Écosse, un membre du Parlement anglais, ancien sous-secrétaire d'État pour les affaires de l'Inde; notre mutuelle connaissance de cette contrée que nous avions habitée longtemps tous les deux, fut un trait d'union; et nous causâmes.

Un jour que je lui parlais de cette guerre sans merci que venait de nous faire l'Allemagne :

« — Saviez-vous, me dit-il, que vous nous étiez peut-être redevables de la conservation de vos colonies de l'Inde et de la moitié de votre flotte? » Je le priai de m'expliquer ces paroles, et voici la réponse textuelle qu'il me fit :

« — Lors des préliminaires de la paix de 1871, la presse allemande fut, vous devez vous le rappeler, una-

nime à réclamer la cession de la moitié de votre flotte et de vos établissements dans l'Inde. Je ne sais quelle valeur sérieuse pouvait avoir cette manifestation; comme il était possible, dans tous les cas, que ce fût un ballon d'essai, et que la logique nous permettait de penser que M. de Bismarck ne serait point fâché de se faire une marine et d'avoir à l'occasion un pied chez nous, le chef du cabinet, au premier avis de ces exigences, déclara nettement, dans une conversation intime, à l'ambassadeur de Prusse, que l'opinion publique en Angleterre pourrait forcer le gouvernement à une intervention active, si on obligeait la France à céder une partie de sa flotte, et que, quant à la cession des colonies indoues, l'Angleterre y ayant des droits consacrés, elle ne permettrait pas, même au risque d'appuyer ses prétentions par les armes, que rien fût changé aux traités de 1815. La France, ajouta M. Gladstone, gardera ses colonies ou elles deviendront anglaises.

« L'ambassadeur de Prusse répondit que ces bruits n'émanaient pas de son gouvernement, que la seule colonie qui aurait tenté ce dernier était la Cochinchine, mais que la France n'avait pas suffisamment *essuyé les murs!* C'est toujours ainsi que l'on répond quand une tentative est avortée; toujours est-il que ces prétentions ne se produisirent pas diplomatiquement. »

Ces paroles de mon interlocuteur me plongèrent

dans un profond étonnement, et je lui demandai pourquoi l'Angleterre n'avait pas agi avec cette fermeté pour faire respecter l'intégrité de notre territoire.

Il me dit en souriant : « Ne faites donc plus de politique de sentiment, c'est ce qui a perdu la France. Votre abaissement sur le continent nous importait peu, il n'y avait pas là *un intérêt anglais*, et nous ne pouvions risquer une guerre pour l'empêcher. Il nous importe peu, en somme, que ce soit la France plutôt que l'Allemagne qui domine sur le Rhin. Mais ce que nous ne devions pas permettre, c'est que la Prusse se fît tout d'un coup une situation maritime qu'elle mettra plus d'un siècle à atteindre, si tant il est qu'elle la conquière jamais avec les rares ports qu'elle possède, c'est, enfin, qu'elle ne vînt pas mettre un pied dans l'Indoustan.

« Dans ce pays, nous n'avons rien à craindre de vous. Quand, pendant un siècle ou deux, une nation s'est épuisée en efforts d'un certain côté, que, près d'atteindre le but, elle a assisté à la ruine complète de ses espérances, il est rare que son activité ne se porte pas ailleurs ; il est si vrai que vous vous êtes usés dans l'Inde, que vous avez laissé passer, lors de la révolte de 1857, la seule occasion d'y rétablir votre domination et de nous en chasser pour toujours. Nous n'y avions plus d'armée. Trente mille hommes, envoyés au secours des cipayes, s'emparaient de tous les ports,

de toutes les forteresses, car ils arrivaient quatre à cinq mois avant que nous eussions pu faire une armée avec les difficultés de notre mode de recrutement. Et il nous eût été impossible de débarquer un homme si nous eussions eu la folie de le tenter.

« Une coalition européenne seule aurait pu nous faire restituer l'Inde, et il est à peu près certain qu'elle ne se fût pas soulevée à notre appel et dans notre intérêt exclusif.

« L'Inde n'est plus votre objectif, précisément parce qu'elle l'a été autrefois ; mais il n'en serait pas de même des Allemands, du jour où ils auraient un pied sur la côte de Coromandel, il faudrait compter avec eux... »

Je ne m'occuperai pas de la valeur qu'ont pu avoir les tentatives prussiennes, cette question ne peut être traitée ici ; mais je conclurai de cette conversation, qui semble être d'accord avec l'esprit et la lettre des traités de 1814 et 1815, que les Anglais se croient en droit de s'opposer à toute cession que nous voudrions faire de nos colonies de l'Inde, cession qui aurait pour résultat évident de faire fortifier par une autre puissance ces établissements démantelés.

Telle est la situation que nous a faite l'Angleterre, et tous les gouvernements qui se sont succédé depuis ces traités déshonorants, absorbés par des questions égoïstes d'existence et de politique intérieure, n'ont pas cherché à l'améliorer.

Je dois prévenir le lecteur que ces études, dont je commence aujourd'hui la publication par ce premier ouvrage, n'ont pas seulement pour but de lui faire connaître les mœurs intimes de l'Inde ancienne et moderne écrites à un point de vue essentiellement français; elles tendront, chaque fois que l'occasion s'en présentera, à démasquer la politique agressive de nos rivaux dans l'extrême Orient, et à montrer à la France quel est le but poursuivi avec une âpre persévérance contre elle.

Dix ans de vie publique *autour du monde* m'ont mis à même d'apprendre bien des choses, de pénétrer bien des projets, et je croirai faire œuvre de citoyen chaque fois que je pourrai donner l'alarme et soulever les masques.

Nous n'avons plus seulement à compter avec l'Angleterre; l'Allemagne entre en ligne, elle couvre l'extrême Orient et l'Océanie de ses comptoirs, elle comprend que l'empire du monde est à la nation qui procurera le plus de débouchés à l'activité individuelle, et elle prépare l'avenir, encore plus dans l'Indo-Chine et dans le Pacifique qu'en Europe. Déjà dans notre seule colonie d'avenir, la Cochinchine, la plus grande partie du commerce est aux mains des Allemands, et ils ne se gênent pas pour dire qu'à la première guerre ils nous raviront cette splendide contrée.

Trève donc à nos rêves cosmopolites de pacification universelle; au dedans il nous faut une forte armée,

au dehors une marine redoutable, et laissons dire les rêveurs, les humanitaires, qui philosophent dans leurs cabinets, sans connaître l'état social du monde actuel, et qui nous mèneraient tout droit au démembrement de la patrie.

La France n'a reçu la rude leçon de 1870 que parce qu'elle était de plusieurs siècles en avance sur le niveau des autres peuples. On ne parlait plus que d'États-Unis d'Europe, de la raison substituée à la force. Les autres nations sont prêtes à nous donner la main dans un concert de fraternité, disait-on de toutes parts... Et il a suffi d'un soldat illuminé pour lancer un million d'hommes sur nos chaumières et dans nos caves. Les hommes n'avaient pas d'armes... les femmes et les enfants en ont vu de belles. La brute germanique, qu'Henry Heine connaissait mieux que nous, s'est battue, menée au fouet, dix contre un... a vidé la Champagne et la Bourgogne en chantant ses exploits, et au retour s'est essuyé les mains couvertes de sang dans la chaste chevelure de Gretchen et de Mignon, qui se sont parées, en rougissant de pudeur, d'un bijou arraché sur le cadavre d'une vierge gauloise que leur fiancé avait violée...

Et comme Attila, le Fléau de Dieu, le vieux reître vainqueur a chanté ses *Te Deum* et s'est agenouillé devant l'Être suprême pour lui rendre hommage du bain de sang qu'il venait de prendre.

L'Europe nous accuse d'avoir commencé, nous avons simplement donné dans le piége... Ce n'était pas pour leur faire fabriquer des joujoux de Nuremberg que l'Allemagne avait un million d'hommes prêts, sous la main.

Dès qu'une nation est arrivée à un de ces développements philosophique, scientifique, littéraire, artistique et industriel, qui lui assignent une des premières places dans le mouvement humanitaire, et qui font descendre le bien-être dans toutes les classes, les passions jalouses et haineuses s'agitent, de toutes parts les voisins s'arment, et un jour que les portes sont mal gardées, que chacun rêve l'extinction des luttes séculaires..., Tamerlan revient avec ses hordes piller ses richesses, et s'emparer de l'épargne que quinze siècles de patience, de travail et de génie avaient accumulées!

On n'y croyait pas la veille. N'avait-on pas fait des guerres de chevalerie, dans lesquelles vainqueurs et vaincus se donnaient la main sur les champs de bataille? Nul ne payait le prix du sang, et on se séparait en se disant : « Ce sont les dernières convulsions de la poudre, dans un demi-siècle on aura honte du canon. »

Puis on s'est réveillé près du cadavre de l'aïeule éventrée, et du berceau vide... On a compris, mais il n'était plus temps.

Et quand Bazeille brûlait, que ces sauvages repoussaient dans la flamme les vieillards, les enfants et les femmes, les lansquenets, ivres, parlaient de leur mission providentielle au monde entier, qui nous regardait égorger en se frottant les mains.

Voilà l'état présent de la civilisation.

C'est l'histoire du passé, et ce sera malheureusement encore longtemps l'histoire de l'avenir.

Allez voir de près la masse du peuple allemand, qui ne s'est pas encore débarrassée de la tradition féodale, allez étudier chez elle les populations slaves, visitez la Russie, *qui se recueille* pour jouer son rôle, et vous me direz si le Français qui oserait encore parler de l'abolition des armées permanentes et des États-Unis d'Europe ne serait pas traître à son pays.

La France, c'est une question de vie ou de mort, doit se faire respecter par la force, car les autres peuples se moqueront pendant des siècles encore de la mission civilisatrice et humanitaire qu'elle prétendait se donner. Entendez-vous le concert universel? Nous sommes *un peuple fini, on n'a plus qu'à se partager les dépouilles*, c'est la meute des affamés, et nous rencontrons, même chez nous, des gens qui se croient naïvement en décadence en face des autres peuples.

N'est-ce pas hier que Vienne nous décernait, à la fin de son exposition, plus de médailles qu'à *la grande patrie allemande?* Lisez nos livres, visitez nos exposi-

tions de peinture et de sculpture, nos exhibitions industrielles, nos usines, nos magasins, nos boutiques, tout ce qui accuse en un mot la force du mouvement et de la vie chez un peuple, et dites-moi par où nous avons baissé, et si nous ne sommes pas toujours en tête de ligne...

Mais ce n'est pas tout de travailler, de *s'enrichir*, de rendre le monde entier tributaire de notre goût, de notre production dans toutes les branches, il faut encore protéger tout cela contre la rapacité des incapables et les appétits des pillards... Il faudra faire rentrer tôt ou tard nos cinq milliards *placés* en Allemagne, avec les intérêts, ou nous attendre à en payer d'autres.

Les barbares n'oublièrent le chemin de Rome qu'après l'avoir détruite...

Les Sarrasins d'Abdérame dorment dans les plaines de Tours!

La charrue broie encore sur son passage les ossements des Huns dans les champs catalauniques!

Dans dix ou quinze ans, plus tôt peut-être, la France devra de nouveau défendre son unité, son indépendance nationale contre l'invasion des Germains.

Il faut lui préparer la réception faite à Attila.

Qu'on ne s'y trompe pas, car c'est ainsi que le problème se pose:

Ou notre rôle est fini dans le monde...

Ou, dans un siècle, nos arrière-neveux diront, en se

montrant quelque part un champ dont l'herbe sera plus verte : C'est ici que nos pères ont écrasé la quatrième invasion des Barbares.

Un mot d'ordre, venu de je ne sais où, dit : *Soyons modestes, taisons-nous !*

Eh bien ! je prétends que c'est faire œuvre de mauvais citoyen que de le propager. Est-ce en généralisant une infériorité qui n'a été qu'un accident de guerre, étranger à la masse de la nation qui n'a jamais refusé ni hommes ni argent pour faire des soldats, est-ce en nous enlevant peu à peu toute confiance dans notre force, qu'on espère relever notre drapeau ? Sans doute les gouvernants doivent s'abstenir de toute vaine forfanterie... mais la nation doit exalter son patriotisme, se dire prête à tous les sacrifices, et envisager l'avenir sans terreur.

Le paragraphe suivant se trouve dans le thème donné comme sujet de composition d'allemand, aux derniers examens de l'École militaire :

« La recherche de la vérité dans la philosophie, comme l'imagination dans la poésie, doit être indépendante de toute entrave. Les Allemands sont les éclaireurs de l'esprit humain : ils essayent des routes nouvelles, ils tentent des moyens inconnus, comment ne serait-on pas curieux de savoir ce qu'ils disent au retour de leurs excursions dans l'infini ?... »

Cela est sans doute traduit d'un de ces fantastiques

ouvrages dans lesquels se complait la modeste Germanie, mais était-ce bien là un sujet de méditation à livrer à nos futurs officiers?

C'est une note profondément triste, pour ne pas dire plus, dans cette gamme de l'abaissement que je viens de signaler.

Et encore, si c'était exact!

En vérité, on cherche en quoi ce nébuleux pathos a pu séduire des professeurs français.

Où sont ces routes nouvelles découvertes par les Allemands?

Quels sont ces moyens inconnus tentés par eux, où sont les flambeaux de ces éclaireurs de l'esprit humain? A moins que ce ne soient ceux de Bazeille et de Châteaudun.

Et puis, quel style!

Voyez-vous bien ces chercheurs de la vérité philosophique qui vaguent dans l'infini, comme l'imagination dans la poésie, et ces curieux qui viennent les interroger au retour?...

Dieu merci, on ne pense et on n'écrit pas ainsi dans la patrie de Voltaire.

Je sais qu'il existe quelque part, dans nos académies et nos facultés, un certain nombre de *morts-nés* qui se donnent entre eux du *savant* à qui mieux mieux, dont l'unique préoccupation est de s'agenouiller devant les élucubrations de l'Allemagne, et suivant les justes

et énergiques paroles du savant professeur à l'école des langues orientales, M. de Rosny, « de ne savoir accueillir que par la conspiration du silence les découvertes de leurs compatriotes non titrés, et de venir ensuite battre la caisse pour annoncer ces mêmes découvertes, lorsqu'elles viennent en France sous une fausse étiquette et par un canal étranger. »

Laissons-les dans leur rôle d'impuissance. Le génie de la France les renie.

Nous sommes moins loin de l'Inde, que ces quelques pages pourraient le faire croire.

Dans la reconstitution des forces militaires de la France, la reprise de notre grande politique coloniale, abandonnée depuis plus d'un siècle, s'impose comme une nécessité de premier ordre. Nous trouverons là un aliment à notre activité fébrile, qui s'use en se mouvant sur place ou se traduit trop souvent par de regrettables luttes politiques, et une source inépuisable de richesses qui permettrait la diminution de l'impôt, tout en augmentant les ressources du budget.

Maîtres de la Cochinchine, protecteurs du Cambodje et du royaume d'Annam, avant trente ans toute l'Indo-Chine doit nous appartenir, si nous savons reprendre là les plans de Dupleix, qui ont si bien réussi aux Anglais dans l'Inde. Nous ne serons pas tentés cependant d'imiter ces derniers dans leurs hideux massacres

et leur criminelle politique, qui n'étaient point dans les projets du héros français.

Les nations européennes qui restent chez elles avec le flot des besoins et de la population qui monte, marchent à la guerre sociale et à une chute fatale.

Tel qui mangeait du pain noir et couchait sur la paille, il y a un siècle, est arrivé graduellement à l'aisance; les bestiaux sont aujourd'hui mieux logés que nos pères.

C'est la marche logique du progrès, disent les économistes, tout glorieux de leur trouvaille.

Oui, c'est le progrès... mais la terre marche en sens inverse ; vous la déboisez, vous tarissez ses cours d'eau, ses mines, vous la surmenez de culture ; il arrivera un moment où elle ne pourra plus suffire aux exigences progressives de la vie. Ce qui est du luxe aujourd'hui ne sera plus que de l'aisance dans un temps plus rapproché de nous qu'on ne croit. La consommation ne sera plus en rapport avec la production. Il faut prévoir ce moment.

Au lendemain de l'apaisement de nos querelles intérieures, la politique du gouvernement de la France devra être une politique d'avenir et de prévoyance sociale.

Voyez l'Angleterre : sans compter ses autres colonies de moindre importance, elle s'est entourée pour vivre, de l'Inde dont les revenus suffisent à payer l'intérêt de sa dette, du Canada et de l'Australie.

L'Amérique ne cherche rien, parce qu'elle n'a pas besoin d'expansion au dehors ; elle pourra nourrir quatre à cinq cents millions d'hommes.

Les Allemands, qui ne sont pas encore une nation maritime, qui n'ont pas pu jusqu'à ce jour conquérir de vastes terres pour s'y grouper et coloniser, émigrent en masses dans toutes les parties du monde.

La Russie peut vivre sur son sol pendant des siècles encore.

La France ne peut faire plus ; à quarante-cinq millions d'habitants, elle s'épuisera de travail, sa fortune publique diminuera, et un jour viendra où elle ne pourra plus nourrir ses enfants. Je crains plus la décadence fruit de causes économiques que résultant de l'invasion.

Il ne faut pas nous cantonner sur notre sol, si nous ne voulons léguer à nos descendants d'interminables luttes sociales dont l'issue serait facile à prévoir.

Donc, je le répète avec la ténacité du vieux Caton voulant détruire Carthage, il faut briser avec la routine, il faut reprendre notre politique coloniale, et nous maintenir assez forts pour la faire respecter.

Qu'on se persuade donc bien que nous n'avons plus rien à chercher en Europe. Des conquêtes, de quelque nature qu'elles soient, ne feraient que nous appauvrir, et quant à la vie monotone et tranquille sur le vieux champ gaulois que nous cultivons depuis si longtemps,

un jour viendra où les productions du travail et de la terre ne pourront plus nous suffire; nos secousses périodiques ne sont que des signes précurseurs.

On peut bien dire, dans un discours politique, que les déshérités descendent dans la rue pour réclamer telle ou telle franchise électorale.

Je réponds: ils y descendent, parce qu'ils veulent vivre, non pas simplement manger du pain, se vêtir et s'abriter, mais amasser, se conquérir une épargne plus facilement qu'ils ne le peuvent faire dans leur situation présente; ils sont inconscients peut-être, mais en somme, ce sont des appétits bien souvent légitimes qui les conduisent au désordre, et ils s'imaginent qu'en changeant la forme du gouvernement, ils changeront leur situation sociale, erreur dont profitent les ambitieux de tous les partis. Le mal est dans les institutions, et non dans la forme gouvernementale.

Quand une nation est arrivée à un certain chiffre de population, un gouvernement, la République par exemple, peut satisfaire davantage la dignité et la liberté humaine. Aucun ne saurait avoir la prétention de décréter l'abondance, le jour où la terre supportera plus d'habitants qu'elle ne peut en nourrir.

En créant un immense mouvement d'expansion au dehors, en abandonnant fermement, après avoir réglé toutefois ses comptes avec la Prusse, toute idée d'annexion européenne, en transportant résolûment son

champ d'action dans l'extrême Orient, la France jouera de nouveau un grand rôle dans le monde, ce qui est conforme à ses aspirations traditionnelles, et elle envisagera sans effroi l'avenir et le développement de sa population, car, comme une bonne mère de famille, elle aura pour des siècles assuré la vie et le bien-être de ses enfants.

Cambodjens, Siamois, Annamites, tous les peuples de l'Indo-Chine, en un mot, en moins de vingt ans, auront accepté notre drapeau, et ils béniront la main tutélaire qui saura les arracher à leurs gouvernements corrompus et despotiques, qui les fera propriétaires des terrains dont ils ne sont que les usufruitiers, qui abolira leurs coutumes pénales basées sur les plus affreuses tortures, et par l'infusion d'un sang plus jeune, plus énergique, les relèvera de l'abrutissement où plusieurs milliers d'années d'esclavage religieux et social les ont plongés.

L'Indo-Chine doit devenir le Fear-West de la France. Je n'hésite pas à dire que, si nous avions réalisé les projets de Dupleix, la possession de l'Inde nous eût sauvés de l'invasion de 1870.

Obligés d'entretenir, dans cette immense contrée, une armée de deux cent cinquante mille hommes au moins, le climat nous eût forcés, suivant le système anglais, de n'imposer à nos soldats qu'un service de trois ans. Eh bien, à l'heure du danger, comptez de vingt-trois à qua-

rante ans, combien nous eussions pu mettre en ligne de soldats aguerris, rompus à la discipline et faits au métier des armes.

Il y a plus, cette guerre néfaste n'eût pas eu lieu; les soins de notre politique coloniale nous eussent détournés de notre ridicule politique *des nationalités*... et puis on nous eût trouvés trop redoutables pour oser nous attaquer.

C'est sa grande expansion dans les contrées de l'Orient et de l'Océanie, qui a fait adopter à l'Angleterre sa politique de non intervention en Europe, que l'on taxe d'égoïste, et qui, au point de vue anglais, n'est qu'une politique de conservation.

Cette nation a si bien compris le grand rôle que nous pourrions jouer dans l'extrême Orient, que depuis deux siècles elle n'a jamais manqué de nous jeter une coalition sur les bras, chaque fois que les loisirs de la paix nous permettaient de reprendre la politique de Colbert.

Le Canada, les Antilles, Saint-Domingue, dont le soulèvement fut soudoyé par l'Angleterre, l'Ile de France, les Séchelles, l'Inde, sont autant de tristes et sinistres étapes de la haine anglaise contre la France, que les Français devraient bien ne pas oublier.

Paul Ier de Russie conçoit avec Napoléon le projet d'une descente dans l'Inde.

Il meurt assassiné !

Radama, roi de Madagascar, demande le protectorat de la France.

Il meurt assassiné !

M. Lambert, consul de France à Aden, veut doter son pays d'un établissement sur la côte d'Arabie, c'est une étape vers l'Inde.

Il meurt assassiné !

Si nous en étions encore aux superstitions du moyen âge, ce serait à croire que la France a le mauvais œil. Et l'expédition du Mexique ?

J'en veux dire un point ignoré de beaucoup, et qui montre la main de l'Angleterre sous les bons Jecker.

Un édit de 1686 déclare Madagascar possession de la couronne de France, il y eut prise effective de possession, et un fort fut construit dans la baie de la Dauphine. Après plusieurs tentatives pour soumettre l'île, dont la dernière ne remonte qu'à 1831, tentatives que l'or anglais fit échouer, l'empire voulut faire revivre des droits que nous n'avions pas abandonnés, et une expédition fut résolue dans le plus grand secret.

Malgré les précautions que l'on put prendre, l'Angleterre fut informée du projet, et elle se tint prête à saisir l'occasion qui pourrait lui permettre d'entraver l'expédition.

On m'a affirmé qu'elle avait déterré Jecker pour l'adresser à qui de droit... Je n'y puis croire, bien que les diplomates anglais soient très fins. Toujours est-il

qu'aux premières difficultés qui éclatent avec le Mexique, elle fait mousser l'affaire qui n'était guère plus importante que celles qu'on voit tous les jours dans ce pays de *pronunciamientos*, se joint ostensiblement à la France et envoie à la Vera-Cruz un petit détachement de troupes, dont le chef avait dans sa poche l'ordre écrit, de se retirer après le débarquement par tous les moyens possibles.

La France était engagée, on savait qu'elle ne reculerait pas, c'était tout ce que voulait sa loyale alliée ...

L'expédition de Madagascar était renvoyée aux Calendes, et nous perdions la vieille et précieuse amitié des Etats-Unis. La guerre de Crimée nous avait déjà brouillés avec la Russie.

Et comme les défaites de 1870 ne sont qu'une conséquence des folies du Mexique, qui avaient englouti deux milliards, nos meilleures troupes et tout notre matériel, c'est encore à l'acquit de l'Angleterre que nous devons porter nos derniers désastres.

Chaque faute, chaque oubli dans la vie des peuples sont expiés durement. Vivre au jour le jour dans le concert européen, sans politique nationale, sans tradition, est la pire de toutes les situations, et la suppression presque complète de toute expansion au dehors, de tout mouvement colonisateur centuple les dangers des commotions intérieures.

Toute nation civilisée a le droit indiscutable d'éten-

dre le plus possible son influence, d'appeler au progrès les populations sauvages de l'Océanie, de l'Afrique et de l'Amérique, comme aussi de chercher à guérir de leur enfance sénile, de leur décrépitude, les nations de l'Asie qui, après avoir joué un si grand rôle dans le passé, s'éteignent au milieu d'une corruption sacerdotale et monarchique que nous ne soupçonnons même pas en Europe.

Au point de vue humanitaire, dans un intérêt social, et en face de ces immenses contrées dont les richesses ne sont pas exploitées par leurs habitants peu nombreux, les nations rentrent dans le droit naturel qui permet l'occupation de la terre à tout nouvel arrivant, à côté du premier occupant, en limitant le droit de chacun à la portion qu'il peut cultiver.

Un peuple a donc le droit de se répandre au dehors, de s'ouvrir des routes nouvelles pour le jour où son berceau sera devenu trop étroit ; c'est le combat de la vie, et son expansion sera légitime, pourvu qu'il la limite à ses besoins et l'appuie sur la civilisation.

Voilà comment la France pourra jouer un grand rôle colonial en Asie, d'accord avec ses intérêts, ses besoins et ses sentiments humanitaires, en face des Anglo-Saxons qui, pour la satisfaction de leurs appétits, n'ont fait qu'épaissir le nuage d'abrutissement qui enveloppait les populations qu'ils ont soumises dans ces contrées.

Comme prélude à mes récits de voyages dans l'Indoustan, et à l'étude des grandes ruines des palais, des temples et des pagodes indous, je vais tracer un tableau rapide de l'ancienne civilisation de la vieille terre des Brahmes et des nombreuses invasions qu'elle a subies jusqu'aux dernières conquêtes européennes.

Je m'attacherai surtout à bien signaler les causes de l'insuccès des unes, et de la réussite des autres.

Appelé par mes fonctions de magistrat dans nos établissements de l'Inde à vivre avec les indigènes au centre même de cette colossale puissance anglaise, dont le développement et la solidité étonnent à juste titre le monde civilisé, j'ai cru qu'il pouvait *être bon*, utile même de mettre en face l'un de l'autre l'opprimé et l'oppresseur, l'Indou et l'Anglo-Saxon, et de les faire connaître tels que je les ai vus et appréciés tous les deux.

Je m'efforcerai d'indiquer également quel doit être pour l'avenir le rôle de la France, non dans l'Inde, où l'exiguïté de nos possessions est une barrière sérieuse au rayonnement de notre influence, mais dans l'Indo-Chine où nous sommes solidement établis.

Nous devons abandonner sérieusement toute idée de retour sur la côte de Coromandel : l'Angleterre jouerait une partie suprême, et prodiguerait ses milliards à une coalition contre nous, plutôt que de consentir à perdre ses possessions actuelles, mais nous devons

faire reconnaître notre autorité sur Madagascar qui nous appartient, et nous développer dans l'extrême Orient par la Cochinchine.

Renonçant en Europe à toute politique autre que celle de la défense et le proclamant bien haut, il nous faut transporter sur un autre terrain l'énergie de la France. Faisons des colons de tous ceux qui veulent arriver trop vite. Offrons ces splendides contrées à leurs efforts, transformons l'agitation de la rue en une ambition légitime, la France y gagnera la paix au dedans et au dehors et des siècles de prospérité.

Si modeste que puisse être mon effort pour créer ce mouvement, je le produis dans la mesure de mes forces, et crois faire œuvre de bon citoyen.

Je remonte à l'Inde ancienne, pour mieux expliquer les causes de sa chute et faire comprendre comment la plupart des autres nations de l'extrême Orient arrivées au même degré d'immobilité, de faiblesse et de décrépitude, doivent fatalement, tôt ou tard, recevoir l'impulsion de la civilisation européenne. J'explique le présent par le passé.

Je me suis efforcé d'être impartial dans mes jugements sur la domination anglaise... Mais il est impossible à la conscience humaine de rester toujours calme en face de certains forfaits, et d'attendre, après avoir aidé à dresser l'acte d'accusation, que la postérité tienne ses assises.

Chaque fois que cela m'a été possible, j'ai conservé à cette étude, la forme du voyage, telle qu'elle résulte de mes notes écrites chaque jour pendant de longues années ; ce mode m'a paru plus attrayant pour la lecture, et j'ai pensé qu'il était possible de *voir juste* et de *dire vrai*, sans qu'on soit absolument obligé de se séparer du mouvement, de l'imprévu, et de la poésie, qui sont les ornements naturels de ces contrées toutes imprégnées de parfums et de soleil.

Je ne voulais pas faire une préface... que le lecteur veuille bien m'excuser, si au cours de ce chapitre je me suis laissé entraîner, presque sans y songer, à en écrire une.

***

L'histoire de l'Inde n'est point faite encore. Plusieurs siècles d'exhumation et de travaux de tous genres, en linguistique, en philosophie, en astronomie, en science religieuse sont nécessaires pour amasser les matériaux de cette œuvre gigantesque qui ne sera menée à bonne fin que par une école supérieure de sanscrit établie dans le Sud de l'Inde, et dont le personnel étudiant, sous la haute direction des Pundits et des Brahmes, sera recruté parmi les élèves les plus distingués de notre Ecole normale.

Je ne me lasserai pas de répéter cette vérité, chaque

fois que je parlerai de cette contrée qui fut le berceau de toutes les races indo-européennes.

La civilisation brahmanique ne pourra jamais s'étudier à distance, et le jour où on se décidera à fouiller dans ce merveilleux passé, à traduire les milliers de manuscrits qu'il nous a légués dans toutes les branches de la science, c'est sur le sol même où s'est développée cette civilisation qu'il faudra se rendre; alors commencera un mouvement de reconstitution des sociétés disparues, qui sera l'honneur du siècle et de la nation qui l'auront créé.

Que nous importe cette science grammaticale du sanscrit que l'on ne peut acquérir au collége de France? Ce n'est pas en classant des radicaux, en faisant de la philologie pure que l'on arrivera à dire le dernier mot sur les productions du génie indou, et à restituer à ce dernier la place immense qu'il doit occuper dans l'histoire de l'Humanité.

Cette idée si simple a pour ennemis tous les adeptes de cette prétendue érudition allemande, qui croit avoir tout fait quand elle a extrait des racines, et fabriqué des étymologies.

Revenons donc à ces grandes études historiques, philosophiques et littéraires, qui ont fait la gloire de la France, qui sont le triomphe de son esprit généralisateur, et nous ont donné, depuis des siècles, quelque influence dans le monde.

Voltaire a plus fait pour le progrès de l'esprit humain, que tous les philologues du pays de la bière.

Restons dans la patrie de ce grand homme.

Je résumerai d'un mot la pensée qui se dégage de toutes les études de philosophie religieuse que j'ai faites pendant de longues années dans le pays des Védas : Quand nous avons voulu mieux étudier nos antiquités nationales, déchiffrer nos vieux manuscrits, les capitulaires de nos anciens rois, les inscriptions à demi effacées de nos monuments, nous n'avons pas décrété l'établissement d'une école des Chartes à Pékin ou à Honolulu, nous l'avons installée à Paris... Quand vous voudrez connaître sérieusement l'Inde ancienne, vous y créerez une école qui sera une pépinière de savants et d'orientalistes dignes de ce nom ; vous ferez pour les quinze à vingt mille ans de civilisation de l'extrême Orient, ce que vous avez fait pour les antiquités grecques et égyptiennes, vous irez les étudier chez eux.

C'est ainsi que je réfléchissais, sans avoir personne auprès de moi à qui j'eusse pu traduire mes impressions, en face de l'immense pagode de Chalambrum dans le Carnatic, à mi-chemin environ de Pondichéry et de Karikal.

Les vacances judiciaires avaient commencé l'avant-veille, 25 décembre 1865, et j'étais parti le jour même, avec deux domestiques, un Brahme absent en ce moment, et le véhicule classique de ceux qui voya-

gent dans un but d'étude, (une simple charrette couverte, traînée par des bœufs), pour faire une excursion ethnographique de Pondichéry aux royaumes du Tandjaor et du Travencor, qui s'étendent jusqu'au cap Comorin, à l'extrémité sud de l'Indoustan, et de là, me rendre aux grandes ruines du Deccan.

C'est là que les traditions, les manuscrits et les monuments ont le mieux échappé aux invasions arabes, musulmanes et européennes, qui ont couvert les contrées du nord de sang et de ruines.

Avant de conduire le lecteur à travers ce pays étrange, sans attrait pour le touriste d'occasion que l'isolement, la température et les fauves épouvantent, mais plein d'un charme mystérieux et profond pour qui aime à faire parler les ruines, à vivre avec sa pensée au milieu des vestiges d'un monde disparu, à comparer les mœurs, les coutumes anciennes avec les nouvelles,.. je crois nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur le passé de l'Inde, et les causes multiples de décadence qui ont fini par faire de cette antique contrée le champ de bataille de tous les aventuriers du monde.

Cette revue générale du passé aura le double avantage de mieux faire comprendre les choses du présent, et de m'éviter de trop fréquentes excursions historiques, chaque fois que je serai en présence de monuments ou de faits appartenant aux différentes dominations qui se sont succédé sur cette terre.

Je serai aussi bref que le sujet peut le comporter, me bornant à une esquisse d'ensemble. Je laisserai la légende, les traditions mystérieuses, les détails de mœurs, les aventures héroïques et fabuleuses, se placer plus naturellement en cours de voyage dans les différentes provinces auxquelles ils se rapportent.

Pour rendre toute ma pensée, puisque je vais voyager dans l'Inde, n'est-il pas utile de donner au lecteur quelques idées générales qui lui permettront de me suivre ensuite avec plus d'intérêt?

Les pundits et les brahmes savants prétendent que la presqu'île actuelle de l'Indoustan est le restant d'un immense continent, morcelé par les derniers bouleversements géologiques, qui s'étendait au loin dans le sud-est, suivant la direction de Java, Sumatra et Bornéo. Ce continent aurait été habité par des populations auxquelles ils donnent le nom de Rutas, mot dont la racine sanscrite signifierait vaillant, brave à la guerre.

Ces Rutas, arrivés déjà à un haut degré de civilisation, seraient les ancêtres des Indous, qui auraient reçu d'eux les Védas et Manou, les livres saints primitifs, le sanscrit, la langue sacrée, et le tamoul, la langue vulgaire.

Après ces bouleversements diluviens, dont la légende religieuse paraît avoir conservé un souvenir précis, puisqu'elle raconte que les Védas furent sauvés

des eaux par une incarnation de Vichnou, les tribus Rutas, dont un assez grand nombre échappa au grand cataclysme, paraissent avoir vécu pendant plusieurs milliers d'années à l'état pastoral, sous la direction de leurs anciens et des prêtres ; aussi haut qu'on remonte dans les traditions les plus nuageuses, la terre qu'ils habitaient et dont ils prirent le nom portait déjà le nom d'India.

Les brahmes ne sont point d'accord sur l'étymologie de ce mot.

Selon les uns, l'Inde aurait reçu son nom d'*Indra*, dieu des sphères inférieures.

Selon les autres, elle se serait appelée ainsi du mot sanscrit *Indou*, un des noms de Soma, la Lune, à cause de l'influence que cette planète exerce sur la nôtre.

Enfin, les poëtes prétendent qu'après le dernier diluvium la contrée s'étant couverte de ces larges fleurs bleues aimées de Vichnou, elle aurait reçu le nom d'India, la terre du lotus.

Pendant cette primitive époque, l'Inde conserva de l'Être suprême l'idée la plus simple et la plus pure : le seul Dieu auquel étaient adressés des hommages dégagés de toute superstition hiératique, était Brahma-Swayambhouva, l'Être existant par lui-même, dont Manou, ce législateur qui se perd dans la nuit antéhistorique, a donné la définition suivante :

« C'est un être existant par lui-même, qui n'est pas à la portée des sens externes, que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, que nul ne peut comprendre, éternel, l'âme de tous les êtres. »

Le poëte Valmiki a dit de lui également :

« Es-tu l'éclair qui sillonne l'espace, le tonnerre qui gronde dans la nue, le Gange aux flots sacrés ou le mystérieux Océan? Es-tu la grande voix qui parle aux orages sur les sommets de l'Himavat (Himalaya)?

***

« Es-tu ce vent surnaturel (virgatha) qui soulève les sables du pays de Madyadèsa comme les flots en courroux? Es-tu la brise des nuits qui gémit sur les eaux des lacs, qui murmure dans le feuillage des grands bois, et courbe sur son passage l'herbe divine du cousa?

***

« Es-tu le swarga (ciel), que les devas (anges) habitent, que les sages regardent comme le terme de l'exil? Es-tu l'éther immense où s'agitent des milliers d'étoiles? Es-tu la terre, es-tu les eaux, es-tu le feu qui dévore, es-tu le soleil bienfaisant?

***

« Es-tu la vie source de toute vie, l'âme de toutes

les âmes, le principe de tous les principes? Es-tu l'amour qui unit tous les êtres, la force qui conserve, détruit et renouvelle? Es-tu la mort, es-tu le néant?

***

« Je ne te connais pas, mais je sais que tout n'est que par toi, et rien en dehors de toi, que tu existes par ta propre puissance, que l'infini, l'immortalité, l'espace ne sont rien pour toi. Je ne te connais pas, ô Narayana, mais je sais que *tu es* et as *toujours été*, et cela me suffit pour attendre la fin qui sera ma naissance en toi. »

Hymne à Hyranyayarba. (VALMIKI.)

***

Ce Dieu, qui fut celui des populations primitives de l'Inde, perdit son unité et sa grandeur dès que les prêtres sentirent le besoin de se servir de lui pour donner plus de force à leur domination.

On trouve dans les anciennes traditions de l'Inde trois genèses qui sont un sujet de profond étonnement pour le penseur.

La première, antérieure aux Védas, fait créer l'homme et la femme dans l'île de Ceylan par Brahma. Adhima et Héva, car ce sont les noms qu'ils reçoivent à leur naissance, perdent, par une désobéissance, le paradis de délices dans lequel ils avaient été placés,

sont réduits à gagner leur vie par le travail, et n'obtiennent leur délivrance que par la mort.

La seconde, d'accord avec le naturalisme scientifique des Védas et de Manou, considérant l'ensemble et le particulier, déclare que l'ensemble est éternel, que le particulier se modifie et se transforme sans cesse, et que la vie et la mort des êtres animés ne sont que les agents qui aident à ces transformations.

Dans ce système, l'espèce humaine n'est que la résultante de toutes les espèces, et n'est point le fait d'une création immédiate.

M. Darwin et ses disciples ne se doutent guère que leur système, prétendu nouveau, a déjà quelque quinze à vingt mille ans d'existence, et que Manou est le véritable auteur de la doctrine sur la sélection naturelle.

Ne vous récriez pas, voici le texte :

Après avoir exposé que tout ce qui existe naît du germe constamment et éternellement fécond que Brahma a déposé dans les eaux, le législateur brahmanique ajoute, liv. I et III, slocas 20 et 76 :

« L'offrande de beurre clarifié à Brahma, accomplie convenablement, fait élever l'eau vers le soleil en vapeur; du soleil elle descend en pluie, de la pluie naissent les végétaux alimentaires, et de ces végétaux les animaux.

***

« Chacun des êtres acquiert la qualité de celui qui le précède, de sorte que plus un élément est élevé dans la série et plus il a de qualité. »

***

Je n'ai pas le temps d'insister.

Dans ce système scientifique, on voit percer le bout de l'oreille de l'homme du temple, introduisant ses prières et ses offrandes au milieu d'une théorie purement naturaliste.

Le Vriddha-Manava, ou ancien Manou, ne parle que de l'eau qui du ciel vient féconder la terre et être l'agent général de toutes les transformations organisées.

Ces deux genèses ont une origine facile à établir : l'une est une légende poétique éclose dans les pagodes, l'autre a été sans aucun doute formulée par la science, mais une science qui reconnaissait Dieu comme le commencement et la fin de tous les phénomènes de la vie.

Dans l'une et l'autre de ces traditions, tous les hommes étaient égaux, avaient les mêmes droits; anges déchus ou animaux perfectionnés, ils procédaient de la même souche, et il était difficile en cet état de créer le maître et l'esclave.

La troisième genèse, d'une origine purement sacerdotale, fut chargée d'obvier à cet inconvénient, et les

brahmes l'introduisirent furtivement dans Manou, pour l'appuyer de son autorité ; mais, par une singulière inconséquence, ils laissèrent subsister dans le vieux législateur toute la genèse naturaliste qui devait démontrer jusqu'à l'évidence leur interpolation.

Après avoir montré l'univers comme un tout dont les atomes se transforment et se modifient sans cesse dans le sens de la perfection, et placé l'homme au sommet d'une de ces séries progressives, de telle sorte qu'il serait la modification finale d'une série inférieure, et le commencement d'une série supérieure, Manou ne pouvait pas, dans le même livre, à quelques pages de distance, admettre une genèse théocratique, qui était le renversement de ce système. On peut donc dire qu'il y a dans l'Inde deux Manou : le Vriddha-Manava, ou ancien Manou, dont l'œuvre monumentale écrite en cent mille distiques, est, pour ainsi dire, une encyclopédie de toutes les sciences de l'Inde primitive et de ses ancêtres, et le Manava-Dharma-Sastra, ou Code des lois de Manou, qui n'est qu'un abrégé de l'ancien législateur, entièrement défiguré par les interpolations sacerdotales. Le Vriddha-Manava que l'on croit perdu en Europe, est tout simplement caché avec soin par les Brahmes, car une croyance superstitieuse leur en défend la vulgarisation.

J'ai vu et touché *moi-même*, l'exemplaire de la pagode de Chalambrum dans le Carnatic, composé de cent

fascicules en feuilles de palmier, de mille slocas chacune.

Malgré cela, le Manou *dit moderne*, peut encore invoquer, d'après les documents les plus irréfutables, une antiquité de plus de douze mille ans avant notre ère. Ce chiffre n'est rien pour l'Inde.

Il ne sera rien pour nous, le jour où nous consentirons à laisser de côté notre chronologie enfantine, basée sur la fable biblique.

Voici cette genèse singulière, qui, pour des siècles, va créer les castes et l'esclavage dans le monde :

«... Pour la propagation de la race humaine, *de sa bouche*, *de son bras*, *de sa cuisse*, *de son pied*, le Souverain Maître produisit le Brahme, le Xchatria, le Vaisya et le Soudra.

***

« Pour la conservation de cette création entière, l'Être souverainement glorieux assigna des occupations différentes à ceux qu'il avait produits de sa bouche, de ses bras, de sa cuisse et de ses pieds.

***

« Il donna en partage aux Brahmes, l'étude et l'enseignement des Écritures sacrées, l'accomplissement du sacrifice, la direction des sacrifices offerts par d'autres, le droit de donner et celui de recevoir.

***

« Il imposa pour devoirs aux Xchatrias, de protéger le peuple, d'exercer la charité, de faire la guerre, d'étudier les livres saints sous la direction des Brahmes, et de ne pas abuser des plaisirs des sens.

***

« Soigner les bestiaux, donner l'aumône, sacrifier, étudier les livres saints, faire le commerce, prêter à intérêt, labourer la terre, sont les fonctions allouées au Vaisya.

***

« Mais le Souverain Maître n'assigna au Soudra qu'un seul office, celui de servir les classes précédentes sans déprécier leurs mérites.

***

« Par son origine qu'il tire du membre le plus noble, parce qu'il est né le premier, parce qu'il possède la Sainte Écriture, le Brahme est de droit seigneur de toute la création.

***

« Tout ce que le monde renferme est la propriété du Brahme, par sa primogéniture et sa naissance éminente, il a droit à tout ce qui existe.

***

« Le Brahme ne mange que ce qui lui appartient, ne

reçoit comme vêtement que ce qui est déjà à lui, en faisant l'aumône avec la chose d'autrui, il ne donne que ce qui lui appartient. C'est par la générosité des Brahmes que les autres hommes jouissent des biens de ce monde. »

***

C'est ainsi que les prêtres établirent leur domination et firent émaner de Dieu lui-même, tout le système. Au sommet, les Brahmes, maîtres de tout, puis les chefs qui tenaient d'eux leur pouvoir, puis les marchands et cultivateurs, chargés de travailler pour les hautes classes, et enfin le Soudra, qui fut l'esclave de tout le monde.

Voilà l'origine du droit divin et de toutes ces théories insensées qui voudraient encore faire de nos jours, les peuples esclaves du prêtre et du roi.

Si solidement qu'elle fût organisée, cette société portait en elle un ferment de dissolution qui brisera toujours les trames les mieux organisées.

Brahmes et Xchatrias, prêtres et rois, ne pouvaient éternellement s'entendre pour l'exploitation du peuple. Les chefs, qui tout d'abord n'étaient que les délégués des Brahmes, peu à peu se rendirent héréditaires, et aspirèrent bientôt à secouer complétement le joug des prêtres.

Une étincelle devait mettre le feu aux poudres. Le Brahme Pundit Vasichta, ayant réclamé, pour la con-

sacrer au culte de Siva, la belle Nalika, fille du Xchatria Viswamitra, dont il était éperdûment amoureux, le père refusa de livrer sa fille, assembla ses guerriers et se déclara indépendant dans la province de Cosala qu'il gouvernait.

La plupart des autres Xchatrias suivirent son exemple, et tous ensemble ayant défait en plusieurs rencontres les armées brahmaniques, vinrent mettre le siége devant Asgartha, la ville du Soleil, capitale des Brahmes, où régnait le chef religieux et temporel de l'Inde entière, le Brahmatma Outtami-Richi.

« Après un long siége, la ville du Soleil fut prise et Viswamitra se fit proclamer Artaxchatria, c'est-à-dire, *Grand Roi* de l'Inde entière. Mais tel était le prestige de l'idée religieuse que le premier soin du nouveau chef qui fondait son autorité sur les ruines du pouvoir sacerdotal, fut de gagner les prêtres en les comblant de richesses et d'honneurs, et en proclamant qu'il n'était lui-même, comme par le passé, qu'une émanation de leur puissance.

Viswamitra se servit d'eux pour courber sous le joug toutes les autres provinces de l'Inde, dont les Aryas[1], à son exemple, s'étaient déclarés indépendants.

1. Arya, en sanscrit, excellent, puissant, chef, titre des membres de la caste des Xchatrias. L'érudition de certains Franco-Allemands en a fait un peuple — les Ariens, — c'est comme si nous faisions un peuple des prudents de Rome.

Les Brahmes acceptèrent d'autant mieux leur situation nouvelle, qu'ils n'avaient jamais gouverné directement leur vaste empire, et deux générations de rois ne s'étaient pas succédées, qu'ils avaient peu à peu reconquis toute leur puissance.

Pendant plusieurs milliers d'années, les Rajahs, complétement mis en tutelle, ne choisirent leurs conseillers, leurs ministres, les hauts fonctionnaires de l'état que dans la caste sacerdotale.

Des guerres gigantesques auront beau bouleverser l'Inde entière, la replacer sous l'autorité des prêtres, l'émanciper de nouveau, puis la diviser en une vingtaine de royaumes particuliers, partout les Brahmes conserveront leur situation, et maintiendront les Rajahs dans l'obéissance, par la superstition religieuse.

Il ne faudra rien moins pour anéantir leur puissance, que les invasions mogoles, musulmanes et européennes, qui, même en les renversant comme pouvoir politique, compteront encore avec leur prestige religieux.

C'est pendant cette période, qui va de la prise d'Asgartha qui eut lieu dix mille ans environ avant notre ère, — la date est fixée au livre des Zodiaques, — à la dernière révolte sans importance pour l'autorité brahmanique, celle de Souryastara (qui répand le culte du Soleil), — Zoroastre, deux mille ans avant notre ère, — que se sont produites toutes les apparitions, incarnations et autres manifestations de la divinité. Les unes,

comme celles de Vamana et Parasourama, suscitées par les Brahmes dans l'intérêt de leur pouvoir, et pour frapper l'imagination des Rajahs et des peuples ; les autres, comme celles d'Iodah et de Manou Vena, qui ne furent que des tentatives d'émancipation politique ; les autres, enfin, comme celles de Christna, le fils de la Vierge Devanaguy, et de Bouddha, le fils d'Avany, qui furent le signal de véritables révolutions religieuses dirigées contre les prêtres, mais que ces derniers surent habilement faire tourner à leur profit.

C'est également pendant cette période, que les chefs militaires vaincus par les Brahmes, depuis Manou-Vena qui s'enfuit en Égypte, jusqu'à Zoroastre qui se réfugie en Perse, s'échappent de l'Inde par toutes les issues, vont coloniser le monde et répandre partout la langue, les lois et les traditions religieuses de la vieille contrée des Brahmes et des Xchatrias.

Refaire l'histoire de toute cette époque, pendant laquelle l'Inde déversa sur le globe ses populations et ses idées, sera l'œuvre de plusieurs générations d'indianistes.

Voici les principaux jalons chronologiques de cette histoire tels que je les ai donnés dans mes Études religieuses sur l'Inde ancienne [1].

Nomination du Brahmatma Yati-Richi, qui signale

1. Bible dans l'Inde. — Les fils de Dieu. — Christna et le Christ. — Histoire des Vierges. — Fétichisme. — Polythéisme. — Monothéisme.

la fin des époques primitives et pastorales, et consolide la domination des prêtres, par l'établissement d'un chef religieux et civil appartenant à la caste des Brahmes et des initiés. 13,300 avant notre ère.

Révolte des chefs xchatrias contre l'autorité brahmanique, prise d'Asgartha, capitale des Brahmes, Viswamitra, premier roi de l'Inde. 10,000 ans avant notre ère.

Révolte des chefs aryas contre l'Artaxchatria, (grand roi) Pratichtha. — Ils appellent à leur secours les montagnards de l'Himalaya, qui pour la première fois mettent les pieds dans les plaines fertiles de l'Inde. Le brahme Paraçourama fait rentrer les révoltés dans le devoir, environ 8,000 ans avant notre ère.

La légende en fait une incarnation du dieu Vischnou.

Prise de Lanka (Ceylan) et soumission du Deccan par Rama élevé au rang d'incarnation. 7,500 ans av. notre ère.

Révolte de Manou-Vena contre l'autorité des Brahmes ; battu par ces derniers, il s'enfuit à travers la Perse avec ses compagnons, et colonisa l'Egypte, environ 7,000 ans av. notre ère.

C'est le guerrier législateur dont l'Egypte a gardé le souvenir sous le nom de Manès.

Invasion des plaines de l'Indoustan par les montagnards de l'Himalaya, sous la conduite d'Iodah et de Skandah.— Destruction d'Asgartha, la ville du Soleil.

— Victoire d'Agastya.— Iodah et Skandah chassés de l'Inde vont coloniser la Slavie et la Scandinavie. 5,000 ans av. notre ère.

Révolte d'Hara-Kala, fils d'Agastya ; vaincu, il va coloniser la Perse et l'Asie-Mineure. 5,000 ans av. notre ère.

Naissance de Christna, incarnation de Vichnou, deuxième personne de la Trinité indoue. 4,800 ans av. notre ère.

Mort de Christna, 4,760 ans avant notre ère.

Naissance de Gautama-Bouddah. Révolution bouddhiste. Prithou fonde la dynastie Sôma-Vansa, 4,620 ans avant notre ère.

Colonisation du Thibet, du nord de la Chine, du Japon, de la Corée, de Java, Bornéo, Sumatra, des îles de la Sonde. 5,000 ans avant notre ère.

Vivaswata fonde la dynastie Sourya-Vansa. 4,000 ans avant notre ère.

Soixante-dix princes de la race solaire règnent sur l'Inde entière jusqu'en l'an 1,500 avant notre ère.

Guerres des Pandous et des Courous, deux branches de la dynastie Sourya-Vansa, qui se disputent le trône. 1,500 ans avant notre ère.

A la suite de ces querelles, tous les princes et rois tributaires de l'Artaxchatria deviennent indépendants, et leurs États forment autant de royaumes différents, environ en l'an 1,450 avant notre ère.

A partir de ce moment jusqu'en 664 de notre ère, date de l'invasion des Arabes, l'histoire de l'Inde ne se compose plus que des traditions particulières des différentes provinces devenues libres, et depuis les invasions arabes et mogoles, jusqu'aux conquêtes européennes, elle se confond avec celle de ses envahisseurs.

Je n'entrerai pas dans le détail des faits et événements qui se rapportent à ces différentes époques ; j'aurai occasion de parler des plus intéressants en parcourant les lieux et visitant les monuments qui les rappellent.

Je me bornerai, pour le moment, à indiquer quelle fut la physionomie spéciale de chacune de ces époques.

La domination brahmanique primitive, et ensuite celle des rois, fut tantôt paternelle, tantôt despotique, comme cela arrive dans toutes les contrées où le gouvernement est fondé sur l'esclavage des masses et la puissance d'un seul. Les Brahmes et les Xchatrias firent fleurir les arts, les lettres et les sciences, mais dans leurs castes seulement ; c'est sous eux que furent construits tous les grands monuments de l'Inde, que furent écrits tous les grands ouvrages, dont la civilisation s'honore ; il ne leur manqua pour réaliser peut-être la plus grande somme de progrès à laquelle l'esprit humain puisse atteindre, que d'introduire la

liberté dans leur gouvernement et d'appeler à l'initiation de la science, cette masse de Vaysias et de Soudras, dont ils avaient fait des bêtes de somme, des instruments de richesse.

Certes, Brahmes et Xchatrias s'étaient préparé ainsi une nation facile à gouverner et impuissante à secouer le joug; ils en obtinrent longtemps respect, soumission, dévouement et richesses, mais du jour où les populations du nord regardèrent d'un œil jaloux la fécondité de l'Indoustan, du jour où l'invasion mogole s'avança contre eux, c'est en vain qu'ils tentèrent de se défendre. Tous leurs efforts furent impuissants à galvaniser ce peuple qu'ils avaient atrophié pour assurer leur pouvoir. N'ayant pas été au profit, il refusa d'être à la peine. Seuls, les Xchatrias se firent tuer, mais sans parvenir à reculer l'heure fatale de la chute, et les Brahmes, tout en implorant dans leurs pagodes un Dieu impuissant à les sauver, virent s'écrouler leur domination, grâce aux précautions prises par eux pour la conserver. Le morcellement de l'Inde en une foule de principautés et d'États indépendants commença la décadence que les invasions étrangères devaient achever.

Pendant un demi-siècle, les Arabes qui étaient arrivés jusqu'à l'Indus, firent une série de tentatives pour s'établir dans l'Inde; chaque fois ils signalèrent leur passage par le meurtre, le pillage et l'incendie; leur dernier effort, sous les ordres de Cassim, neveu de

Ben-Hadj, gouverneur de Bassora, prenait la tournure d'une véritable conquête, lorsque la triste fin de ce chef habile, mis à mort par les ordres du calif Oualid, arrêta les progrès des armées mahométanes, et bientôt les Musulmans furent complétement expulsés de l'Inde.

Ils devaient n'y revenir que quelques siècles plus tard avec les Tartares et les Mogols, convertis à la loi de Mahomet, qui soumirent à leur autorité presque toute la péninsule.

L'histoire des luttes de Mahmoud, d'Allah-el-Din, d'Ibrahim, de Baber, fondateur de l'empire mogol, d'Humaïoun, d'Akbar, de Djihangir, de Shah-Jehan, d'Aurengzeb, d'Abou Hussein de Golconde, de Shah-Allam, de Nadir et d'Ahmed dépasse les inventions les plus invraisemblables du roman, et à côté des actes les plus sanguinaires et des plus épouvantables dévastations, nous offre par milliers, tant du côté des envahisseurs que du côté des Indous, les exemples les plus singuliers de courage et de dévouement. L'histoire entière de la Grèce, en présence de celle-ci, aurait à peine la valeur d'un épisode, l'épopée romaine pâlirait devant ces dix siècles de combats de géants sur le Gange et sur l'Indus.

L'enseignement officiel semble ne s'en point douter, et alors qu'il farcit le cerveau de ses élèves des détails les plus ridicules sur une antiquité de convention,

peuplée de nymphes, de dieux, de héros impossibles, de gens qui coupent la queue de leur chien pour faire parler d'eux, de soldats qui arrêtent des vaisseaux avec leurs dents, etc., il ne daigne s'occuper ni de l'Inde ancienne, dont nous sommes les fils, ni des grandes luttes plus modernes qui, en épuisant et divisant les forces de ce pays, ont fini par le jeter sous le joug de l'Angleterre.

Quoi de plus logique cependant que d'enseigner à nos fils les causes de toutes les grandes révolutions qui ont agité l'Orient et l'extrême Orient, de leur faire comprendre que ces contrées appellent de nouvelles énergies, de les préparer au rôle que la France pourra y jouer dans l'avenir, et surtout de leur apprendre par quelles successions de fautes nous avons perdu l'Inde pour le plus grand profit de nos voisins.

A voir l'instruction peu pratique—je ne parle pas seulement de l'histoire, —que l'on donne dans nos lycées, il semblerait vraiment que tous les Français soient nés avec des loisirs et des rentes. Jusqu'à dix-huit et vingt ans on leur fait perdre leur temps à rêver sur les bords de l'Eurotas ou de l'Alphée à la poursuite d'Aréthuse, on farcit les rêves de leurs nuits de blanches apparitions qui s'appellent Diane, Hébé, Europe, Ariane, etc.; on leur apprend à couler leurs idées dans le moule des deux langues mortes, à polir des périodes à l'école de Démosthène et de Cicéron, puis on les lance dans la

vie en leur criant : Marche... et ils vont à l'aventure, ne sachant rien, incapables d'être des hommes, bien plus incapables de gagner leur vie... Tout l'enseignement est le même, histoire, philosophie, littérature, langues mortes, tout est l'histoire d'un passé utile, sans doute, à voir rapidement dans son ensemble, mais qui ne mérite pas qu'on lui sacrifie sa vie entière. Le séminaire fait des curés, le lycée des professeurs, ni l'un ni l'autre ne font des hommes.

Et l'on s'étonne qu'il y ait tant de déclassés en France ! Enseignez-leur donc l'anglais, l'allemand, et une langue orientale vivante, le japonais ou le chinois, et vous verrez si le monde deviendra vite leur empire. Certaines gens vont sans cesse répétant avec naïveté : Le Français n'aime pas à s'expatrier. Et où voulez-vous donc qu'il aille ? Dès qu'il dépasse la frontière, il ne sait plus se faire comprendre. Deux plaies rongent notre pays : la routine administrative, et la routine universitaire, et toutes deux vivent l'une par l'autre plus qu'on ne le croirait.

Une instruction pratique, dont la géographie et l'histoire universelle, les sciences exactes et les langues vivantes feront la base, doit être réclamée par tous les moyens, et si l'État ne transforme pas ses lycées, fondons des écoles libres ; à l'exemple des Américains, qui comptent d'abord et avant tout sur eux, demandons à l'initiative individuelle le moyen d'en-

voyer nos fils prendre part, dans les comptoirs du monde entier, à ces grandes luttes industrielles et commerciales, où nous ne sommes presque pas représentés, grâce à notre ignorance *voulue, imposée* des langues étrangères.

Si la France continue à s'agiter sur place, avec l'impôt hors de toute proportion qui nous écrase, la population qui croît et les besoins qui augmentent, avant un siècle elle ne sera plus, comme l'Espagne, qu'une nation historique.

Voilà pourquoi l'histoire du passé de l'extrême Orient, de ses luttes byzantines, des ambitions malsaines de ses prêtres et de ses rois, des trahisons de ses castes de satisfaits qui se sont toujours agenouillés devant la main qui leur conservait leurs priviléges.... est intéressante à inculquer aux jeunes générations. C'est en étudiant comment les autres ont fini, qu'un peuple apprend à ne pas mourir.

L'empire mogol, arrivé au faîte de sa puissance sous Baber, Humaïoun, Akbar et leurs successeurs, devait subir des fortunes diverses, jeter de nouveau un vif éclat sous Aurengzeb, puis succomber définitivement sous les attaques des Marhattes et des Afghans.

La première apparition des Européens dans l'Inde date de la fin du xve siècle, au milieu des splendeurs de la domination musulmane.

La découverte du cap de Bonne-Espérance ouvre

aux Portugais la route par mer de cette terre si enviée, et Vasco de Gama, Cabral, Almeyda et le grand Albuquerque en tentent successivement la conquête. Seul ce dernier réussit à donner au Portugal un vaste empire dans l'Inde, qui s'étendit un instant de la côte de Malabar à la presqu'île de Malacca. Albuquerque n'était pas seulement un homme énergique et un chef militaire du plus grand mérite, il était encore un habile administrateur. Au milieu de ses conquêtes, il conçut le projet de créer, par le mélange des deux races et l'infusion d'un sang plus jeune dans les veines du vieux peuple brahmanique, un État durable, destiné à rallier peu à peu autour de lui toutes les autres provinces de l'Inde. Pour obtenir ce résultat, il appliqua un système d'administration unique à toutes les contrées qu'il avait soumises; diminuant les impôts de façon à les convertir en simples prestations en nature, il fit porter toutes les charges de son gouvernement sur les voisins qu'il envahissait au moindre acte d'hostilité et qu'il obligeait à payer d'énormes contributions. Il maria la plupart de ses officiers à de jeunes princesses et autres femmes des castes les plus élevées; et pour faciliter ces unions il combla d'honneurs et de richesses, non-seulement les nouveaux époux, mais encore leurs familles et leurs alliés indigènes; enfin, il annula complétement l'influence de l'inquisition, en soumettant toutes les déci-

sions qu'elle rendait à une ratification qu'il n'accordait jamais.

Goa était devenue la capitale du nouvel empire. Albuquerque, entouré d'une cour mi-européenne, mi-asiatique, recevait de tous côtés des ambassades de rajahs qui recherchaient son alliance ; il les étonnait par une magnificence et un luxe inouïs, et dans ce pays où tout ce qui flatte les yeux, tout ce qui frappe l'imagination est un moyen d'attraction infaillible, on commençait à parler avec respect et admiration, du Darwar aux plaines du Bengale, du vice-roi de Pandjim (nom indou de Goa).

Il venait, en s'emparant d'Ormuz, de porter la puissance du Portugal au plus haut point qu'elle devait atteindre, lorsqu'il fut brutalement relevé de ses fonctions et reçut, avec son successeur Lope de Soarez, son ennemi mortel, l'ordre de rentrer à Lisbonne.

Le héros lusitanien succombait sous les haines jalouses que ses exploits avaient amassées contre lui. Les efforts de l'inquisition n'étaient pas non plus étrangers à sa disgrâce.

Il mourut quelques jours après avoir reçu cette fatale nouvelle. Cette mort fut pour Goa un sujet de deuil universel, et les regrets qu'elle excita furent plus vifs peut-être chez les Indous que chez les Européens, tellement il avait su gagner leur affection.

Pendant trois jours, tout le long de la côte de Ma-

labar, on brûla des pyramides de bois de sandal en son honneur, et les prêtres brahmes officièrent au bûcher comme s'il s'était agi d'un rajah indou.

La politique conciliatrice et humanitaire d'Albuquerque ne fut point suivie par ses successeurs, qui ne furent plus que les bras droits de l'inquisition, et ne parurent s'inquiéter que de deux choses : piller, rançonner, massacrer, ne laisser que des ruines et du sang partout où ils pénétraient, et faire des chrétiens par la mutilation et les tortures.

Le nom portugais, si aimé sous Albuquerque, fut bientôt en exécration dans tout le pays, et lorsque les Hollandais et après eux les Anglais tournèrent leurs efforts dans l'extrême Orient, de Ceylan au détroit de Malacca, tous les indigènes ne demandèrent qu'à s'unir aux nouveaux venus pour chasser leurs anciens dominateurs.

En moins d'un demi-siècle, toute la puissance du Portugal s'écroula sous la désaffection des Indous et l'habileté de ses rivaux, et du vaste empire des Albuquerque et des Castro, il ne reste plus aujourd'hui que Mozambique sur la côte d'Afrique, et Goa sur la côte malabare.

Ces deux pauvres possessions, couvertes de ruines, sans mouvement commercial, sans vie, ne sont plus qu'un souvenir historique de la grandeur et de la décadence maritime du Portugal.

Ruinés du côté de Java, de Malacca, de Timor, d'Amboine par les Hollandais, les Portugais ne tardèrent pas à être chassés de Surate, de tous les ports de la côte malabare et du Gouzerat, et enfin d'Ormuz, qui était alors le centre de toutes les pêcheries de perles du golfe Persique, et la station d'arrêt de tout le commerce de l'Afrique et de l'Arabie avec l'Inde.

Le Portugal expulsé,

La Hollande, se contentant de s'être établie à Ceylan, avait tourné ses efforts du côté des grandes îles du sud-est.

L'heure approchait où l'Angleterre et la France, qui s'étaient établies dans l'Inde presque à la même époque, allaient se disputer les armes à la main ce vaste empire.

Après trois quarts de siècle de luttes, la fortune devait se décider pour l'Angleterre.

Je vais dire rapidement les causes de notre insuccès et du triomphe de nos voisins, me réservant d'étudier avec plus de détails, en cours de voyage, l'administration anglaise.

Ce fut en 1664, sous Louis XIV, à l'instigation de Colbert, de cet homme de génie qui avait tracé à la France une politique coloniale qu'elle n'eût jamais dû abandonner, que fut fondée la Compagnie française des Indes. Après des commencements assez pénibles, elle était arrivée à faire de Pondichéry un des établisse-

ments les plus riches de la mer des Indes, et, en 1742, au moment où Dupleix fut nommé gouverneur de toutes ses possessions, elle avait fondé en outre les comptoirs de Mahé, Karikal, Ianaon et Chandernagor.

Les Anglais, considèrent leur adversaire acharné, Dupleix, comme un de ces merveilleux génies, réunissant en eux tous les talents, doués de toutes les capacités, et à qui il n'a manqué qu'un instrument qui fût à leur taille.

En France, beaucoup ignorent son nom, d'autres le traitent d'aventurier, et c'est presque de l'érudition que de connaître ses exploits.

Un jour, à Pondichéry, un major anglais de mes amis, qui était venu passer quelque temps chez moi, était occupé sous une vérandah à lire un livre qu'il avait pris au hasard dans ma bibliothèque ; tout à coup il lança à l'extrémité de la terrasse, avec une exclamation toute militaire, le respectable in-octavo approuvé par toutes les autorités civiles et religieuses pour l'instruction de la jeunesse.

— Qu'avez-vous donc? lui dis-je.

Mon ami s'en fut tranquillement ramasser le livre, et, allant au passage qui avait excité sa colère, il me le montra en me disant ironiquement :

— On écrit bien l'histoire chez vous. Est-ce là tout ce que vous avez à apprendre à vos enfants, sur ce héros que l'Angleterre eût placé plus haut que Wel-

lington *s'il nous eût fait l'honneur de naître Anglais!* (sic)

Je regardai : c'était un article de biographie sur Dupleix, écrit dans un de ces livres qui ont la prétention de résumer en quelques lignes la vérité historique sur les hommes et les faits, et qui ne sont que le triste produit d'une opération commerciale, qui est obligée de s'agenouiller sans dignité, sans pudeur, devant la censure civile et la férule cléricale, pour pouvoir, muni de toutes les absolutions, entrer au collége et au séminaire.

L'article, après avoir reconnu quelques talents à Dupleix, lui reproche d'avoir refusé de rendre Madras au mépris de la foi jurée, et se termine ainsi :

« Il se fit céder par un prince indien, qu'il avait placé sur le trône du Deccan, tout le territoire situé entre la Krichna et le cap Comorin, avec le titre de nabab. Enflé de ses succès, il s'engagea dans une suite d'expéditions aventureuses, et finit par lutter contre la Compagnie même dont il était l'agent, et qui voulait s'opposer à ses entreprises. Ruiné par tant de guerres, il chercha quelque temps à cacher le véritable état des choses, mais la vérité étant connue, on le rappela. Il passa le reste de sa vie à plaider contre la Compagnie, à laquelle il réclamait treize millions qu'il avait, disait-il, avancés pour son service, et mourut dans la misère et l'humiliation. »

Je fermai le livre avec tristesse... il n'y avait rien à répondre... Mais sur cette vieille terre de l'Inde, illustrée par les hauts faits du héros dont les Anglais ne parlent qu'en se découvrant, je ne pus voir sans colère et sans honte que les calomnies de cette troupe de marchands et d'usuriers imbéciles qui formaient la Compagnie des Indes françaises, de cette troupe de prêteurs à la petite semaine, qui refusait argent et troupes à ses gouverneurs sous prétexte qu'ils ne s'étaient associés que pour le commerce des épices, de cette société enfin qui fit embastiller La Bourdonnais et monter sur l'échafaud l'énergique et généreux Lally-Tollendal... étaient encore enseignées officiellement à nos enfants.

Dupleix avait parfaitement compris qu'au milieu de tous ces princes, rajahs et nababs, qui de tous côtés profitaient de la décadence de l'empire mogol pour se rendre indépendants d'abord et chercher à se soumettre les uns les autres ensuite, qu'en face des Anglais qui ne cachaient pas leur haine pour nous et manœuvraient constamment pour nous faire chasser de l'Inde, il était impossible à la France de conserver et protéger ses comptoirs, si elle ne parvenait pas à chasser les Anglais et à imposer sa médiation et son protectorat à tous les princes voisins.

L'Angleterre affichait hautement la prétention de nous expulser ni plus ni moins que le Portugal, pour

augmenter ses possessions à sa guise ; il n'y avait qu'à s'en aller ou à relever le gant.

Dupleix choisit ce dernier parti, et fut approuvé par la cour de Versailles et les marchands de denrées coloniales qui l'abandonnèrent plus tard, non pas parce qu'il avait été défait, mais, ce qui est le comble de l'aberration, ce qui est encore un secret pour l'histoire... parce que Dupleix avait chassé les Anglais qui n'avaient plus un pouce de territoire dans le sud de l'Indoustan, parce qu'il avait étendu la domination et le protectorat de la Compagnie sur des territoires six fois grands comme la France, habités par soixante millions d'hommes.

Jamais l'histoire ne vit plus d'audace, servi par un génie plus énergique.

Tous les grands conquérants se sont appuyés presque toujours sur une nation puissante , une armée nombreuse et d'importantes ressources de toute nature.

Quand Dupleix rêva la conquête de l'Inde et le renversement de l'empire mogol de Delhi au profit de la France, il avait douze cents hommes de troupes et sa fortune particulière, qui s'élevait environ à cinq ou six millions, qu'il tenait de son père, ancien fermier général et l'un des directeurs de la Compagnie des Indes.

Ce fut à Chandernagor, qu'il administra pendant quelques années, et qu'il avait porté à un haut degré de splendeur, qu'il conçut son hardi projet.

Il venait d'être nommé gouverneur de Pondichéry, lorsque la prise de Madras par La Bourdonnais, vint activer l'éclosion de ses desseins.

Jusqu'à ce jour, les Européens qui guerroyaient sur les côtes, avaient considéré le puissant empereur mogol comme inattaquable ; il possédait une armée de plus de cinq cent mille hommes, deux mille éléphants de guerre et des trésors inépuisables ; aussi, Portugais, Hollandais, Anglais et Français, tout en combattant contre des princes qui lui payaient tribut, avaient-ils mis tous leurs soins à protester de leur respect pour sa personne et sa puissance, et de fait nul ne mettait en doute, qu'il ne lui eût suffi d'un signe pour mettre toutes les petites armées européennes à la porte de l'Inde.

Après la perte de Madras, les Anglais intriguèrent auprès de lui pour obtenir son secours ; ils le flattèrent, lui envoyèrent des présents, deux choses essentielles pour réussir auprès des Orientaux, et manœuvrèrent si bien, que le grand Mogol ordonna au nabab d'Arcot, son lieutenant, de reprendre Madras sur les Français.

Ce dernier obéit, et se mit en marche avec une armée de vingt-cinq mille hommes, dont vingt mille cavaliers et cinq mille fantassins.

Au lieu de chercher à se défendre dans Madras, Dupleix sortit avec sa petite troupe, et vint audacieusement offrir la bataille à son puissant ennemi.

Pendant tout un jour, la cavalerie du nabab vint se

briser contre l'infanterie française commandée par Bussy, qui, au bout de quelques heures, s'était fait un véritable rempart de chevaux et d'hommes. Quand l'infanterie du rajah entra en ligne, Bussy enleva ses hommes au pas de course, et acheva la déroute par une lutte corps à corps à l'arme blanche, dans laquelle les Indous perdirent les trois quarts des leurs. Sur le soir, lorsque le nabab disparut à l'horizon avec ce qu'il avait pu rallier de sa cavalerie, il laissait sur le terrain plus de dix mille cadavres. Le gouverneur de Pondichéry avait perdu un tiers de son effectif.

La téméraire valeur des Mogols n'avait pu tenir contre la discipline et l'artillerie européenne. L'annonce de cette victoire extraordinaire frappa de stupeur les Anglais et remplit les Indous d'admiration. Quelques jours après, le nabab d'Arcot envoya son fils à Dupleix lui offrir son amitié et son alliance.

A partir de ce moment, l'étoile de Dupleix ne fit que grandir.

En vain les Anglais reçoivent renfort sur renfort, prodiguent l'or à droite et à gauche, pour gagner à leur cause les princes indigènes, Dupleix les force à lever le siége de Pondichéry qu'ils étaient venus assiéger avec une armée quatre fois plus forte que la sienne, et poursuivant le cours de ses succès dans le Carnatic, dans le Maïssour, Golconde et le Deccan, il finit par asseoir un prince de son choix sur le trône de ce dernier

royaume, le plus important de l'Inde entière, et soumis, de nom seulement, au grand Mogol. Lui-même fut reconnu comme nabab du Carnatic, du Maïssour, du Tandjaor et du Travencor, et protecteur du Deccan. Plus d'un tiers de l'Inde passait ainsi sous l'autorité et le protectorat de la France.

Il ne restait plus à Dupleix qu'à jeter bas le fantôme d'empereur qui régnait encore à Delhi, et son rêve était réalisé, et le drapeau de la France flottait peu à peu sur l'Inde entière, lorsqu'à la demande de l'Angleterre, il fut révoqué de ses fonctions, et rappelé pour rendre ses comptes. La Compagnie française des Indes et le cabinet de Versailles consentirent à signer, sans motif appréciable, sans raison plausible, au milieu du triomphe général des armes françaises, l'ignominieux traité de 1754, par lequel la France perdait toutes ses conquêtes, et l'Angleterre recouvrait toutes ses pertes.

On ne pourrait croire à tant de folie, si on ne savait que Jeanne Poisson, dite Pompadour, la royale prostituée, achetée par l'or des Anglais, sacrifia Dupleix et l'Inde à la satisfaction de ses ruineux plaisirs.

On sait également que son amant de *droit divin* n'avait rien à lui refuser, ni la ruine, ni la honte, ni l'abaissement de la France.....

Et dire qu'il est encore des gens qui voient la grandeur future de notre pays dans la renaissance d'un pareil régime.....

Voici comment M. Xavier Reymond, l'historien autorisé de ces négociations, apprécie les clauses et les conséquences de ce honteux traité.

« La Compagnie anglaise, effrayée de l'accroissement qu'avait pris notre puissance dans l'Inde, commença à comprendre qu'après avoir supporté les frais de la guerre, elle devrait subir une paix faite aussi à ses dépens. Elle supplia son gouvernement d'intervenir auprès du cabinet de Versailles.

« Celui-ci trouva la Compagnie des Indes françaises, non-seulement disposée à user des avantages de sa situation pour traiter de la paix, mais frappée *d'une sorte de démence pacifique.*

« Et à vrai dire, la paix telle que la voulait cette Compagnie, n'avait pas même besoin de la garantie d'un traité, car elle ôtait, *même à l'ennemi le plus querelleur et le plus ambitieux, tout prétexte de guerre.*

« On offrait tout et on ne demandait rien.

« Le premier sacrifice par lequel on préluda à tous ceux qui devaient suivre, fut celui de Dupleix ; il fut révoqué.

« Godehen, nommé à sa place, eut mission de lui faire rendre des comptes et de conclure le traité.

« Par ce traité, il fut stipulé *que la France abandonnait toutes ses conquêtes faites, et toutes ses prétentions sur les conquêtes encore disputées.* Chacune des parties contractantes devant s'en tenir à ce qu'elle possédait avant

la guerre, c'est-à-dire que les Anglais qui recouvraient Madras, Devicottah et le fort Saint-David, *redevenaient plus forts que les Français qui se trouvaient réduits à Pondichéry, Chandernagor et quelques petits comptoirs.*

« Les deux Compagnies s'interdisaient d'intervenir dans la politique intérieure de l'Inde, *c'est-à-dire que Mohammed-Ali, le candidat de l'Angleterre, devenait nabab du Carnatic et de Trichnapali.*

« Les deux Compagnies renonçaient aussi à toutes dignités, charges et autorité, qui leur seraient conférées par les princes indigènes ; *c'est-à-dire que l'Angleterre ne renonçait à rien, n'ayant rien reçu ni du grand Mogol, ni de son lieutenant, le soubhedar du Deccan,* ainsi qu'elle en fut convaincue dans les dernières négociations, où, sommée de montrer, comme le faisait Dupleix, les titres et patentes sur lesquels elle fondait ses prétentions, elle s'y refusa constamment sous de vains prétextes et de puériles défaites; enfin, pour couvrir l'humiliation de tant de concessions gratuites, il était convenu que les deux nations seraient mises sur un pied d'égalité parfaite, *clause dérisoire et presque insultante, quand le vainqueur se dépouillait de tout, et que le vaincu gagnait par là d'un seul trait de plume plus qu'il n'eût obtenu de vingt victoires.* »

En méditant sur cet incroyable et vraiment ignominieux traité de 1754, on se demande ce qu'il fût advenu de Dupleix, si, renonçant à sa qualité d'agent de

la Compagnie, et restituant scrupuleusement à celle-ci ce qui faisait l'objet *de ses modestes prétentions*, il se fût maintenu de son chef dans les États dont l'investiture lui avait été donnée par le soubhedar comme prix de services rendus et dans lesquels il avait été confirmé par le grand Mogol. Rien ne manquait à la légitimité du pouvoir qu'il eût retenu, la concession des intéressés, la renonciation de la Compagnie, et, sans aucun doute, il eût pu compter sur l'alliance de l'empire mogol, trop heureux, en de semblables conjonctures, de voir indissolublement lié à ses intérêts, un Européen de ce caractère et de ce génie.

La générosité de Dupleix n'eût pas tardé de faire profiter la Compagnie de cette espèce de révolte contre ses folies, car cette paix qu'elle venait de signer n'était point une paix, mais une guerre inévitable et prochaine, et plus désavantageuse que jamais.

Toutefois, le désintéressement et le patriotisme de Dupleix lui inspirèrent une conduite plus magnanime. Il crut devoir revenir en Europe, et se mettre, lui désarmé, à la merci de ses ennemis tout-puissants, et de ses créanciers ruinés comme lui. Dans les treize millions de subsides qu'il avait fournis à la guerre, il avait engagé, non-seulement toute sa fortune personnelle, mais encore son crédit.

Le recours qu'il exerça contre la Compagnie fut repoussé par une fin de non recevoir, tirée de ce que ces

treize millions avaient été affectés à des dépenses non autorisées.

Un procès qu'il intenta fut arrêté par ordre du roi. — *Louis XV, le bien-aimé, avait sans doute peur que cette instance permît de mettre à jour les infamies de la Poisson, sa concubine.*

Réduit au désespoir, et voyant sa ruine irrévocablement consommée par la Compagnie, le ministère, et enfin par la justice, Dupleix allait en outre se voir traîné en prison pour dettes si un reste de pudeur n'eût fait intervenir des arrêts de surséance, qui suspendaient l'effet des jugements obtenus contre lui, et après neuf ans consommés dans ces angoisses, et dans de vaines instances pour obtenir justice, il mourut en 1763, *de misère et d'humiliation.*

La Bourdonnais était déjà mort après trois ans de captivité, sur le seuil de la Bastille qu'on venait de lui ouvrir, et plus tard Lally-Tollendal, qui allait leur succéder, sans avoir leur talent, il est vrai, devait porter sa tête sur l'échafaud.

C'est ainsi que l'Inde fut fatale à cette poignée de héros qui portèrent si bien le nom français dans cette contrée, que les indigènes chantent encore leurs exploits dans leurs légendes.

L'histoire ne manque pas d'exemples de généraux vaincus, emprisonnés et mis à mort... mais il était réservé à cette cour prostituée de Louis XV d'échanger

contre de l'or anglais, l'honneur, la liberté et la vie des hommes qui avaient le plus aimé et le mieux servi la France.

Rapprochez du sort de Paul Ier, de Radama de Madagascar, de M. Lambert, notre consul d'Aden, le sort de La Bourdonnais, de Dupleix, et de Lally-Tollendal, et demandez-vous si c'est la fatalité ou les *sterlings* anglais qui ont persécuté ou assassiné tous les princes alliés et tous les hommes de génie qui ont voulu servir la politique de la France dans l'extrême Orient.

Je porte cette accusation, sans hésiter, devant le tribunal de l'histoire.

Ces actes sont, du reste, d'accord avec la politique générale que ce peuple de marchands, qui bombarde Copenhague en pleine paix, et impose son opium à la Chine à coups de canon, a toujours professée.

Ne considérer dans les traités que ce qui peut leur être utile et nuire à leurs alliés ; ne les accepter que tant qu'ils sont d'accord avec leurs intérêts, les briser en toute occasion favorable ; se faire souple, rampant, lâche même, dans la défaite ; abandonner sans pitié ses alliés de la veille, les combattre au besoin ; exciter les haines et les passions des princes indigènes, les anéantir les uns par les autres, les réduire en esclavage en leur prêtant des troupes contre des ennemis qu'on leur a habilement suscités, troupes qui ne sont plus rappe-

lées ; leur emprunter de l'argent sans jamais le rendre ; défendre aux fils de rajahs de se marier pour qu'ils ne laissent pas d'héritiers ; flatter leurs vices, et les plonger dans l'ivrognerie ; leur envoyer des vétérinaires de régiment sous prétexte de médecins attachés à leurs personnes, quand ils tardent trop à mourir ; les attirer à Calcutta, les retenir prisonniers et confisquer leurs royaumes ; les soumettre à la torture pour leur arracher leurs trésors ; telle est la politique que nous allons voir suivre aux gouverneurs anglais, et à l'aide de laquelle ils vont donner l'Inde à leur pays.

Dupleix avait séduit les Indous par ses qualités chevaleresques ; il fut un modèle d'honneur et de probité, et s'il avait cherché la conquête de l'Inde, c'était pour rappeler ce pays à la civilisation, à la vie, sous le protectorat humanitaire de la France. Payant de ses propres deniers et par des emprunts, en Europe, tous les frais de guerre, fidèle à ses alliés, surtout dans leur infortune, il avait donné à la France, du cap Comorin aux rives du Gange, un prestige qui n'a pas encore complétement disparu, et il mourut dans la misère! Voilà notre héros national.

Warren-Hastings, dix fois concussionnaire, pille, torture et tue, mais il asseoit définitivement la puissance de son pays dans l'Inde, et il reçoit de l'Angleterre en récompense de ses services, un cadeau de deux millions, et une rente annuelle de cent mille francs.

Pour un peu, on lui décernait la pairie.

Burke le traduisit, il est vrai, pour ses crimes, devant le Parlement, mais ce ne fut qu'un procès de mise en scène, dans lequel le grand orateur fut seul de bonne foi. On fit traîner le procès dix ans, il fut acquitté. L'Angleterre conserva le fruit de ses brigandages et lui le fruit de ses malversations! Voilà le héros de l'Angleterre.

Le traité de 1754, obtenu à prix d'or de cette ignoble cour de Versailles, les Anglais ne songèrent plus qu'à nous chasser de l'Inde en employant, suivant les besoins du moment, la ruse, la trahison ou la force.

En obtenant par les moyens que nous avons signalés la renonciation de la Compagnie française des Indes et du cabinet de Versailles à toutes les conquêtes de Dupleix, les Anglais, ainsi que nous venons de le voir, n'avaient d'autre but que de nous expulser de l'Inde. Le traité à peine signé, ils débutent par une de ces infamies dans lesquelles ils sont passés maîtres et que tout bon Anglo-Saxon légitime toujours par le succès.

Surajah-Doulah, nabab du Bengale, ennemi mortel de l'Angleterre, ayant formé le projet de reprendre Calcutta, vint avec une forte armée mettre le siége devant cette ville défendue par Clive, qui n'avait qu'une poignée d'hommes. La guerre venait d'éclater en Europe entre l'Angleterre et la France. Surajah-

Doulah offrit aux Français de Chandernagor, avec lesquels il entretenait des relations d'amitié depuis longtemps, de se joindre à lui pour écraser l'ennemi commun.

Si cette proposition eût été acceptée, c'en était fait de la puissance anglaise au Bengale. L'année d'avant Surajah-Doulah avait déjà pris et pillé Calcutta, qui n'était retombée au pouvoir de Clive que parce que le nabab n'y avait pas laissé de garnison ; cette fois le prince indou offrait Calcutta aux Français qui, s'ils l'eussent accepté, ne se seraient point facilement laissé reprendre cette ville.

Avec cette générosité chevaleresque qui nous fait moquer de nous, par ceux mêmes qui en profitent, le conseil de Chandernagor, voyant les Anglais réduits à la dernière extrémité, *leur offre loyalement de se désintéresser de la guerre que se faisaient leurs deux gouvernements en Europe*. La présidence de Calcutta, sous les ordres de Clive, accepte avec empressement des propositions si avantageuses, et un traité *déclare formellement que les deux nations se regardent, au Bengale, comme vivant en état de paix, et doivent s'abstenir de toute hostilité.*

Non content de cela, le conseil de Chandernagor voyant que Calcutta fortement pressé allait être obligé de se rendre, interpose ses bons offices, parvient à apaiser son ami Surajah-Doulah, et grâce à cette intervention, les Anglais terminent cette guerre qui les

avait mis à deux doigts de leur perte par un traité d'alliance offensive et défensive avec le nabab, qui leur accordait dans ses États les mêmes priviléges commerciaux qu'il avait déjà concédés aux Français. Clive qui plut au jeune nabab (il avait à peine vingt ans), obtint même de lui la concession de vingt-sept villages sur les bords du Gange, et l'autorisation de fonder un fort pour les protéger. A peine Surajah-Doulah eut-il regagné ses États que Clive, qui avait reçu de grands renforts en hommes et en munitions, pensa que le moment était venu de remercier les Français de l'appui qu'ils venaient de lui donner, *et il vint mettre le siége devant Chandernagor*. En apprenant cela, le soubedhar du Bengale entra dans une violente colère et envoya dire à Clive de se retirer immédiatement, sans cela, qu'il considérerait le traité comme nul et allait arriver avec toute son armée au secours de ses amis.

Clive feignit d'obéir, mais Surajah-Doulah ayant été obligé de tourner ses forces contre les Marhattes, le général anglais revint sur Chandernagor qui, attaqué par des forces supérieures, succomba après un siége héroïque.

Le soubedhar voulait venir châtier les Anglais de leur mauvaise foi, mais il en fut empêché par des difficultés intérieures que Clive lui-même lui suscita.

La France était chassée du Bengale.

Je n'ai pas à qualifier de pareils actes. Chez certains peuples qui ont souci de la morale, de l'honnêteté, et du jugement de l'avenir, ils entraînent le mépris et la flétrissure, chez d'autres qui n'ont encore dépouillé qu'à demi la cotte féodale et barbare, ils font enterrer leurs auteurs à Westminster.

Cet acte de Clive se sauvant d'une perte certaine grâce à l'appui des Français de Chandernagor, et venant quelques jours après assiéger et prendre cette ville au mépris de la foi jurée par un traité, au mépris de la reconnaissance, est l'image exacte de la loyauté avec laquelle l'Angleterre s'est conduite et se conduira toujours avec la France.

Clive était un soldat de fortune qui avait débuté dans les bureaux de la Compagnie anglaise ; mais, comme la plupart des aventuriers qui s'expatriaient à cette époque, il avait souvent déposé la plume pour l'épée, et retourné souvent de l'épée à la plume.

Soldat, il était violent, indiscipliné, mais dans l'action, froid et brave.

Écrivain, il était solitaire, farouche même, rongeant son frein en attendant mieux de la destinée.

Un matin il quitte le bureau pour n'y plus rentrer, un rapport de son chef immédiat venait d'être envoyé à la présidence et demandait sa destitution pour incapacité.

En arrivant chez lui, il prend un pistolet, se l'appuie

au front, et par deux fois lâche la détente, sans que l'arme fasse feu... Il s'asseoit tout rêveur, regardant au loin cette vaste rade de Madras tout illuminée à cette heure des feux du couchant. Un ami entre, et tout en causant, prend le pistolet et coupe avec la balle une branche de tulipier dans le jardin.

En entendant partir le coup, Clive se leva subitement en disant : Est-ce que le destin me réserverait quelque chose, qu'il n'a pas voulu me tuer il n'y a qu'un instant?

Il sort.

Le conseil suprême de Madras délibérait; la situation était grave : les Anglais avaient perdu toutes leurs possessions ; Mohammed-Ali, leur dernier allié, était acculé dans Trichnapali par Bussy, le bras droit de Dupleix, le siége de Madras était imminent, après la chute de cette place.

Nul ne savait quel plan proposer, on était à bout d'hommes, d'argent et de munitions.

Clive force l'entrée du conseil, et s'avançant près de la table autour de laquelle les directeurs délibéraient, il leur dit :

— Il ne nous reste rien, nous ne pouvons plus nous défendre, eh bien, prenons l'offensive.

— Que feriez vous? lui dit M. Sullivan.

— Pendant que les Français nous poussent dans Trichnapali avec Chaudra-Saëb leur allié, j'irais leur prendre Arcot.

Il ne restait en effet plus rien à faire, on se rallia à cette idée, plutôt que d'abandonner Madras, et Clive fut naturellement chargé d'exécuter son projet.

A la tête d'un corps de quatre cents hommes mal armés, mal équipés, qui représentaient le dernier effort de la Compagnie anglaise des Indes, Clive s'empara en effet d'Arcot, ville ouverte, qui n'avait même pas de garnison. Mais l'événement était important, en ce sens qu'il relevait le moral des Anglais, tout prêts à déserter la partie.

Tels furent les débuts de Clive, qui devait soumettre tout le Bengale, le Behar, l'Orixa, le Carnatic et jeter par la trahison, la mauvaise foi, concurremment avec le succès des armes, les véritables fondements de cette puissance anglaise que Warren-Hastings couronnera par les mêmes moyens, et avec plus de cynisme encore.

Vingt-cinq ans plus tard, Clive devait se tuer au faîte des honneurs, pair d'Angleterre, à la suite d'un procès en concussion qui, bien que se terminant par un acquittement, n'avait pas laissé que de dévoiler de graves faits d'exactions, et une rapacité peu commune...

Après avoir chassé, par la plus vile des trahisons, les Français de Chandernagor, Clive songea immédiatement à renverser Surajah-Doulah, et comme la présidence de Calcutta hésitait à le suivre dans cette voie, que

l'amiral Watson s'y opposait formellement, comme chose contraire à l'honneur, après les traités avantageux que l'on venait de signer avec le prince indou, et que l'on n'avait aucuns motifs de rompre, Clive l'emporta en représentant que la prise de Chandernagor sur ses amis avait tellement irrité le Rajah que tôt ou tard il recommencerait la guerre, et que peut-être les circonstances ne seraient pas aussi favorables pour l'Anglerre. Ainsi, il couvrait une infamie par la nécessité d'en commettre une autre.

Voici *ce que Clive appelait des circonstances favorables.*

Les deux plus puissants personnages de la cour de Surajah-Doulah étaient Mirza-Jaffir, oncle du nabab, et Yar-Khan, général en chef de la cavalerie.

Clive leur fit proposer à tous deux la couronne s'ils parvenaient à se défaire de leur maître, et passa secrètement avec chacun un traité qui, en cas de réussite, le faisait nabab du Bengale, sous la protection de l'Angleterre.

Battu à la bataille de Plassey par la trahison de son général et de son oncle qui l'abandonnèrent sur le champ de bataille, au moment où les Anglais commençaient à plier, Surajah-Doulah fut fait prisonnier par Mirza-Jaffir qui, après l'avoir poignardé, fit traîner son cadavre par un éléphant dans Mourshadabad, la capitale du chevaleresque et infortuné prince.

En apprenant cet exploit, cet odieux assassinat dont

il avait été l'instigateur, mais qui comblait ses désirs, Clive accourut, et sur une estrade de velours et d'or, il embrassa Mirza-Jaffir, en le saluant nabab du Bengale au nom de l'Angleterre.... Les canons grondaient, les tambours battaient au champ, Mirza-Jaffir eut honte de son crime et de ce baiser anglais; il baissa la tête et se prit à pleurer..... Sans doute le fantôme du cadavre de son neveu rebondissant sur le pavé de Mourshadabad, venait de passer devant ses yeux.

Grâce à ces trahisons, à ces crimes, Clive avait pour toujours anéanti l'influence de la France dans le Bengale, créé un rajah qui, sous la tutelle d'un résident, ne fut que la créature de l'Angleterre, et chassé le dernier Français des rives du Gange.

Ce coup fait, il quitta le Bengale pour revenir dans le Carnatic, exploiter les bénéfices du traité infâme de 1754, dont il avait été un des promoteurs.

Désespérant de rien faire de durable dans l'Inde, tant qu'il aurait à lutter contre le génie de Dupleix et la science militaire de l'énergique et brave Bussy, depuis 1750, il ne cessait d'écrire confidentiellement à la cour des directeurs, à Londres : « *Jetez quelques millions dans les jupes de la Pompadour, et faites rappeler Dupleix, si vous ne voulez, avant vingt ans, voir reconstituer l'empire des Indes au profit de la France.* »

On a vu à quel point cette politique de corruption avait triomphé. Quand les Anglais ne pouvaient pas

battre nos généraux, ils achetaient leurs destitutions.

Réduite à Karikal et à Pondichéry, dans le Carnatic, la France ne va pas tarder à perdre ces deux boulevards de son ancienne puissance dans le sud de l'Inde.

En vain, l'héroïque Bussy, sans tenir compte des ordres ineptes de la Compagnie, se couvrira de gloire dans le Deccan, avec une poignée d'hommes, et maintiendra quelque temps encore l'influence de la France dans cette contrée. Rappelé par Lally-Tollendal pour défendre ce Carnatic conquis en compagnie de Dupleix, et dont chaque village redisait ses exploits, il assistera, la mort dans le cœur, à la chute de cette puissance française qu'il avait contribué à porter si haut.

Si Bussy eût été nommé gouverneur de Pondichéry au moment où Lally-Tollendal était chargé de rétablir nos affaires dans l'Inde, le succès était certain ; nul mieux que lui ne connaissait la contrée où il avait fait trente siéges et livré deux cents combats depuis vingt ans ; il avait le coup d'œil et le sang-froid des grands généraux ; sa hardiesse était proverbiale ; il était adoré de ses soldats indous et français, auxquels il fit faire plusieurs fois des marches forcées sans exemples dans les annales de la guerre [1]. Enfin, quiconque lira l'histoire de

1. Il fit un jour, pour courir au secours du Soubedhar du Deccan, cent cinquante lieues en dix-huit jours avec une chaleur de quarante degrés.

ses longues campagnes du Deccan, qui durèrent plus de dix ans, et le suivra dans ses marches habiles, dans un pays entrecoupé de marais et de cours d'eau, avec des adversaires comme Clive et Coote, qu'il battit toujours quand il commanda en chef et eut la liberté de ses mouvements, acquerra la conviction qu'il fut le plus grand tacticien de son siècle.

Lally-Tollendal, avec de brillantes qualités, un courage à toute épreuve, des talents militaires réels, une fermeté qui allait jusqu'à la dureté, était le plus mauvais gouverneur général que l'on pût envoyer dans l'Inde.

Ne connaissant pas les préjugés du pays, il s'aliéna les vieux alliés indous de la France ; par sa hauteur et son inflexibilité dans les camps, il fut craint et respecté de ses soldats, mais ne gagna jamais leur affection ; enfin, il n'entendait rien à la politique coloniale, et ne voyait dans la guerre qu'un moyen d'assouvir sa haine, bien justifiée du reste, contre les Anglais auxquels il ne chercha qu'à faire une guerre d'extermination. Mais il y a loin de cela à l'accusation de haute trahison portée par ses ennemis contre lui, et qui le conduisit à l'échafaud.

Avec de grandes ressources et des troupes nombreuses, dans une guerre normale, il eût été un excellent général d'action ; dans l'Inde et avec l'abandon complet où le cabinet de Versailles laissait ses officiers, alors

que le succès ne pouvait être dû qu'à des prodiges de tactique et de science militaire, il ne put que défendre pied à pied le sol français, avec une énergie et un courage que les Anglais eux-mêmes ne purent s'empêcher d'admirer.

Le général Coote, son adversaire, écrivant à Madras pour demander des renforts, disait :

« Le général Lally, avec une poignée d'hommes, lutte contre des obstacles que je croyais invincibles, et qu'il a vaincus... ».

Enfin, les dernières heures de la lutte sonnèrent. Bussy, le grand Bussy, le compagnon de Dupleix, sous lequel six officiers généraux de l'armée royale, MM. d'Estaings, de Landivisiau, de la Fare, de Breteuil, de Verdière et de Crillon, avaient réclamé l'honneur de servir, réduit presque au rôle de colonel sous la main de Lally, fut blessé et fait prisonnier en conduisant ses soldats à une charge à la baïonnette.... Quelque temps après, Pondichéry tomba aux mains des Anglais après un siége sans exemple, et avec la prise de cette noble cité disparaissait pour jamais l'étoile de la France dans l'Inde.

Louis XV, cet imbécile pastiche des empereurs de la décadence romaine, la Poisson, sa maîtresse, et une poignée d'épiciers, égoïstes et stupides, avaient été, dans toutes ces affaires, les uns par corruption, les autres par bêtise, les plus fermes alliés de la politique

anglaise dans l'Inde; le jour où l'on apprit que la France n'avait plus un seul pouce de terrain sur la côte de Coromandel, le peuple s'attroupa et cria.

On lui jeta la tête de Lally pour le calmer.

« Ce fut un *assassinat* commis avec le glaive de la loi, » a dit Voltaire.

Prise et reprise plusieurs fois, la vieille Pondy, ainsi que les indigènes appellent la capitale de nos établissements de l'Inde, nous fut définitivement rendue avec quelques minces comptoirs, en 1815. Nous avons vu à quelle condition.

L'histoire a de ces noms, indignes d'un outrage, qu'elle parque dans un étroit espace toût chargé de mépris.

Les siècles succéderont aux siècles, les peuples aux peuples, dans toutes les époques, la conscience humaine les notera d'infamie et les marquera au cœur.

Clive, qui se faisait un jeu de violer sa parole, de fouler aux pieds les traités, dès que l'occasion se présentait de piller les possessions de ses alliés, Clive, l'assassin de Surajah-Doulah, Clive qui, ne pouvant lutter avec Dupleix, le fait rappeler par les plus honteux moyens, Clive, le concussionnaire flétri par un acquittement plus triste peut-être qu'une condamnation ! En effet, la motion suivante fut adoptée dans le Parlement, par 155 voix contre 75 :

« Le très-honorable Robert lord Clive, baron de

Plassey en Irlande, lors du renversement de Surajah-Doulah, et l'établissement sur le trône de Mirza-Jaffir, a-t-il reçu de ce dernier, deux lacs de roupies comme commandant en chef; une autre somme de deux lacs comme membre du comité du gouvernement; une autre somme de, etc..... en tout deux millions quatre-vingt mille roupies (cinq millions deux cent mille francs)? » Au vote il y eut également 155 voix pour l'affirmative, contre 95 pour la négative.

Une seconde motion ordonnant la restitution, fut repoussée à l'unanimité, *en raison des services exceptionnels rendus par Clive.*

Clive déclaré concussionnaire avec dispense de restitution..... Voilà le héros que l'Angleterre opposa à Dupleix.

Clive, en mourant, laissa vingt millions de fortune; Dupleix fut enterré par la charité publique.

Clive enfin, dont le nom était abhorré dans l'Inde entière, fut encore dépassé par Warren-Hastings qui, à la mauvaise foi, à la duplicité, aux trahisons, aux concussions et pillages de toute nature, ajouta les cruautés les plus insignes, et inventa la torture comme moyen d'arracher de l'argent aux malheureux rajahs, trop faibles pour se défendre.

J'aurai souvent, pendant ce voyage, l'occasion de parler de cet homme que l'Angleterre eût créé lord, sans le grand orateur Burke, qui se fit son accusateur. Je ne le

suivrai donc pas dans le détail de ses crimes, pour ne pas dépasser les bornes de cette revue historique que déjà j'aurais voulu faire plus rapide. Cependant, pour montrer au lecteur que mon indignation n'a rien exagéré, et qu'on ne saurait porter un jugement autre que le mien sur les agissements anglais dans l'Inde et sur Warren-Hastings, l'instrument de cette politique éhontée, voici un fait que j'emprunte à M. Xavier Reymond, l'éminent écrivain et attaché d'ambassade, que j'ai déjà cité.

Le besoin d'argent poussa souvent Warren-Hastings à commettre des actes qui semblent appartenir plutôt à l'industrie d'une bande de brigands qu'à la politique du représentant d'une nation civilisée.

Depuis 1764 le rajah de Bénarès, Boulouan-Singh, avait rendu de grands services aux Anglais dans leurs luttes contre le nabab d'Oude, son voisin et son ennemi. En revanche, les Anglais l'avaient protégé contre les entreprises de ce nabab, ils avaient même — chose assez rare pour qu'on la cite — repoussé les avantages que celui-ci leur offrait, s'ils consentaient à lui laisser prendre deux forteresses du rajah. La même protection s'étendit sur Cheyte-Singh, fils de Boulouan-Singh et lui assura la succession de son père dont le nabab d'Oude désirait ardemment le dépouiller.

Par un arrangement conclu en 1774, les droits de

suzeraineté que le nabab d'Oude possédait sur Bénarès furent même cédés à la Compagnie.

Bénarès est par excellence la ville sacrée de l'Inde, sa capitale religieuse. A ce titre, la conquête musulmane s'était pour ainsi dire arrêtée au pied de ses murs. Le fanatisme des enfants du prophète avait craint de heurter le fanatisme des sectateurs de Brahma, et, moyennant un léger tribut, le rajah de Bénarès avait joui, sous la domination mogole, d'une sorte d'indépendance, et conservé les prérogatives les plus essentielles de la souveraineté.

Les Anglais, quand ils se furent substitués aux droits du nabab d'Oude, voulurent rétablir cette souveraineté dans tout son lustre [1]. Ils lui rendirent le droit de justice criminelle et celui de battre monnaie, et posèrent en principe la parfaite indépendance du rajah.

Les choses allèrent ainsi jusqu'en 1778. Alors, en raison de la guerre qui venait d'éclater entre la France et l'Angleterre, Warren-Hastings proposa au conseil d'imposer le rajah de Bénarès pour une somme de cinq lacs de roupies (douze cent cinquante mille francs).

Après bien des résistances, Cheyte-Singh s'exécuta à la condition qu'une pareille exigence ne se reproduirait plus.

1. Ils voulaient, d'un côté, s'attacher les Indous, pour s'en servir contre les Musulmans, et de l'autre laisser s'arrondir le trésor de Bénarès pour mieux le piller.

Elle se reproduisit cependant dès l'année suivante, et encore en 1780, et comme la résistance du rajah allait croissant, il lui en coûta la première fois deux mile, et la seconde fois dix mille livres sterling de plus, pour les frais de mouvements de troupes que ses résistances avaient occasionnés. Bien plus, en 1781, outre la contribution de cinq lacs, qui avait passé en coutume, on voulait qu'il fournit à la Compagnie un corps de deux mille cavaliers. Il eut l'imprudence de débattre encore et d'offrir un millier d'hommes, moitié infanterie, moitié cavalerie. Mais cette fois, Warren-Hastings était décidé, *comme il l'a écrit lui-même*, « à tirer parti de ce qu'il appelait les fautes du rajah, — l'expression est d'un charme tout à fait anglais : appeler fautes les efforts faits par le malheureux pour ne point se laisser voler — pour venir au secours de la Compagnie obérée ; en un mot, ajoute-t-il, j'étais décidé à lui faire acheter chèrement son pardon, ou à tirer de lui, du moins, une sévère vengeance. » — Voyez-vous bien les bandits des Abruzzes faisant acheter très-cher leur pardon aux voyageurs qui ont le tort de passer trop près d'eux !

Pour conjurer la vengeance du bandit, le rajah offrit vingt lacs de roupies — cinq millions ; — on lui en demanda *cinquante*, et bientôt le gouverneur général, quittant Calcutta pour faire valoir en personne les prétentions de la Compagnie, la consternation du rajah

n'eut plus de bornes. Il s'avança au-devant de Warren-Hastings en suppliant, et poussa l'humilité jusqu'à déposer son turban aux pieds du gouverneur, qui sans se laisser fléchir continua sa route. En effet, il ne s'agissait pas pour lui *d'un acte de justice à accomplir*, mais d'un acte de spoliation à consommer.

L'humiliation qui désarme une colère légitime ne pouvait qu'irriter davantage le gouverneur général, en rendant plus odieuses les violences non provoquées qu'il venait exercer, et qui n'avaient même plus de prétexte.

Le gouverneur général avait tellement besoin pour l'exécution de ses projets, non de réparation et de justice, mais de violences que, arrivé à Bénarès où il avait devancé le rajah, il refusa, lorsque celui-ci l'eut rejoint, de lui donner audience, et pour se délivrer de toute sollicitation, le mit aux arrêts dans son palais, lui retira ses gardes, et les remplaça par des cipayes.

L'emprisonnement est l'humiliation la plus cruelle qui puisse être infligée à un prince indou. Le peuple ressentit celle-ci, et ne consultant que sa fureur, se précipita vers le palais. Là, sans chefs, sans armes, il attaqua les deux compagnies de cipayes qui l'occupaient et à coups de couteaux, à coups de bâton, à coups de pierres, en fit un tel massacre qu'il en resta à peine quelques-uns. Le jeune rajah avait profité de la confusion pour s'échapper, et pour se réfugier dans une for-

teresse de l'autre côté du Gange. L'insurrection gagnant de proche en proche, tout le pays fut bientôt en armes.

En vain le rajah protestait-il de sa non-participation à ce soulèvement, Warren-Hastings, qui avait besoin de griefs, ne voulut pas le recevoir en grâce.

Il se mit donc volontairement dans la nécessité de reconquérir par la force des armes un pays qu'un seul mot du rajah eût apaisé si Hastings l'eût voulu.

Réduit à se défendre, Cheyte-Singh se vit enlever une à une toutes ses forteresses. Maître de l'insurrection, Hastings rentra à Bénarès, où il se hâta de proclamer amnistie pour tout le monde, excepté pour le rajah qui seul était innocent de ces troubles, et qui seul avait voulu les arrêter [1].

Un de ses neveux fut nommé à sa place, et on imposa au nouveau rajah un tribut annuel de quarante lacs de roupies. On lui ôta le droit de battre monnaie, ainsi que la justice criminelle et la police de sa capitale.

Cheyte-Singh s'était réfugié à Bidgagour, der-

1. Cette conduite odieuse s'explique par un fait de la vie privée d'Hastings. Deux ans auparavant, ce forban aussi dissolu que cupide, se trouvant à Bénarès, en villégiature, chez le rajah, avait, à la suite d'une orgie, violé la sœur de Cheyte-Singh, que ce dernier avait été sous menace de mort, forcé de lui livrer. En sortant des bras d'Hastings, la jeune et infortunée princesse avait été poignardée par les ordres de sa mère. Le gouverneur général éteignit ses remords par la proscription et le sang.

nière forteresse qui lui restât, on l'y vint assiéger.

Mais il n'avait pas jugé à propos d'attendre l'ennemi et il s'était enfui chez le rajah du Bondelcond, laissant sa mère dans le fort. Lors de la capitulation, la malheureuse Rannie[1] chercha à obtenir pour sa personne quelques conditions favorables. Elle voulait qu'on lui permît d'emporter son argent et ses bijoux. Durement refusée par Hastings, elle demanda que du moins à sa sortie du fort on lui épargnât à elle et à ses femmes l'opprobre d'une visite personnelle.

L'officier anglais qui commandait le siége, un peu honteux du rôle que lui imposaient *les instructions* d'Hastings, prit sur lui de céder sur ce point.

Mais ces *instructions* avaient transpiré dans l'armée, et quand la Rannie se présenta aux portes, elle, ses femmes, ses enfants furent, en dépit du commandant, outrageusement dépouillés, fouillés et pillés par la soldatesque.

Le gouverneur, pour couvrir l'odieux de son refus aux demandes de la Rannie, avait eu l'impudence de le fonder sur ce que les dépouilles de cette princesse devaient être regardées comme la légitime récompense du soldat.

La prise de Bidgagour rapporta en tout une somme de deux millions trois cent vingt sept mille huit cents

1. Reine.

roupies. (Cinq millions huit cent dix-neuf mille cinq cents francs).

Hastings réclama cette somme, mais instruit par le gouverneur lui-même, le soldat en avait déjà fait sa légitime récompense, et on ne put la lui arracher *même sous forme de prêt*. Or, comme c'était bien là tout ce qui restait au malheureux rajah, cette expédition, loin de fournir des ressources nouvelles à la présidence, ne fit qu'accroître sa gêne et ses embarras.

Voilà quels en furent les résultats quant à la question urgente, c'est-à-dire la question d'argent.

Quant aux résultats politiques, en sacrifiant, pour lui prendre un argent sur lequel elle n'avait aucun droit, un souverain dont elle avait plus haut que personne reconnu et proclamé l'indépendance, un allié qui s'était toujours montré fidèle et dévoué, *la Compagnie anglaise montra que ni les services rendus, ni les droits les plus solennels n'étaient une barrière assurée contre son audace ou son ingratitude, et que les lois divines et humaines étaient un vain abri contre ce monstre insatiable à qui aucune félonie ne coûtait pour assouvir sa rapacité.*

Au reste, on ne tarda pas à voir *mieux encore*, s'il est possible. Warren-Hastings n'avait retiré de son expédition de Bénarès qu'un surcroît de dépenses, ce qui n'était pas fait pour diminuer l'ardeur qu'il mettait à la chasse de l'argent.

Or, ce qu'il venait de faire déjà, donnait la mesure des

résolutions désespérées qu'il avait prises pour s'en procurer, et indiquait assez qu'il s'était promis de ne pas rentrer à Calcutta sans y avoir réussi.

N'ayant rien pu extorquer du côté de Bénarès, il se rejeta sur l'Oude.

La mère et la veuve du dernier nabab d'Oude passaient pour être fort riches.

Indépendamment de nombreux *jaghires* (douaires), destinés à soutenir leurs dépenses personnelles et la dignité de leurs rangs, Sujah-al-Doulah leur avait laissé une quantité fabuleuse de millions.

Leur fils et petit-fils, le nabab régnant, était bien loin de jouir d'une pareille opulence; écrasé par les obligations que lui avaient imposées ses divers traités avec les Anglais, il se voyait chaque jour surchargé d'obligations nouvelles; à peine lui restait-il de quoi vivre; il avait réduit les dépenses de sa maison et de son sérail, au quart de ce qu'elles étaient sous ses prédécesseurs, et néanmoins, il se trouvait endetté de quinze lacs de roupies. Il demandait instamment à être soulagé d'une partie des charges que les Anglais faisaient retomber sur lui, et depuis longtemps ses instances étaient vaines.

Dans le premier moment de l'insurrection qu'il avait soulevée à dessein à Bénarès, Warren-Hastings avait été obligé de se réfugier à Chunar et d'y attendre des troupes. Le nabab profita de l'occasion pour se rappro-

cher du gouverneur et lui faire entendre ses doléances. Dans cette conférence il obtint, chose étonnante vu les circonstances, que toutes les troupes qu'on avait mises à sa solde, à l'exception de la 3e brigade et d'un régiment de cipayes, reviendraient à la solde de la présidence ; que tous les employés de la Compagnie résidant dans ses États, cesseraient d'être payés par lui ; enfin, qu'il reprendrait tous les *jaghires* par lui cédés, à la condition de payer aux titulaires une somme annuelle égale à celles qu'ils en tiraient.

Ce traité, qui stipulait une renonciation à des droits acquis, dans le même moment où Warren-Hastings mettait un pays à feu et à sang pour lui faire subir des exigences que la Compagnie élevait contre toute espèce de droit, ce traité pourrait paraître incroyable s'il n'eût contenu une clause secrète qui en donnait l'explication.

« — Par cette clause, le nabab s'engageait à livrer aux Anglais, les richesses de sa mère et de sa grand'-mère. — »

Cette odieuse impiété n'était point dans le caractère d'Asaff-al-Doulah. Elle lui était violemment arrachée par la main de la nécessité dont Warren-Hastings s'était servi contre lui impitoyablement.

Aussi quand il en fallut venir à l'exécution de ce pacte infâme et parricide, il montra assez son aversion pour un crime aussi inique qu'il était lâche.

Ceux qui l'avaient conçu, et à qui il devait profiter furent contraints d'en assumer tout l'odieux. Bien qu'il donnât pour prétexte à cette mesure, un prétendu appui que les princesses auraient prêté à l'insurrection de Bénarès, appui dont on ne trouva pas de traces, et qui d'ailleurs, n'intéressait que les Anglais et non le fils et petit-fils des victimes, Warren-Hastings avait espéré que l'instigation anglaise pourrait rester cachée et que le nabab seul se mettrait en vue. Dans cette intention, il avait attaché un résident, M. Middleton, aux pas du rajah. Mais malgré toutes les obsessions dont il circonvint le nabab irrité, malgré les commencements de demi-mesures qu'il vint à bout de lui arracher, il fallut enfin que la main qui conduisait cette machination se démasquât, et parût seule au grand jour.

Déjà le résident s'était mis à découvert en entraînant le nabab à Fyzabad, où les princesses avaient leur demeure, mais les victimes ayant refusé de se soumettre, les derniers scrupules furent levés et l'hypocrisie fit enfin place à la violence.

Un détachement anglais se présenta devant Fizabad, avec ordre de l'emporter d'assaut ; il y entra sans coup férir. Les palais furent cernés et occupés. On y trouva deux vieillards, eunuques et hommes de confiance des princesses ; pour réduire celles-ci à livrer leurs trésors, les Anglais mirent les deux pauvres vieillards en prison et leur appliquèrent la torture.

Cet expédient réussit tout d'abord à faire payer l'arriéré de la première année 1779-80, on prit l'argent et on ne rendit pas les eunuques.

Sur l'arriéré de 1780-81, la bégum mère fut pressée de s'exécuter. Elle répondit qu'elle avait livré tout son argent et tout ce qu'elle possédait de plus précieux. Cependant elle offrit encore des joyaux et autres objets de prix. Les Anglais refusèrent dédaigneusement cette bagatelle, *et retournant aux eunuques, ils les soumirent au supplice de la faim*. Ceux-ci offrirent alors de payer de leurs deniers la somme demandée aux princesses, et donnèrent des billets à un mois de date, qui furent acceptés.

De leur côté, les princesses livrèrent tout ce qui leur restait en bijoux, en meubles, et même en ustensiles de table. En quelques semaines, une somme de douze millions cinq cent mille francs était entrée dans les coffres de la Compagnie.

Mais le nabab restait encore débiteur d'une somme que le résident élevait à cinquante mille livres sterling, et que les eunuques prétendaient n'être que de vingt-cinq mille.

Pour solder cette somme, les prisonniers demandèrent leur relâchement, assurant qu'il leur serait impossible de la réaliser, si on ne leur laissait la liberté. L'officier chargé de les garder joignit ses instances aux leurs ; le résident, déjà tancé par Warren-Has-

tings, pour trop de mollesse, fut inflexible ; il ordonna même contre eux, un redoublement de rigueur, et poussa la dérision jusqu'à menacer de les faire amener à Lucknow, où on leur ferait, disait-il, leur procès pour d'autres crimes.

Ils furent en effet amenés à Lucknow, où l'on recommença contre eux, *l'épreuve des châtiments corporels*, c'est-à-dire *de la torture*.

Les femmes de la suite des princesses qu'on avait jusqu'alors respectées, *furent aussi éprouvées par la faim*.

Il en alla ainsi jusqu'au mois de décembre; l'arrestation des eunuques datait du mois de janvier, alors seulement, on mit trève à des supplices devenus manifestement inutiles, eunuques et princesses furent rendus à la liberté.

Hastings voulut que cet ordre émanât de lui en personne; pour se couvrir, il avait toujours donné les ordres de sévir au nom du malheureux nabab, dont on torturait et volait et la mère et l'aïeule.

Jamais chez aucun peuple, bandits de profession ne se sont joués plus impudemment de toute humanité, de toute justice, de toute pudeur. »

Voilà l'homme acquitté par la chambre des lords, et à qui l'Angleterre décerna une récompense nationale.

Il est certain qu'Hastings acheva l'œuvre commencée par Clive, qu'à la fin de son gouvernement, tous les

rajahs et nababs de l'Inde qui avaient conservé leurs États se trouvaient en tutelle, et que la puissance anglaise était désormais à l'abri d'un retour de fortune. Mais quand de pareils résultats ne sont obtenus que par la corruption, la mauvaise foi et la force brutale, ils ne sont point dignes d'envie, et les peuples qui se servent de pareilles armes, déshonorent leur nom et leur histoire.

Aujourd'hui que l'Inde entière râle abattue sous sa main de fer, l'Angleterre n'a point renoncé à cette odieuse politique. Chaque fois que j'en trouverai l'occasion, je dévoilerai les moyens à l'aide desquels elle soutient sa domination et remplit ses coffres ; et la main pleine de preuves, je lui arracherai le masque hypocrite d'humanité et de civilisation, dont elle ne se pare que pour mieux dissimuler ses attentats.

DEUXIÈME PARTIE

DE PONDICHÉRY
AUX RUINES DE TIROUVICARRÉ
A CHELAMBRUM

L'Inde! Il y a dans ce mot quelque chose de grand et de vénérable, de vague et de mystérieux, même après tant de siècles!

L'Inde est la plus ancienne portion civilisée de l'ancien monde, le berceau des croyances religieuses qui, dans leur unité, leur simplicité et leur grandeur primitive, semblent avoir embrassé, comme une vaste formule, tous les cultes qui se sont depuis partagé les peuples.

DUBOIS DE JANCIGNY,
Aide de camp du Nabab d'Oude

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

De Pondichéry aux ruines de Tirouvicarré et à Chelambrum. — Cuddaloor. — Les castes. — Les obsèques de Narayana-Chetty. — La mutilation du Fakir. — Les ruines de Tirouvicarré. — Les Couroubarous. — Les Pecaris. — Incendie dans les jungles. — Arrivée à Chelambrum.

Il était environ une heure du matin, lorsque Amoudou, mon dobachi [1], vint me prévenir que les derniers préparatifs étaient achevés, et que les deux buflones [2] attelés à notre charrette de voyage attendaient patiemment devant l'habitation le signal du départ.

Après une inspection minutieuse des armes et des provisions de toute espèce dont on est obligé de se munir dans cette contrée, nous nous mîmes en marche

1. Le dobachy est le chef de la domesticité, l'homme de confiance par excellence.

2. Produits de la vache et du buffle, ces animaux sont infatigables.

à travers les rues silencieuses de Pondichéry, dont les habitants commençaient seulement à se reposer des chaleurs suffocantes du jour.

Arrivés à l'extrémité de la ville, nous nous dirigeâmes du côté de l'Aldée [1] de Vilenoor par une route magnifique, ombragée de banians, de tamariniers et de tulipiers toujours en fleurs, qui datent de la domination brahmanique.

Je devais prendre dans ce village un bien précieux compagnon de route, le brahme Tamasatchary, savant pundit [2], mon interprète au tribunal de Pondichéry, avec lequel j'étudiais le sanscrit et les antiquités de l'Inde depuis plusieurs années. On comprend de quel secours devait m'être, en face des ruines et des inscriptions sans nombre que nous allions rencontrer, cet homme éminent pour lequel le passé de cette vieille terre n'avait pas de secrets.

Il y avait longtemps que je complotais cette excursion aux pagodes du Tandjaor, du Travencor, du Maissour, dans le Carnatic, et aux grandes ruines d'Ellora, d'Elephanta, de Karli et de Golconde dans le Deccan, mais je n'avais pas voulu réaliser ce rêve plein d'attrait, avant qu'une connaissance approfondie du Tamoul [3] pût me permettre d'étudier par moi-même les mœurs, les

1. Village.
2. Ce mot a le même sens que celui de *prudens* à Rome.
3. Langue parlée ou comprise dans tout le sud de l'Inde.

coutumes, les traditions historiques et religieuses, si étranges et si curieuses des peuples de cette partie de l'Indoustan. Avant de voir l'Inde moderne, j'avais voulu connaître l'Inde ancienne, expliquer le présent par le passé. Cette contrée est un livre fermé pour qui n'entend pas un des idiomes qui s'y parlent.

« Le résultat de mes observations pendant ma résidence dans l'Inde, dit lord William Bentick, ancien gouverneur général des Indes, est qu'en général les Européens, malgré un long séjour, ne savent rien ou du moins que peu de chose des coutumes et des mœurs des Indous. Nous connaissons tous à la vérité quelques traits saillants, quelques particularités remarquables, que chacun peut saisir en passant, mais nous manquons de documents exacts sur leur manière de penser, leurs cérémonies et leurs habitudes domestiques, enfin sur ce qui constitue la véritable physionomie d'un peuple.

« Nous entendons très-imparfaitement leur langage, peut-être le nôtre leur est-il plus familier, mais leur instruction sur ce point n'est pas assez étendue pour qu'ils puissent exprimer des idées, que les mots isolés des langues européennes, dont ils font habituellement usage, ne représentent que difficilement. Nous n'avons et ne pouvons avoir aucun commerce suivi avec les naturels, nous ne les voyons point chez eux et au sein de leurs familles. La chaleur nous force de vivre confinés

dans nos demeures : ne pouvant pourvoir à nos besoins, ni conduire nos affaires par nous-mêmes, ce qui établirait entre nous et les indigènes des liaisons plus fréquentes, nous sommes obligés de charger d'autres personnes de ces soins, et nous sommes par le fait étrangers dans le pays. »

Voilà l'opinion d'un homme qui fut le gouverneur le plus éminent qu'ait possédé la Compagnie des Indes, le seul qui ait cherché à opérer d'utiles réformes, et qui, pendant tout le temps qu'il fut au pouvoir, ne fit pas marcher un régiment.

S'il faut de longues années d'habitation et d'études avant de pouvoir pénétrer le sens mystérieux et symbolique de tout ce qui est, mœurs, coutumes et cérémonies, que dire de ces touristes qui ont parcouru l'Inde entre deux départs de paquebots, et qui tranchent haut la main tous les problèmes d'ethnographie, de linguistique, de littérature et d'art sur lesquels les brahmes eux-mêmes ne sont point d'accord?...

Ne voulant pas écrire un roman, ni donner aux choses et aux faits une tournure étrangère et des explications imaginaires, je ne commençai mes voyages dans l'Inde que le jour où je fus familier avec tous les préjugés de caste et de religion qu'il faut respecter si l'on veut se faire bien venir des Indous, et où je possédai suffisamment la langue pour me passer d'interprète.

Les premières heures de fraîcheur sont tellement dé-

licieuses dans l'Inde que je suivis à pied mon modeste véhicule jusqu'à Vilenoor, qui n'est qu'à deux lieues et demie de Pondichéry.

Un véritable concert berçait les pensées diverses qui m'agitaient ; malgré l'heure avancée de la nuit, une foule d'oiseaux chanteurs, bengali moucheté, boulboul à huppe, rubis-topaze, ce roi des oiseaux-mouches, fauvette à collier rouge et rossignol du Malabar, de l'arbre au buisson se renvoyaient leurs mélodies, interrompues de temps à autre par les cris rauques et stridents des goitreux et des échassiers de toute espèce, qui attendaient, sur le bord des étangs, le moment de fouiller la vase de leurs longs becs.

Les nuits de l'Inde sont pleines d'un charme inexprimable ; aux premières brises qui viennent rafraîchir l'atmosphère, la vie semble renaître partout, et alors que l'Européen goûte avec bonheur un bienfaisant repos, les Indous commencent d'interminables veillées égayées de contes et de légendes sans fin ; les fleurs se redressent et recouvrent leurs parfums, les lucioles phosphorescentes se promènent dans le feuillage des acacias et des banians, les forêts de canelliers et les champs de vétyvert vous envoient leurs senteurs embaumées, pendant qu'au loin, dans la jungle, le tigre qui poursuit le cerf ou le jeune buffle, et les troupeaux d'éléphants sauvages qui pâturent, troublent le silence de leurs rugissements prolongés.

En traversant Vilenoor, Tamasatchary qui nous attendait, se joignit à notre petite caravane, et, tournant à droite, nous gagnâmes par le lac Oussoudou la grande route de Cuddaloor.

Pour ce voyage, qui devait durer au moins trois mois, le brahme n'emportait que le vêtement de mousseline qu'il avait sur lui, et deux petits vases de cuivre, pour boire et faire cuire ses aliments

Notre première étape était à Cuddaloor, petite ville anglaise située à douze milles de Pondichéry ; je devais passer là vingt-quatre heures chez un ami, le major Templer, qui habitait l'Inde depuis trente ans, et avait conquis tous ses grades dans l'armée de l'ancienne Compagnie des Indes. Ce qu'il possédait de souvenirs, d'aventures de toute espèce, ce qu'il avait couru de dangers dans la guerre des jungles, en voyage, à la chasse, défrayerait l'œuvre de vingt romanciers. C'était un véritable bonheur pour moi chaque fois qu'il m'était donné de lui ravir quelque soirée et de le faire causer.

Nos bœufs marchaient d'un pas lent et paresseux, humant de leurs larges naseaux, l'air frais de la nuit. Je ne tenais pas à arriver avant le jour chez le major ; bercé par cette allure nonchalante, le brahme ne tarda pas à s'endormir. Amoudou, mon fidèle nubien, qui ne me quittait jamais, et que les lecteurs de mes voyages à Ceylan connaissent déjà, assis sur le siége à côté du vindicara — conducteur — Tchi-Naga, chantait une

interminable ballade malabare, en s'accompagnant sur un kola, sorte de petit tambourin qu'il portait suspendu à son cou.

Je regardais vaguement les lucioles phosphorescentes qui montaient et descendaient dans le feuillage des arbres qui bordaient la route, vagabondant dans le domaine du rêve; lorsque nous fûmes rejoints par deux Indous, qui, après nous avoir jeté à tout hasard le salut habituel : *salam aya*, — salut, seigneur, — réglèrent leurs pas sur la marche de notre véhicule, en marmottant entre leurs dents les mentrams habituels, destinés à conjurer les mauvais esprits.

On trouverait difficilement dans le monde, des gens plus superstitieux que les Indous. L'air, les eaux, les forêts, les routes sont infestés de génies malfaisants que la mythologie vulgaire représente comme sans cesse occupés à tourmenter les voyageurs isolés. Malheur à celui qui oublie un seul instant de réciter les conjurations d'usage; il est sûr de ne pas arriver au terme de son chemin.

Aussi n'est-ce qu'en cas de nécessité absolue que l'Indou se décide à voyager de nuit, et après s'être muni de toutes les amulettes et formules d'exorcismes, qu'il achète fort cher à la pagode de son village. La rencontre d'un Européen à pied ou en voiture est une bonne fortune pour lui, car nous passons dans l'Inde pour complétement réfractaires à l'action des esprits ; il

s'attache alors à ses pas et ne le quitte qu'au lever du soleil, car si la nuit appartient aux rakchasas maudits, le jour est sous l'influence des roudras et des adytias, ou génies bienfaisants.

Tous les soirs, sur le seuil des maisons, les femmes, dont c'est l'office, tracent avec de la craie les signes cabalistiques qui doivent en prohiber l'entrée aux rakchasas, iakchas, pisatchas, nagas, sarpas et souparnas — démons, gnômes, vampires, serpents et oiseaux fantastiques.

Les plus redoutés sont les pisatchas, vampires avides de chair humaine, hantant les forêts et les cimetières; leur nombre est incalculable et ne cesse de s'augmenter, car les âmes criminelles sont souvent condamnées à prendre la forme d'un pisatchas, et à la conserver plus ou moins longtemps, selon la gravité de la faute qu'elles ont à expier.

Il n'est pas rare de trouver le matin de malheureux couroubhas — bergers — qui, surpris par les tenèbres, en proie aux hallucinations les plus étranges, sont allés se jeter dans des marécages d'où on les retire à demi morts de peur. Il faut entendre les histoires étranges qu'ils vous débitent quand ils sont un peu revenus à eux; c'est d'ordinaire après une course vertigineuse dans les nuages que l'esprit qui s'est emparé d'eux, las de les torturer, les a jetés dans la tourbière.

La fréquence de ces accidents n'a rien d'extraordi-

naire dans un pays aussi entrecoupé de cours d'eau, d'étangs et de marécages que l'Indoustan; on n'est jamais sûr de les éviter de jour : pendant la nuit, sans parler des fauves qui sont un danger perpétuel, on joue sa vie dès que l'on quitte les routes, à moins qu'on ait comme monture un de ces superbes éléphants dont l'intelligence et la force sont encore préférables aux meilleures précautions.

Lorsque le jour parut, les deux pauvres diables qui nous suivaient, renouvelèrent leurs salutations, et apercevant un brahme dans la voiture, se retirèrent à quelques pas en signe de respect.

Malgré la perte de leur puissance temporelle, les brahmes n'ont rien perdu de leur ancien prestige. J'aurai bientôt occasion de parler d'eux longuement, ainsi que des nombreuses castes de l'Inde méridionale.

Les deux Indous qui s'étaient mis sous notre protection appartenaient à la caste des commoutys, — marchands. — Ayant remarqué sur leurs fronts les lignes blanches tracées avec de la cendre de sandal, qui sont un signe de deuil, je leur fis signe de la main de s'approcher, et leur demandai, selon les exigences de la politesse indoue. « Quel était celui de leurs parents qui, arrivé au terme de ses transmigrations, était allé s'absorber dans le sein de Brahma ! »

L'un d'eux me répondit, dans le langage emphatique de la circonstance : « Que l'âme d'un de leurs oncles,

étant remontée au swarga — ciel, — ils se rendaient à Cuddaloor pour assister aux cérémonies funéraires qui devaient avoir lieu le soir même. »

Comme nous approchions de la ville anglaise, nos deux compagnons de circonstance nous quittèrent après force *salams*, et se mirent à courir à perdre haleine, l'usage exigeant qu'ils arrivassent essoufflés, pour témoigner de l'empressement avec lequel ils s'étaient rendus dans le lieu mortuaire.

Sur la grande place de Mangicoupam, le brahme Tamasatchary, qui pour rien au monde n'eût consenti à loger chez un Européen, descendit de voiture et s'en fut chez le chef de sa caste, où il devait passer tout le temps de notre séjour à Cuddaloor.

Le major était venu m'attendre à l'entrée de son parc, pour être le premier à me donner l'accolade; c'était une bonne et franche nature, un ami à toute épreuve. Je ne sais rien de solide et de dévoué comme une amitié anglaise, et j'ai toujours trouvé d'homme à homme des mains cordiales et honnêtes, chez ces gens qui, comme nation, ne connaissent plus ni moralité ni loyauté, dès qu'il s'agit d'un intérêt anglais et de la suprématie de l'Angleterre.

Il y avait en ce moment nombreuse société chez lui, et tout en m'accompagnant à l'appartement qui m'était destiné, mon ami m'apprit qu'une grande chasse au buffle avait été arrêtée pour le lendemain, dans la di-

rection des montagnes du Gengy, et que l'on comptait bien m'y entraîner.

— Il y a une objection, répondis-je en souriant.

— Laquelle? fit le major. D'avance je vous préviens qu'on n'en accepte pas.

— Mon intention était de ne vous donner que vingt-quatre heures.

— Votre excuse est pitoyable, comment voulez-vous qu'on accueille une pareille plaisanterie?

— En la prenant au sérieux.

— Ne cherchez pas à lutter sur ce terrain, vous n'avez pas la moindre chance d'une retraite honnête. Je dois vous prévenir, du reste, que cette partie, décidée depuis longtemps, n'a été retardée que sur la nouvelle de votre arrivée. Donc...

— Je n'ai plus rien à dire.

— Je savais bien que la résistance ne serait pas de longue durée, et que la garnison capitulerait au premier assaut.

— Mon cher major, comment voulez-vous que je résiste à tant d'amabilités ?

— Voilà qui est fait; je vous quitte car votre bain est prêt. Vous savez les usages, la table est servie de huit heures à deux heures, on déjeune quand on veut, mais à sept heures du soir, tout le monde sous les armes pour le dîner.

— Un mot encore.

— Je vous écoute.

— Combien de jours durera notre excursion?

— Cinq ou six.

— Passerons-nous par les ruines de Tirouvicarré?

— Oui, si vous avez quelques motifs de le désirer, cela nous éloigne peu, et la chasse pourra commencer dans ces parages.

Je fus très-satisfait de cet itinéraire, car je désirais depuis longtemps visiter cette pagode célèbre, qui occupait autrefois près d'une lieue carrée de surface, et dont il ne reste plus qu'un sanctuaire à demi écroulé et de nombreuses cryptes souterraines, dans lesquelles cinq ou six brahmes pundits, — savants — conservent avec un soin jaloux les richesses manuscrites des temps passés.

Tirouvicarré, d'après la chronologie astronomique des brahmes [1], fut édifié environ huit mille ans avant notre ère; son style fut la transition architecturale entre les constructions souterraines d'Elephanta, d'Ellora et de Karli et les grandes pagodes de Chelambrum, Djaggernat, Golconde, Vilenoor, et autres monuments que l'on rencontre à profusion dans le sud de

1. La seule logique, car elle est basée sur les lois invariables du mouvement général des astres, au lieu de s'appuyer sur des faits et des noms souvent contestables. Ainsi notre chronologie est basée sur deux faits dénaturés : la création et le déluge de Moïse, et la naissance du Christ.

l'Indoustan ; nous reviendrons sur tout cela en visitant ces différentes pagodes.

Un bon bain et deux heures de sieste avaient réparé les fatigues de la nuit, et je me préparais à passer dans la salle à manger déjà animée par quelques convives, lorsqu'Amoudou m'apporta un billet de Tamasatchary gravé sur une feuille de palmier.

Le brahme m'annonçait que le commouty décédé, dont nos deux compagnons de nuit s'étaient dits parents, était un des plus riches négociants du Carnatic ; que tous les brahmes du district ainsi que tous les membres de la caste du mort étaient invités aux funérailles qui allaient être aussi somptueuses que celles d'un rajah. Lui-même devait officier avec le chef de la caste brahme de Cuddaloor, suivant tous les vieux rites de la religion brahmanique : sachant combien je recherchais ces occasions d'études, il me prévenait qu'il me ferait réserver une place, en dehors de l'enceinte consacrée.

Je fis remettre par Amoudou au messager une feuille de bétel écornée par la pointe, du côté gauche, ce qui, dans les usages indous, est un signe d'acceptation et de remerciement en même temps.

Sur les deux heures, je fis un tour au club, où le major avec tous ses invités, Anglais pour la plupart, faisait sa partie habituelle de crocket. Après avoir échangé quelques compliments avec ceux que je con-

naissais déjà, et m'être fait présenter aux autres, je me retirai, refusant la *batte* que l'on m'offrait pour prendre part au jeu, vu mon ignorance inavouable de cette noble distraction, qui consiste à s'envoyer à tour de bras des boules de bois à travers les jambes. Au surplus, je suis d'avis que chaque climat exige des habitudes différentes et que si les exercices de force sont excellents sous le ciel brumeux de l'Angleterre, ils ne peuvent qu'être nuisibles avec quarante degrés de chaleur, et les déperditions naturelles de force qui s'en suivent.

Les deux maladies dont l'Européen doit continuellement se défier dans l'Inde sont l'anémie et l'hépatite ; il est peu d'Anglais qui ne succombent aux atteintes de l'une ou de l'autre. Ce que je vais dire est de la plus rigoureuse exactitude.

Nos voisins sont incontestablement intelligents, mais leur intelligence étudiée de près paraît singulière ; pratiques avant tout, en industrie, en *affaires;* expérimentant hardiment les moyens nouveaux qui doivent les conduire plus rapidement au but ; ils sont dans tout ce qui touche à leur manière d'être individuelle, et à leurs coutumes nationales, routiniers, et réfractaires aux lois les plus simples de la raison.

Ainsi, sans qu'il veuille tenir compte ni du climat, ni des influences morbides différentes, tel vous voyez l'Anglais à Londres, tel vous le retrouvez dans l'Inde, se

levant aux mêmes heures, usant immodérément de cette bière blanche qu'on alcoolise à l'égal des vins les plus forts pour lui faire supporter le voyage, se gorgeant de viandes fortes et grasses, et buvant à chaque instant pour se donner des forces, — ni plus ni moins que s'il avait à combattre les brouillards de la Cité — de grands verres pleins de gin ou d'eau-de-vie, dont il croit éteindre la force avec quelques gouttes de soda-water.

Tombe-t-il malade, il boit du bordeaux, chaud et additionné d'épices en guise d'infusion. A ce régime l'organisme tout entier est vite usé, et il ne résiste quelques années, avec toutes les apparences de la santé, que pour ne plus se relever à la première chute.

Les chiffres officiels de mortalité sont terribles et accusent hautement l'ineptie d'un pareil régime.

Il meurt *trente-cinq pour cent* d'Anglais pendant les cinq premières années de l'acclimatation.

Au bout de dix ans, il n'en reste plus que *quarante pour cent*.

Tandis qu'il ne meurt que *dix pour cent* de Français pendant la période d'acclimatation, et qu'au bout de dix ans il en reste soixante pour cent.

Ces chiffres incroyables sont de la plus rigoureuse exactitude. Je les ai copiés moi-même sur les moyennes officielles de chaque année, à Madras et à Calcutta pour les Anglais, à Pondichéry et à Chandernagor pour les Français.

Les causes d'une différence aussi sensible sont nombreuses. La grande majorité des Français dans l'Inde vit sobrement, quoiqu'il soit de tradition que les tables soient servies avec goût et abondance, s'abstient d'alcool, boit modérément des vins généreux, repousse les viandes grasses, consomme beaucoup de légumes, se met le plus possible à la nourriture du pays qui est des plus hygiéniques, et fait chaque jour des exercices modérés et sans fatigue. A ce prix, la santé se conserve là presque aussi bien que dans les contrées tempérées.

Les Anglais ont beau avoir notre exemple, rien n'est capable de leur faire abandonner leur genre de vie, et si parfois on essaie de leur démontrer, preuves en mains, que la Tamise ne ressemble pas au Gange, et que le ciel de Londres n'a rien de commuu avec celui de l'Indoustan, on se fait regarder avec ce sourire hautain et méprisant que tout bon anglais, lord ou coutelier de Birmingham, jette à quiconque n'admire pas les vieilles coutumes de la vieille Angleterre.

Ils s'entendent à construire des machines, mais ne savent pas conserver la leur.

En rentrant, je m'établis sous la vérandah de mon appartement, dans un confortable hamac pour me reposer quelques heures; la journée du lendemain devait être pénible pour moi, qui ne voyageais que rarement pendant les heures chaudes, et quant à la nuit qui allait s'écouler, la cérémonie funéraire du com-

mouty devait, selon toute apparence, l'absorber tout entière.

Lorsque la cloche sonna pour le dîner, je donnai mes ordres à Amoudou et au vindicara pour le départ du lendemain, et me rendis au salon où la famille du major et les invités se trouvaient réunis. Je ne détaillerai pas ici les splendeurs du repas du soir dans l'Inde chez les Européens ; cet ouvrage étant surtout destiné à étudier les coutumes des Indous, leurs vieux monuments, les souvenirs historiques de leur passé mis en regard avec les tristesses du présent, si misérable, si effacé, sous la dure et despotique main de fer des Anglais. Je renvoie, une fois pour toutes, les lecteurs curieux d'autres développements aux voyages plus pittoresques et plus intimes que je publie sur les différentes contrées de l'extrême Orient.

Sur les huit heures du soir, je me dirigeai avec mon fidèle Nubien, vers la demeure du riche marchand Calvé-Narayana-Chetty dont l'office funéraire allait commencer. La qualité des divers assistants, le rôle que jouent les brahmes dans ces diverses cérémonies, les fonctions du fils aîné du mort ainsi que des divers assesseurs, la conduite au bûcher, exigent pour être bien compris, une exposition de la situation sociale et religieuse des castes dans l'Inde.

Je serai aussi bref que la matière pourra le comporter, tout en traitant cependant ce sujet assez complète-

ment pour n'avoir pas à y revenir. L'intérêt qu'il présente est facile à saisir, là est la clef de toutes les coutumes plus ou moins étranges que nous rencontrerons sur notre route.

Des quatre castes primitives, brahmes (prêtres), xchatrias (rois), vaysias (marchands), soudras (esclaves), il ne reste plus que la caste des brahmes qui soit à peu près sans mélange, mais elle n'a pas échappé pour cela à cette fureur de divisions et de distinctions sociales qui s'est emparée des Indous après la chute de leurs souverains nationaux, et que les Anglais entretiennent avec un soin machiavélique pour les besoins de leur domination.

Essayez donc de faire une armée avec des gens qui ne peuvent ni boire, ni manger, ni faire leurs ablutions, ni se marier, ni accomplir aucun des actes ordinaires de la vie, avec les membres des castes différentes de la leur, sous peine de souillure et parfois même de perdre leur situation sociale et de descendre au niveau des parias.

Là est toute la force du despotisme britannique, et ces coutumes expliquent le calme forcé des Indous, en face de la haine qu'ils portent à ces avides Saxons, qui leur arrachent chaque année la dernière roupie de leur épargne.

Primitivement les brahmes ne se distinguaient que par la nature de leurs fonctions, tous avaient droit aux

mêmes priviléges, bien qu'il y eût différents degrés dans l'initiation.

Aujourd'hui, à part les brahmes-pundits, qui représentent les savants de l'ordre, gens d'un incontestable mérite et d'une érudition profonde, qui passent leur vie dans l'étude des antiquités de leur pays et des problèmes de la vie, et qui font bande à part, les autres membres de cette caste se sont subdivisés à l'infini ; on compte jusqu'à cent cinquante classes différentes de brahmes qui ne veulent rien avoir de commun entre elles dans le seul Carnatic. Un seul point les relie, leurs membres peuvent manger ensemble, et assister aux mêmes cérémonies sans contracter de souillures.

Les brahmes-pundits n'officient que rarement dans les pagodes ou aux cérémonies funéraires, car ils n'acceptent aucun des tempéraments que le temps a apportés aux rites primitifs ; la loi de Manou est encore leur seule règle, et il faut être ou rajah, ou très-riche pour pouvoir subvenir aux frais d'un sacrifice accompli selon l'ancienne loi.

Les brahmes des classes inférieures sont aujourd'hui :

1° Prêtres, desservants ordinaires des pagodes ou pourohitas ; ils se mettent au service des plus petits villages et des particuliers, pour toutes les cérémonies du culte qu'ils accomplissent dans la pagode, ou dans les

maisons de ceux qui les paient; dans ces dernières fonctions, on les nomme ritwidj — chapelains.

2° Sannyassis, ou anachorètes vivant de racines et d'offrandes. Les Pourohitas se retirent aussi dans la forêt à un certain âge, mais ils continuent à officier dans leur ermitage, et à diriger les consciences, tandis que le Sannyassis ne vit plus que dans la contemplation.

3° Mounys-Pandaroms, ou mendiants sacrés. Recevoir et même demander l'aumône, pour un brahme de cette classe, n'a rien d'humiliant, c'est suivant lui un droit dont il use. Aussi, loin de prendre le ton humble et l'air rampant du malheureux qui chez nous implore la charité du public, il demande l'aumône, non comme une grâce, mais comme une chose qui lui est dûe. Je dois dire cependant qu'ils n'y mettent ni impertinence ni importunité. Le brahme qui mendie entre hardiment dans les maisons, expose ses besoins, et si on lui donne quelque chose se retire silencieusement sans même remercier; s'il essuie un refus, il sort de même sans se plaindre. Mais malheur à qui se moquerait de lui, lui ferait des promesses ridicules, ou le chasserait avec des menaces et des paroles désobligeantes, les Indous sont persuadés qu'il ne tarderait pas à ressentir la colère céleste.

Les ouvrages de l'Inde sont sur ce sujet pleins de récits semblables au suivant que nous empruntons au

Pantcha-Tantra, recueil de récits familiers que depuis Ésope et Babrius jusqu'à Phèdre et à La Fontaine tous les fabulistes anciens et modernes ont copiés.

« Hata! Hata [1]! s'écria un jour un singe en voyant un renard qui dévorait une charogne infecte. Il faut qu'à une époque antérieure tu aies commis des crimes bien énormes, pour être condamné aujourd'hui à te repaître de pareils aliments.

« — Hélas! répondit le renard en gémissant, je n'endure que ce que j'ai mérité, je fus autrefois homme, et, dans cette condition, je promis à un brahme de lui faire un présent et je lui manquai de parole; voilà la raison pour laquelle, j'ai été condamné à renaître sous la forme où tu me vois, et à mener le genre de vie qui te répugne tant. »

(*Pantcha-Tantra.*)

Le *Brahmana-Sastra*, ouvrage de théologie vulgaire, s'exprime ainsi sur la même matière :

« Celui qui manque de parole aux brahmes ou qui leur cause quelque préjudice, après sa mort deviendra la proie du diable, il ne pourra ni habiter sur terre, ni vivre dans les airs, torturé de jour dans le fond du Naraca — enfer — la nuit il reviendra hanter les épais-

1. Exclamation habituelle d'étonnement, mêlée de crainte superstitieuse, — ne peut être rendue dans notre langue.

ses forêts et les lieux infects ; il ne cessera d'y pousser jour et nuit de profonds gémissements en maudissant son malheureux sort ; il n'aura pour toute nourriture que l'eau croupie des marais mêlée avec l'écume de chacal, qu'il boira dans un crâne humain en guise de coupe. »

(*Brahmana-Sastra.*)

Comment voudrait-on qu'après d'aussi terribles menaces les offrandes n'affluassent pas dans les pagodes ?..... On voit que de tout temps une exploitation habile du diable a été la source d'honnêtes bénéfices.

Pauvre diable ! Quel rôle on t'a toujours fait jouer ! Proudhon te serrait dans ses bras avec amour, comme un symbole de tout ce qui avait souffert sur la terre par l'oppression sacerdotale.

Je n'éprouve pas de telles tendresses pour toi, tu n'as pas été la victime, mais bien l'associé, le complaisant, l'ami, le moyen..... Tu fus dans le domaine religieux, ce qu'est encore, en politique, l'hydre de l'anarchie, le spectre rouge, un instrument dont jouaient les habiles pour effrayer les pieux, les naïfs et les humbles...

4° Poudjary ou sacrificateurs ; ce sont eux qui égorgent les victimes, pour les grands sacrifices du bœuf et du cheval.

5° Les brahmes des sept Richis, ou sept sages de l'Inde. Les brahmes de cette catégorie se rangent sous le patronage d'un des sept sages antiques dont voici les noms avec les maximes qui leur sont attribuées.

Atri.— La première de toutes les sciences est celle de l'âme.

Angiras. — En toute chose considère la fin, car les actions ne valent que par le bien qui en résulte.

Cratou. — Quand vous rencontrez un homme orgueilleux de sa force et de son intelligence, dites-lui : « Qui es-tu? d'où viens-tu? où vas-tu ? »

Pulastya. — Fais à ton frère ce que tu voudrais qu'il te fût fait à toi-même.

Pulaha. — L'homme vertueux ne craint ni les coups du sort, ni la malice des voleurs, car il porte toute sa richesse avec lui.

Marichi. — Faire du bien aux méchants c'est écrire sur le sable.

Vasichta. — La plus méritoire de toutes les vertus est la tempérance, car c'est elle qui nous enseigne à user modérément des dons de Dieu.

Chaque brahme qui appartient à une des classes qui ont adopté un des sages pour patron, prononce la sentence dont le richi est l'auteur, chaque fois qu'il est sur le point d'entreprendre quelque chose.

On voit où les Grecs, fils de l'émigration indoue, ont pris leurs sept sages et leurs maximes.

6° Les brahmes se divisent encore en brahmes du Rig-Véda, du Sama-Véda, du Iadjour-Véda, et de l'Atharva-Véda, selon celui de ces livres religieux qu'ils étudient plus particulièrement.

7° Il y a aussi les brahmes cheiviahs, qui lavent les temples et vont accomplir des neuvaines et des pèlerinages aux lieux consacrés, pour le compte des fidèles qui les chargent moyennant salaire de l'exécution de leurs vœux.

8° Tous les brahmes, quelles que soient leurs subdivisions de castes, sont ou Brahmistes, ou Vischnouvistes ou Sivaïstes, selon le dieu qu'ils adorent.

Toute la théologie brahmanique, qui paraît si compliquée aux Européens, et qui l'est en effet dès qu'on veut étudier les ouvrages innombrables qui s'y rapportent, peut se résumer en principe dans le tableau suivant.

Dieu irrévélé, cause première de tout ce qui existe :

Zyaus.

Principes mâle et femelle de Zyaus, se développant pour la création :

Nara — le père,
Nari — la mère.

Produit de leur union :

Viradj — le fils.

D'où la trinité :

Nara — le père,
Nari — la mère,
Viradj — le fils,

tirée de la propre substance de Zyaus, et ne formant avec lui qu'une seule personne.

Chacun des membres de cette trinité, qui n'est pas distincte de Zyaus, pour créer se manifestent, c'est-à-dire prennent un corps matériel et deviennent :

Brahma — l'Esprit créateur, le germe,
Vischnou — l'Esprit qui conserve et renouvelle sans cesse,
Siva — l'Esprit qui modifie et transforme.

Nara, Nari, Viradj, Brahma, Vischnou, Siva ne sont, pour les brahmes prêtres, que des facultés de Zyaus, le Dieu unique, indiquant les périodes et les forces de création, de conservation et de transformation dans la nature. Ces facultés de Dieu sont divinisées dans le culte vulgaire : *Brahma, Vischnou* et *Siva* deviennent dans le culte des pagodes trois dieux distincts agissant séparément, et cependant formant un tout dans *Zyaus*.

C'est là que le christianisme, né des mystères de l'Orient, est allé puiser sa formule du dieu Un contenant trois dieux distincts, sans que son unité en soit affectée.

Brahma,
Vischnou,
Siva,

pour les assister dans leur œuvre, créent alors les

quatorze esprits célestes suivants, ou demi-dieux :

Indra — qui préside aux sphères célestes.
Varouna — esprit des eaux.
Agni — du feu.
Pavana — des vents.
Yama — des enfers.
Couvera — des richesses.
Cartikeia — de la guerre.
Cama — de l'amour.
Sourya — du soleil.
Soma — de la lune.
Ganésa — des entreprises heureuses.
Poulear — des héritages; protége le foyer domestique.
Neiritia — du commerce et des voleurs.
Isania — des cultivateurs et des champs.

Chacun de ces demi-dieux, à son tour, se donne des mandataires à l'infini, esprits inférieurs bons ou mauvais, *devas*, *assouras*, *gandharbas*, *daytias*, *anges*, *séraphins*, *musiciens célestes*, sans compter tous les *gnômes*, tous les *vampires* et tous les *rackchasas* qui hantent les enfers.

Créer simplement des dieux bienfaisants et des bons génies, n'eût point fait l'affaire du pieux fainéant qui vit du temple et de la superstition ; ce n'est pas ainsi que les brahmes de tous les temps eussent rempli leurs

coffres. Aussi, à côté de chaque esprit honnête et bon a-t-on placé l'esprit mauvais sans cesse occupé à traverser ses desseins.

Brahma est aujourd'hui confondu avec Zyaus; la création étant opérée, la faculté créatrice du Dieu suprême n'a plus besoin de se manifester, aussi les sectateurs de Brahma sont-ils fort rares aujourd'hui; les brahmes savants l'adorent dans Zyaus. Quoi qu'il en soit, et n'en déplaise au *Collége de France* qui enseigne le contraire, Brahma a encore dans l'Inde quelques autels, et *nous avons assisté nous-même aux sacrifices qui lui sont offerts*. Nous en rendrons compte en son temps.

Vischnou et Siva, autrement dit les facultés conservatrices et transformatrices de l'Être suprême, se partagent donc les adorations de la grande majorité des Indous. Les brahmes vischnouvistes — veichnavas — sont les plus nombreux, car c'est Vischnou qui, chaque fois que l'humanité a besoin de son secours, s'incarne dans le sein d'une vierge et vient rétablir le règne du bien sur la terre.

La plus grande incarnation de Vischnou est celle de Christna, le fils de la vierge Devanaguy, incarnation sur laquelle le christianisme a basé sa légende.

Quand j'aurai ajouté : que les Indous ont cru de tout temps que l'homme a passé par toutes les périodes de la vie animale, et qu'il ne fait que suivre une progression ascendante, depuis l'animalcule qui grouille dans

la boue des mers jusqu'à Zyaus, dans lequel il doit aller s'absorber ; que de tout temps également il a cru que les âmes pouvaient retourner dans les espèces inférieures, en punition de leurs fautes ; que les justes vont au swarga — ciel — et les criminels au naraca — enfer, — j'en aurai dit suffisamment pour que l'on puisse suivre avec fruit les explications que j'aurai à donner en cours de voyage, sur les différentes cérémonies du culte indou auxquelles je ferai assister le lecteur.

Comme on peut le voir, tous les panthéons anciens et modernes sont contenus dans cette sommaire exposition des croyances religieuses des brahmes :

Panthéons égyptien et grec divinisant les facultés de l'Être suprême et les forces de la nature, prétendu dualisme des mages, unité, trinité et incarnation des chrétiens.

L'illustre Cousin avait entrevu cette vérité quand il disait : « L'histoire de la philosophie de l'Inde est l'abrégé de l'histoire philosophique de l'humanité. »

Les brahmes s'abstiennent de tout ce qui a vie, et ne se nourrissent que de végétaux, d'accord en cela avec leur croyance à la transmigration des âmes.

Il y a cependant dans le nord de l'Inde des brahmes qui admettent publiquement sur leur table de la chair d'animaux ; mais les adeptes de cette caste, nommée konkany, à cause de la contrée de Konkana où elle se trouve, sont souverainement méprisés de leurs con-

frères du Sud qui les appellent par dérision : *brahmes de poisson*, et *brahmes de viande*.

Lorsque ces brahmes viennent par hasard visiter les provinces méridionales, les autres brahmes et les Indous de caste élevée, refusent énergiquement toute communication avec eux.

Le Sinhassava (université) des brahmes vischnouvistes est situé à Hobbala, dans le nord du Carnatic.

Celui des sivaïstes est à Singuery, dans le nord-ouest du Maïssour.

C'est là qu'ils font leurs études religieuses, commentent les livres saints, et se préparent à l'initiation.

Nous irons leur rendre visite à Singuery.

Quelques mots sur les autres castes, et nous en aurons fini avec ces détails préliminaires.

La caste des anciens xchatrias — rois — n'existe plus, elle a été emportée par les différentes invasions qui depuis des siècles se disputent le sol si fertile de l'Inde ; les personnages qui prétendent encore lui appartenir, n'ont pas de priviléges reconnus, à moins qu'ils n'aient conservé sous l'autorité anglaise un lambeau de puissance plus utile à leurs maîtres qu'à eux, comme les rajahs du Maïssour et du Travencor.

Nous verrons ceux qu'on appelait autrefois nos *bons alliés*, avec une hypocrisie machiavélique, leur mettre sur le dos tout l'odieux des mesures qu'ils les forcent de prendre contre leurs sujets. Parfois même

ils exigent d'eux des actes inouïs de brigandage, pour se donner le mérite d'intervenir et de les annuler, dans le but d'exciter la haine du peuple contre ces malheureux souverains, qui tremblent devant le parasol du résident anglais.

La caste primitive des vaysias se divise en deux branches principales, les commoutys ou négociants, armateurs, banquiers, et les chettys ou marchands au détail. Chacune de ces branches possède une certaine quantité de subdivisions.

La caste des soudras, la plus nombreuse de toutes, est aussi, sans contredit, celle où l'on rencontre le plus de subdivisions. Chaque métier, si petit qu'il soit, est devenu une caste n'ayant rien de commun avec les autres, et cette manie a été poussée si loin que je n'ai pu arriver, malgré les longues années que j'ai habité l'Inde, à dresser une liste complète de toutes les castes du Sud seulement. A deux cent cinquante, j'ai cru pouvoir clore ma liste, et chaque jour j'en découvrais de nouvelles.

Il me suffira donc de dire que chaque état, chaque distinction sociale, si minime qu'ils soient, immédiatement ont donné naissance à des castes spéciales.

Les Européens, pour leur compte, en ont bien involontairement fait créer plus de cinquante.

Le chef des domestiques, ou dobachy, se dit de la caste dobachy.

Le cocher, ou vindicara, de la caste vindicara.

L'allumeur de lampe, ou velacoucara, de la caste velacoucara.

Le jardinier, ou totoucara, se prétend de la caste totoucara.

Le palefrenier, ou cavalere, de la caste cavalere.

Le cuisinier, ou cousicara, de la caste cousicara.

Le videur d'immondices, ou totti, de la caste totti.

Ainsi des autres ; on voit jusqu'où pourrait aller cette énumération...

Le résultat le plus clair de tout ceci, est qu'il faut une quinzaine de domestiques pour être bien servi dans l'Inde, chacun ne voulant faire qu'une seule chose. Fort heureusement qu'on ne les paye que de cinq à douze francs par mois sans les nourrir. Chacun considère la position qu'il occupe comme l'apanage exclusif de sa famille, et bien qu'à la solde d'étrangers, transporte dans son service tous ses préjugés indous. Il s'élève souvent entre eux de très-curieux débats, sur des niaiseries qu'ils transforment en priviléges, par exemple, sur le point de savoir quel est celui qui doit céder le pas à l'autre à la porte, quels sont ceux qui ont le droit de s'asseoir sur le bord des vérandahs près des appartements des maîtres, etc. Il faudrait un Saint-Simon indou pour traiter gravement toutes ces questions d'étiquette, qui fort heureu-

sement, chez nous, n'ont jamais occupé que les intelligents loisirs de notre aristocratie.

Cette grande caste des soudras, qui représente à elle seule au moins les six dixièmes de la population totale de l'Inde, comprend donc tous les artisans et tous les serviteurs, comme la caste des vaysias comprend tous les négociants et marchands. Mais bien qu'appartenant originairement à l'une de quatre castes instituées par les brahmes, les Indous des castes nouvelles sont aussi étrangers les uns aux autres que les anciens brahmes, xchatrias, vaysias et soudras l'étaient entre eux, et comme par le passé nul ne peut sortir de la situation où il est né, ni exercer une autre profession que celle de son père.

Dans la classe des artisans, les plus estimés sont les cultivateurs qui, selon leurs occupations, font partie d'une vingtaine de castes.

Puis viennent les *pantchalas*, ou gens des cinq métiers, orfévres, fondeurs, forgerons, charpentiers, potiers et fabricants de briques, qui se subdivisent en plus de trente castes différentes.

Au-dessous d'eux, sont les tisserands, les presseurs d'huile, les distillateurs, les pêcheurs, les blanchisseurs, les fabricants de jagre — sucre de palmier, — les barbiers, et toute la foule des menus artisans qui forment au moins cent cinquante castes particulières.

Il y a en outre une foule de castes étranges, comme

celle des kallerous, ou voleurs, *qui s'empare du bien des autres par privilége* et sans que cela soit regardé comme infamant ; celle des namboury, où les jeunes filles qui meurent vierges sont mariées après leur mort ; celle des makoulous, où les mères sont obligées de subir l'amputation de la première phalange de l'index de la main gauche, quand elles marient l'aînée de leurs filles. Et beaucoup d'autres encore ; nous les ferons connaître en étudiant leurs mœurs dans leurs propres villages.

Ce n'était pas encore assez de s'être fractionnés ainsi à l'infini. Les Indous ont encore trouvé le moyen de diviser chaque caste en deux branches :

Les valan-gaï-mougattar,

Et les valan-vaï-mougattar,

Autrement dit les partisans de la main droite, et les partisans de la main gauche.

Ces distinctions sont tirées de ce que dans la même caste les uns se servent de la main droite pour faire leurs ablutions secrètes, tandis que les autres ont adopté la main gauche, et comme la main des ablutions est considérée comme impure, il s'ensuit que *les gens de main gauche* et *les gens de main droite* dans la même caste n'ont aucunes relations entre eux, et se regardent même avec dégoût, se renvoient mutuellement cette insulte, la plus grave qu'on puisse adresser à un indou :

« Ces gens-là mangent avec la main des excréments. »

Chaque *main* s'est peu à peu attribué des priviléges exclusifs, et comme ces priviléges ne sont ni définis, ni légalement garantis, cela donne lieu à d'éternelles contestations qui, pour les sujets les plus frivoles, dégénèrent souvent en soulèvement de tout un district.

Le fait suivant en donnera une idée :

En 1865, la Cour d'appel de Pondichéry, où je siégeais alors, eut à connaître d'une bien curieuse affaire.

On apprend un jour au chef-lieu que notre établissement d'Ianaon, sur la côte d'Orixa, venait d'être le théâtre de luttes acharnées. Les Indous du territoire français et ceux du territoire anglais en étaient venus aux mains et avaient laissé sur le carreau une vingtaine de morts des deux côtés. La cour évoqua l'affaire et fit procéder à l'instruction par un des conseillers.

Que s'était-il passé?

A une fête publique, qui avait lieu sur la lisière des deux territoires, un tchakily — caste savetier — de *la main gauche*, avait paru avec une couronne de fleurs jaunes dans les cheveux. Aussitôt un autre tchakily de la branche opposée avait protesté, en prétendant que les couronnes de cette nuance étaient réservées aux tchakilys de *main droite*. Le savetier de main gauche ayant résisté, les deux champions en étaient venus

aux coups, et aussitôt tous les gens de main gauche et de main droite, non-seulement de la caste tchakily, mais encore de toutes les autres basses castes présentes, prirent part à la mêlée, et cette querelle ridicule mit aux prises plusieurs milliers d'hommes, qui ne purent être séparés que par un bataillon de troupes anglaises, qui se mit à la disposition des autorités françaises.

L'Indou, si timide, si doux dans les circonstances ordinaires de la vie, dès qu'il s'agit de soutenir ce qu'il appelle ses priviléges, se fera tuer sans hésiter.

Voici un autre fait plus tragique, qui dépeint encore mieux peut-être leur caractère.

En 1860, les Anglais ayant voulu envoyer un régiment de cipayes indous sur la côte de la Birmanie, les pauvres diables refusèrent de s'embarquer, car la loi de Manou défend aux gens de caste de traverser la mer. On les décima, ils persistèrent dans leur refus. On fusilla les chefs... Ils rendirent leurs armes et demandèrent à mourir. John Bull, qui ne perd jamais une occasion de faire sentir aux Indous la force de son gouvernement paternel et civilisateur, a fait avancer une batterie, et les a mitraillés pour l'exemple...

La plupart des prérogatives, pour le maintien desquelles les Indous en viennent aux mains, sont de la nature de celles que nous venons de voir revendiquer par les tchakilys : le droit de porter des sandales de

telle ou telle couleur, d'aller en palanquin ou à cheval, de faire telle ou telle cérémonie, pour les mariages de faire sonner de la trompette devant soi, d'avoir de la musique à ses fêtes, de tirer des feux d'artifices, de porter telles ou telles armes, tel ou tel genre de vêtement, de se promener avec une canne à pomme d'or, et une foule d'autres coutumes, qu'il serait trop long de dénombrer, forment autant de distinctions que chaque caste s'efforce d'interdire aux autres.

Tout cela est parfaitement ridicule, mais il y a si peu de temps que nos preux s'égorgillaient pour un tabouret à la cour, nous faisons encore de telles platitudes pour un morceau de ruban, que je ne sais pas si l'Européen est bien en droit d'en rire.

Pendant les douze années que j'ai passées autour du globe sous les latitudes les plus différentes, en comparant les préjugés et les hommes, je me suis souvent souvenu de cet adage indou :

Djatra-maroulo? Djena maroulo? Djena maroulou? Sont-ce les usages? sont-ce les hommes qui sont ridicules? Ce sont ceux qui en profitent!

Il existe encore diverses autres castes, qui, eu égard au mépris dans lequel elles sont tenues par les autres, et l'état d'avilissement dans lequel elles vivent, ne se rattachent à aucune des ramifications des quatre grandes classes primitives, et font entièrement bande à part. Parler d'elles en ce moment serait allonger peut-

être un peu trop cette exposition. Nous y reviendrons à propos des tchandalas et des parias.

Le lecteur va pouvoir maintenant me suivre dans les différentes péripéties de ce voyage, sans qu'il soit nécessaire de m'interrompre à chaque instant pour lui exposer les principes sur lesquels reposent et la constitution sociale et les croyances religieuses des Indous.

La maison mortuaire était située à environ un mille de Cuddaloor, et longtemps avant de l'apercevoir, les sons lugubres de la trompe funéraire, qui éclataient dans la nuit à intervalles inégaux, vinrent nous guider dans notre marche. Une foule d'Indous des deux sexes et de toutes conditions suivaient la même direction que nous, attirés par la curiosité.

Au bout d'un quart d'heure, nous étions arrivés. La maison de Narayana-chetty, ainsi que ses dépendances, était pompeusement illuminée; de tous côtés des boules de parfums, dont la poussière de sandal forme la base, brûlaient sur des trépieds d'argent, répandant dans l'atmosphère une fumée blanchâtre et vaporeuse, à travers laquelle, dans leurs costumes bariolés, les assistants revêtaient des tournures fantastiques. La cérémonie devait avoir lieu sous la vérandah extérieure de la maison, dont toutes les colonnes étaient enguirlandées, avec des fleurs dédiées à Yama, le dieu des morts.

En face de la maison, de l'autre côté du chemin, sous le feuillage de gigantesques baobabs, quelques siéges avaient été préparés pour les invités européens. Trois miss anglaises, tout enveloppées de flanelle blanche, et un capitaine au long cours, venu exprès de Pondichéry, étaient déjà placés ; je m'inclinai et m'assis à l'écart. Amoudou s'accroupit à mes pieds et ne tarda pas à s'endormir ; le brave garçon ne comprenait pas qu'on pût se déranger pour si peu.

Quatre éléphants noirs, richement harnachés, se tenaient immobiles deux par deux, de chaque côté de la façade de la maison ; ils portaient sur leurs robustes épaules le bois de sandal qui devait servir au bûcher.

Une troupe de musiciens, assis au bas du perron, frappait des coups sourds et prolongés sur des calebasses garnies de peaux de bouc, et à côté d'eux, les bayadères de la pagode de Bahour attendaient l'heure de commencer leurs incantations et leurs danses.

Tout à coup la trompe brahmanique fit entendre trois hurlements prolongés, et les brahmes officiants s'avancèrent sous la vérandah; ayant trempé le bout de leurs doigts dans un grand vase plein d'eau lustrale, ils s'en passèrent sur le front, les yeux et les lèvres, et en jetèrent quelques gouttes sur la foule, cette cérémonie se nomme l'*ablution de la mort*.

Ils répandirent alors sur le sol de la vérandah une couche de cendres de bois de tamarinier, et par-dessus

une litière de l'herbe sacrée darba. Le corps du défunt fut apporté par des brahmes cheiviahs, et étendu sur ce lit.

Au même instant, la femme, jeune encore, du mort s'élança de l'intérieur de la maison, suivie de trois enfants, dont le plus âgé pouvait avoir quatorze ans; les vêtements en désordre, les cheveux épars, elle vint tomber à genoux près du corps de son mari, et se frappant la poitrine, elle s'écria en sanglotant :

« Pourquoi m'as-tu quittée ? Quel tort t'avais-je donc fait pour me laisser ainsi à la fleur de l'âge ?

« N'avais-je pas pour toi toutes les attentions et tous les soins d'une femme fidèle ?

« N'ai-je pas toujours été attentionnée à mes devoirs, vertueuse et incorruptible ?

« N'ai-je pas mis au monde de beaux enfants ? Qui les élèvera, qui prendra soin d'eux à l'avenir?

« Ne m'occupais-je pas sans cesse des affaires du ménage ?

« Ne balayais-je pas tous les jours la maison? Ne traçais-je pas chaque soir devant la porte les signes consacrés qui éloignent les esprits ? Comment en est-il entré un pour ravir ton âme?

« Ne te préparais-je pas une bonne nourriture ? Trouvais-tu du gravier dans le riz que je te servais? Ne t'offrais-je pas des mets préparés selon ton goût et avec les épices que tu aimais?

« Ne mettais-je pas toute mon attention à aller au-devant de ce qui pouvait te plaire ?

« Que te manquait-il auprès de moi ?

« Qui prendra soin de moi à l'avenir ?

« Pourquoi m'as-tu quittée ? Quel tort t'avais-je donc fait pour me laisser ainsi à la fleur de mon âge ? »

Après avoir prononcé ces paroles, elle se précipita sur le corps de son mari, et le tint longtemps enlacé dans ses bras, en gémissant et poussant de grands cris ; lorsque les parents, jugeant que cela avait assez duré, vinrent l'arracher à sa douleur, elle s'échappa de leurs étreintes et vint se rouler sur le cadavre en se meurtrissant la poitrine et s'arrachant les cheveux. Trois fois on l'enleva de force, trois fois elle revint plus exaltée, et finit par tomber en convulsion. Elle écumait lorsqu'on se décida à l'emporter.

Un murmure flatteur parcourut la foule et, de tous côtés, on n'entendit pendant un bon moment que des louanges à l'adresse de la veuve de Narayana-chetty pour la profonde douleur qu'elle avait su si bien témoigner.

— Prends modèle sur Mariama, disaient beaucoup de maris à leurs femmes, ce n'est pas toi qui saurais si bien t'arracher les cheveux pour moi.

Les miss anglaises, au comble de l'émotion, épongeaient leurs larmes avec leurs mouchoirs de batiste.

Quant au capitaine au long cours, sa bonne et fran-

che figure était bouleversée par une tempête de douleur. Il poussait d'énormes soupirs, et jurait, par tous les saints du calendrier, qu'il serait à souhaiter que les femmes d'Europe ressemblassent à celle-là.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Mal m'en prit, car je reçus la bordée... Je prie le lecteur de ne point trop se hâter de prendre parti contre moi.

— Il paraît, me dit le brave homme, que monsieur ne juge pas que les douleurs indoues soient du même bois que les autres.

— Mon cher capitaine, lui répondis-je — j'avais déjà eu occasion de le rencontrer aux réceptions du gouvernement — si vous habitiez l'Inde depuis quelques années, vous sauriez que vous assistez purement et simplement à une représentation théâtrale. Tout cela est réglé d'avance, et fait partie du cérémonial de deuil; j'ai déjà assisté à de nombreux offices funéraires, et j'ai toujours vu que ces bruyants témoignages d'affection et de regrets ne sont jamais une preuve de tendresse conjugale...

— Vous m'étonnez! pleurer son mari est une chose naturelle cependant par tous pays.

— Vous avez raison, et j'ajouterai que par tous pays la douleur vraie se témoigne de la même manière. Il y a beaucoup de femmes indoues très-aimantes et très-dévouées à leurs époux. Eh bien! si elles sont obligées, malheureusement, de jouer ce rôle dont toutes

les parties sont réglées comme un chœur de ballet, leurs forces les trahissent, et quand elles se trouvent en public, en face de la dépouille de celui qui leur fut si cher, elles suffoquent de douleur, se laissent tomber à terre et ne savent que pleurer, et la foule mécontente et déçue, avec la justice de toutes les foules, les traite de *stupides* et de *femmes dénaturées.*

— Ainsi cette femme...

— Est une très-habile comédienne, et elle ira jusqu'au bout, car ce n'est pas fini.

Comme j'achevais ces mots, Mariama la veuve reparut sous la vérandah ; elle avait réparé les désordres de sa toilette ; seule, sa chevelure, qu'elle avait fort belle, tombait en désordre sur son pagne blanc ; elle tenait entre ses mains une petite corbeille de rotin dans laquelle se trouvaient des boulettes de riz pétries avec du safran. Arrivée à l'extrémité de la vérandah, elle en prit une, et la jetant dans la direction de l'est elle s'écria :

« Malédiction à Indra ! »

Même geste au sud-ouest :

« Malédiction à Agni ! »

Au sud :

« Malédiction à Yama ! »

Au sud-est :

« Malédiction à Neiritia ! »

A l'ouest :

« Malédiction à Varouna ! »

Au nord-ouest :

« Malédiction à Vahya ! »

Au nord :

« Malédiction à Couvera ! »

Au nord-est :

« Malédiction à Isania !

« Malédiction aux vents, malédiction aux sept plantes ! Malédiction à tous les dieux qui m'ont enlevé mon seul appui !

« O Siva, dieu de la mort, prends ma vie en échange de celle de Narayana, et rends leur père à ces pauvres enfants ! »

En prononçant ces mots, elle leva les deux mains aux cieux, comme pour supplier les dieux, et se tint pendant longtemps la tête renversée, le corps ployé à demi, dans une posture jouant admirablement l'extase...

La foule frémissait de bonheur, les miss faisaient pitié à voir. Quant au capitaine, devenu subitement sceptique, il observait d'un air narquois et avait allumé son cigare.

— Tant que j'ai cru, me dit-il dans son langage imagé, que c'était une véritable bourrasque, j'ai fait la manœuvre avec les autres, j'y ai été pris comme un

véritable pilotin, mais maintenant j'ai cargué toutes les voiles.

Mariama voyant que Siva n'écoutait pas sa prière, et que son époux restait toujours étendu sur sa couche, fit un geste de désespoir que lui aurait envié la comédienne la plus consommée, rentra dans la maison pour prendre quelques instants de repos et se préparer à la dernière scène.

Seuls dans un coin où personne ne faisait attention à eux, ne songeant qu'à une chose, c'est que leur père bien-aimé n'était plus, les deux plus jeunes enfants pleuraient silencieusement; c'était navrant à voir. Cette douleur-là était la vraie, et contrastait étrangement avec cet apparat et tout ce cérémonial, que l'on rencontre, différant simplement de formule, chez tous les peuples vieillis, où le prêtre spécule sur l'orgueil des familles et sur la mort, et réserve dans le temple des pompes différentes pour le riche et le pauvre.

La veuve s'était à peine retirée, qu'une centaine de pleureuses à gage arrivèrent échevelées et demi-nues, et se rangèrent par groupes de dix autour du défunt. Elles commencèrent par se frapper la poitrine en cadence, et à pousser des cris lugubres en suivant la mesure que leur indiquait un pandaron, en frappant deux petites rondelles de cuivre l'une contre l'autre.

Après avoir ainsi pleuré, sangloté, hurlé à leur aise,

sur un signe du brahme qui les dirigeait, elles s'arrêtèrent, puis, se détachant l'une après l'autre des différents groupes, elles vinrent toutes faire leurs compliments au défunt sur les nombreuses qualités dont il était orné de son vivant, et après lui avoir parlé de la douleur qu'excitait sa perte, de sa malheureuse femme qui ne pourrait y survivre, elles finirent en lui reprochant d'avoir quitté beaucoup trop tôt cette terre dont il était un des plus beaux ornements.

On sait que les Grecs et les Romains possédèrent aussi des pleureuses à gage, coutumes qu'ils avaient sans aucun doute reçues de leurs ancêtres de l'Asie.

Lorsque la dernière des pleureuses eut fini ses lamentations, Mariama reparut ensevelie dans des flots de mousseline blanche ; tous les brahmes et pandarons qui entouraient le cadavre s'éloignèrent à quelques pas, et la vidava — en sanscrit veuve [1] — commença à tourner lentement sur elle-même en faisant le tour du lit d'herbes sacrées sur lequel était étendu le défunt. A chaque tour, et sans s'arrêter, elle s'écriait sur un ton plaintif :

Anouvratam tyaktavang katam !

« Pourquoi a-t-il quitté une épouse dévouée ! »

— Savez-vous, dis-je au capitaine en lui traduisant ces paroles, combien la succession de Narayana va

1. En latin, vidua ; en anglais, widov.

payer aux brahmes ces trois mots de sanscrit que la veuve a obtenu l'autorisation de prononcer ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Quarante roupies.

— Cent francs ! exclama le bonhomme au comble de l'étonnement. Il paraît que le métier est bon par tous pays ; à ce compte, cela doit coûter aussi cher pour mourir ici qu'à Nantes !

Le sanscrit est la langue religieuse, et l'usage en est interdit au vulgaire. Prononcer quelque invocation dans cet idiome est pour les parents un suprême honneur, et procure au défunt une bonne place au swarga — ciel. — Les castes infimes à aucun prix ne pourraient obtenir une semblable autorisation. Il est juste de dire qu'ils ne seraient guère en état de la payer...

Mariama tournait toujours sur elle-même et autour de la couche de son mari ; augmentant graduellement de vitesse, elle déroulait peu à peu la pièce de mousseline dans laquelle elle était enveloppée, et lorsque le dernier lambeau d'étoffe eut quitté sa ceinture, elle tenait dans ses mains une colombe qu'elle avait assez artistement imitée avec la gaze légère, et, s'arrêtant l'espace d'une seconde à peine, elle la déposa aux pieds du mort en s'écriant :

« Que cette colombe dans laquelle j'ai enfermé mon âme t'accompagne au bûcher ! »

Puis, reprenant son mouvement de rotation sur elle-

même, elle atteignit bientôt une vitesse réellement vertigineuse. De sa poitrine gonflée s'échappaient des cris rauques et inarticulés, sa chevelure voltigeait autour d'elle comme un nuage d'ébène; parfois elle paraissait chanceler, mais elle se remettait vite et continuait avec frénésie. Les fakirs de la pagode attisaient les boules de parfum, qui dégageaient une fumée plus épaisse, et, par instant, interceptaient les lumières des torches; la veuve semblait tourner au milieu d'un brasier ; une odeur âcre de bois de sandal, d'encens et de vétyver chargeait l'atmosphère; pas un bruit ne s'élevait de la foule immense des assistants, c'était vraiment fantastique.

Tout à coup Mariama poussa un grand cri et elle tomba lourdement sur le sol, affolée et demi-nue, en proie à une de ces crises nerveuses épouvantables, que les fakirs, les bayadères, et, à deux pas de l'Europe, les derviches tourneurs de la Turquie se procurent à volonté. On l'emporta; son rôle était fini!

Il ne restait plus qu'à lui raser la tête et à lui couper le taly d'or, signe du mariage que toutes les femmes indoues portent attaché par un cordon autour du cou.

Cette dernière cérémonie s'accomplit dans l'intérieur de la maison.

Autrefois, les femmes qui consentaient à se brûler sur le bûcher avec leur mari étaient très-nombreuses ; de pareils exemples sont rares aujourd'hui : elles se

contentent pour la plupart de se faire remplacer par une colombe en mousseline. Pendant mon séjour dans l'Inde, dans tout le Sud de la presqu'île, il n'y eut que deux suttys [1].

Sur un signe du pandaron directeur, les musiciens recommencèrent leurs lugubres accords, et les bayadères, se développant le long de la rampe extérieure de la vérandah, se mirent à chanter sur un rhythme monotone l'hymne des morts destinée à chasser les malins esprits. Le même couplet était successivement répété par chacune d'elles, puis elles le reprenaient en chœur.

***

« Hors d'ici, chien maudit! pisatchas impur qui te repais du cadavre des morts, que viens-tu faire près de cette maison? Cesse d'empester ces lieux de ton haleine fétide. Hors d'ici, chien maudit!

***

« Va-t'en dans ta fosse ronger les os couverts de poussière et de mousse, dispute ta maigre pitance aux chacals puants et aux vautours aux pieds jaunes! Sur ce lit de cendres et d'herbes sacrées repose le corps d'un homme juste. Hors d'ici, chien maudit!

1. Holocauste de veuve sur un bûcher.

***

« Fuyez tous, esprits infernaux, vous que la fumée des sacrifices a conduits jusqu'ici, Narayana laisse un fils qui le conduira au bûcher et soustraira son cadavre à vos étreintes impures. Hors d'ici, chiens maudits!

***

« Il n'y a point d'oblation pour vous dans cette demeure;-les heures tombent une à une, sans apporter d'adoucissement à votre misérable situation. N'essayez pas de vous glisser dans la dépouille de l'homme vertueux. Hors d'ici, chiens maudits!

***

« O saints brahmes, fermez la bouche, fermez les yeux, fermez le nez, fermez les oreilles, fermez toutes les ouvertures du corps du juste, afin que l'homme de péché ne puisse s'y introduire. O saints brahmes, fermez-lui la bouche avec les cinq parfums.

***

« Soufflez, vent du nord qui passez sur les plaines sacrées qu'arrose le Gange, et portez jusqu'aux cieux les parfums du sacrifice. Soufflez, vent du nord qui passez sur les plaines sacrées qu'arrose le Gange.

***

« Accours, oiseau chéri de Covinda[1] — un des noms de Vischnou, — viens recueillir dans tes serres puissantes l'âme purifiée de Narayana, et conduis-la au séjour immortel des délices. Accours, oiseau chéri de Covinda !

***

« Esprits bienfaisants des cieux, de l'air, de la terre, des forêts, des chemins, des eaux, des plaines désertes et du foyer domestique, venez tous accompagner l'homme juste au bûcher, éloignez de sa route les sombres génies du mal. Venez tous, Esprits bienfaisants des cieux !

***

« Faites que le beurre liquide pétille dans la flamme doucement caressée par la brise des nuits ; l'odeur du bûcher d'un homme de bien est agréable aux dieux. Que le beurre liquide pétille dans la flamme ! »

***

Lorsque le chant fut terminé, tous les brahmes cheviahs, pandarons, et autres officiants inférieurs quittèrent la vérandah, et nous vîmes paraître le chef de la caste sacerdotale de Cuddaloor assisté de mon compagnon Tamastachary, qui jusqu'à ce moment n'a-

1. Aigle du Malabar.

vaient point pris part à la cérémonie. Ils venaient pour le

Sarva prayaschita ou *expiation suprême.*

Ils s'approchèrent lentement du mort, tenant dans leurs mains un petit vase d'or, dans lequel se trouvait de l'huile consacrée, et s'étant inclinés près de sa couche, ils lui frottèrent, avec un peu de ce liquide, le front, les yeux, les narines, la bouche et le creux de l'estomac en prononçant à haute voix les paroles suivantes :

« Que cette divine liqueur te purifie pour le ciel de toutes les souillures de la terre.

« Que cette transmigration soit pour toi la dernière, et que Vischnou, maître de l'Univers, te reçoive dans son sein.

***

« Jusqu'ici tu as conservé la figure hideuse d'un cadavre ; dès ce moment tu vas te revêtir de la forme divine des ancêtres, et tu habiteras avec eux le Pitraloca — lieu des ancêtres — pour y jouir d'une immortelle félicité. »

***

Ceci dit, ils trempèrent leurs doigts dans l'eau lustrale, et en jetèrent quelques gouttes sur la foule, qui s'était jetée à plat ventre dans la poussière en signe de

respect, à l'apparition des deux savants pundits, puis ils se retirèrent lentement. La trompe funéraire recommença ses horribles beuglements, les cérémonies étaient finies ; il ne restait plus qu'à conduire le cadavre au bûcher.

En moins de rien tous les Indous qui garnissaient les abords de la maison mortuaire, la route et les champs voisins, eurent disparu, on eût dit qu'ils fuyaient l'approche d'un ouragan.

Seuls, le fils aîné de Narayana, quatre pandarons chargés de construire le bûcher, et deux frères du défunt restèrent près du cadavre ; eux seuls devaient assister au dernier acte de ces scènes lugubres.

Étonné par cette fuite rapide des assistants, le capitaine m'en demanda l'explication.

— Pour rien au monde, lui répondis-je, un Indou ne consentirait à rester près d'un mort après la cérémonie du Sarva-Prayaschita, car, dans sa croyance, à la suite de cette suprême purification, tous les malins esprits, chassés par les prières des brahmes, ne manqueraient pas de s'emparer de lui, et de se venger sur sa personne de la perte du cadavre soustrait à leur malice.

— Que va-t-il se passer maintenant ?

— Le corps du commouty va être conduit au lieu d'incinération..... Tenez, poursuivis-je en voyant les cornacs qui rassemblaient les éléphants, le moment du départ approche.

— Est-ce que nous ne pourrions pas être témoins de ce curieux spectacle? C'est la première fois que je commande un navire pour les Indes, peut-être n'y reviendrai-je plus et je ne serais pas fâché de voir la fin de cette étrange cérémonie.

— Votre désir est des plus facile à satisfaire, répondis-je, nous n'avons qu'à suivre le cortége, personne ne s'occupera de nous.

Il pouvait être une heure du matin.

Lorsque tous les préparatifs furent terminés, les quatre pandarons couchèrent le cadavre sur une claie de rotin, couverte de ces fleurs jaunes appelées dans l'Inde *fleurs des morts*, et l'ayant chargé sur leurs épaules, ils se mirent en marche, suivis par le jeune fils de Narayana, ses deux oncles et les quatre éléphants guidés par leurs cornacs.

Comme nous nous levions pour les accompagner, j'aperçus sur le dernier des animaux, au sommet de la pile de bois de sandal, un fakir qui se tenait accroupi, les bras en croix sur sa poitrine. Cette vue me fit frémir d'horreur, car je devinai immédiatement ce qui allait se passer, la famille de Narayana étant assez riche pour payer un *arta-mourta, souvenir de mort !*

Je fus sur le point de revenir sur ma décision, puis, réfléchissant que notre absence n'empêcherait pas l'événement d'avoir lieu, je rejoignis le capitaine qui avait

déjà fait quelques pas en avant, sans lui communiquer la nature de mes impressions.

Au bout de dix minutes à peine, nous arrivâmes au sommet d'une petite éminence dépendant des propriétés du défunt, et le cortége s'arrêta.

Les éléphants, sur l'ordre de leurs cornacs, déchargèrent eux-mêmes avec leur trompe les faix de bois dont ils étaient chargés et se retirèrent.

Nous restâmes seuls avec les quatre pandarons qui commencèrent à construire le bûcher, les parents et le fakir.

Aucune expression ne pourrait dépeindre l'horreur mystérieuse de cette scène, assez faiblement éclairée par deux torches résineuses fixées en terre ; au loin les cris des éléphants qui s'appelaient en s'éloignant troublaient seuls le silence de la nuit.

A deux pas des torches, le cadavre, couché sur son lit de fleurs, apparaissait et disparaissait en prenant des formes fantastiques, selon que la brise de terre, qui soufflait par risées intermittentes, courbait la flamme dans un sens ou dans l'autre, et non loin de là les parents se tenaient immobiles et silencieux dans leur pagne blanc de deuil, tandis qu'au sommet du monticule, se détachant en plus sombre sur le ciel noir, les quatre ouvriers des morts continuaient leur besogne funéraire. Et tout auprès, j'aperçus, en frissonnant, le fakir qui préparait avec le plus grand sang-

froid les instruments du drame qui allait se passer.

J'ai déjà eu occasion de parler souvent, dans les précédents voyages que j'ai publiés, de ces misérables illuminés dont les brahmes se servent pour leurs jongleries, et qui supportent sans se plaindre les plus atroces tortures. Les Indous les considèrent comme des saints qui ont vaincu la douleur.

Les uns se font écraser en souriant, les jours de grandes fêtes, sous les roues des chariots qui portent les statues des dieux.

D'autres se crèvent les yeux en l'honneur de leur divinité, se rivent les deux mains l'une à l'autre en laissant leurs ongles croître et traverser les deux paumes, ou en les avivant avec un fer rouge et les liant ensemble par des bandelettes jusqu'à ce que la cicatrisation soit opérée.

Il en est qui se coupent publiquement les organes de la génération, qui s'arrachent en chantant les ongles avec des tenailles, ou s'enfoncent dans la chair vive, en débitant force lazzis, des clous rougis au feu.

Ceux-ci n'ont plus de paupières, plus de lèvres, plus de langue, ils les ont sacrifiées à Siva ; ceux-là marchent sur des moignons informes, ou, se liant bras et jambes pendant des années, se sont ankylosés dans cette position.

D'autres enfin, comme le fakir qui assistait aux funérailles de Narayana, font profession de se couper

un membre, qu'ils déposent sur le bûcher à côté du mort, afin que si par hasard ce dernier n'avait pas été purifié de toutes ses souillures, Yâma, le juge suprême, ne puisse le faire descendre au naraca — enfer — dans l'impossibilité où il se trouverait de démêler ses cendres de celles du membre du saint personnage.

De là ce dicton indou :

« Il suffit du doigt d'un fakir pour sauver cent personnes. »

Dans les provinces du Sud où cet antique usage existe encore dans toute sa vigueur, il est peu de riches Indous qui ne consacrent avant leur mort des sommes considérables pour s'assurer un aussi précieux secours.

Les brahmes du culte vulgaire exploitent ces préjugés avec la plus grossière impudence, et s'en font une source de revenus importants; ils vont même jusqu'à vendre des cheveux et des rognures d'ongles de leurs fakirs, aux gens de fortune médiocre, en les persuadant que, placés sur le bûcher, ces objets produiront le même résultat.

Il est juste de décharger les pundits ou brahmes savants de toute connivence dans ces infâmes tripotages.

Mon compagnon à qui je narrais toutes ces choses, ne pouvait en croire ses oreilles.

— J'ajoute foi à vos paroles, me disait-il, et du reste je vais voir..... Vous ne vous fâchez pas de mon incré-

dulité, n'est-ce pas, je devrais dire de mon ignorance?...

— En aucune façon.

— Eh bien, je n'oserai jamais raconter pareilles choses, quand je serai rentré en Europe, où l'on n'a pas la moindre idée de ces étonnantes coutumes.

— Vous en verrez bien d'autres si vous restez quelque temps encore dans ce pays.

— Comment se fait-il que les Anglais, qui tiennent avant tout à se donner aux yeux de tous une grande réputation d'humanité, permettent de semblables choses dans leurs possessions ?

— Mon cher capitaine, vous arrivez ici avec tous les préjugés généreux de la France, qui, ignorant souvent ce qui se passe à deux pas de chez elle, n'est à plus forte raison pas renseignée sur ce qui se passe ici..... Si vous êtes longtemps des nôtres, vous apprendrez à priser par vous-même, à sa juste valeur, ce peuple qui a trouvé le moyen d'écumer les mers avec les apparences de la légalité, qui a proscrit la *traite des nègres* pour la monopoliser à son profit sous le titre de *Travail libre des engagés*, et faire tomber par la suppression du travail les colonies de ses voisins, de ce peuple enfin qui pressure, opprime et pille l'Inde, tout en ayant l'habileté de passer une espèce de vernis trompe-l'œil sur les grandes villes du littoral, Bombay, Madras, Calcutta, à l'adresse des touristes de paquebot et de l'opinion publique européenne..... Mais voici le bûcher

qui se termine, nous reprendrons cette conversation quand vous le désirerez.....

Le jeune fils de Narayana allait accomplir sur le cadavre de son père la dernière purification qui devait lui ouvrir les portes du swarga.

Je vais, avant de continuer mon récit, présenter quelques explications très-sommaires sur la croyance qui a donné naissance au rôle du fils aîné dans les cérémonies funéraires.

J'ai déjà traité cette question dans « *Les Fils de Dieu,* » on me permettra de me citer.

« Tous les livres sacrés des Indous témoignent de cette croyance, que le père de famille ne pouvait entrer au séjour céleste et s'absorber dans la Grande Ame, s'il ne laissait derrière lui un fils qui pût accomplir sur sa tombe *ou sur son bûcher* les cérémonies funéraires, destinées à laver l'âme et le corps des dernières souillures contractées sur la terre.

« Le père de famille défunt avait pendant le cours de sa vie racheté les fautes qu'il avait pu commettre, par la prière, par la méditation sur Dieu, et la pratique de toutes les vertus; mais quoi qu'il ait fait de bien, soit que la mort l'ait frappé subitement ou après une longue maladie, il n'avait pas eu le temps de se purifier de ses dernières souillures; et dès lors, comme l'âme ne pouvait retourner au séjour des bienheureux, tant qu'elle n'avait pas été purifiée de ses moindres souil-

lures, le fils aîné ouvrait à son père le séjour de Brahma, par le jeûne, les prières, et les cérémonies funéraires qu'il accomplissait sur sa tombe, et qui avaient le don d'enlever jusqu'aux péchés les plus légers du défunt.

« Ces cérémonies ne pouvaient être accomplies par une autre personne que le fils aîné ; du fait du parent même le plus rapproché, elles eussent été inefficaces.

« Et comme il se pouvait que les fautes graves que le défunt n'avait pas eu le temps de purifier, l'eussent fait condamner par Brahma à un long exil, le fils aîné devait chaque année, à l'anniversaire du décès de son père, répéter sur sa tombe ou sur l'urne qui contenait ses cendres les mêmes cérémonies.

« Celui qui ne laissait pas de fils, devait, à mesure qu'il avançait en âge, veiller avec le plus grand soin à ses actions, afin de commettre le moins de fautes possible, car il devait s'attendre à subir dans son entier la punition que Brahma lui infligerait pour ses dernières souillures.

« Telle était la croyance.

« Il y a là, sans qu'on s'en doute, l'explication naturelle et logique d'une foule de mœurs, de coutumes civiles et religieuses, qui, à travers l'antiquité, sont parvenues jusqu'à nous, et dont il est facile, bien qu'elles se soient transformées, de retrouver l'origine.

« Ce fut donc une impérieuse nécessité, et devant la-

quelle tout devait céder, de laisser après sa mort un fils qui pût vous remplacer et vous ouvrir le ciel par ses prières. Aussi la femme stérile allait-elle d'elle-même faire choix d'une seconde épouse pour son mari, et l'introduisait-elle sans répugnance dans le lit conjugal.

« Si la première femme craignait que la jeunesse, la beauté d'une seconde épouse pût nuire à son influence dans la maison, et à l'affection que son mari lui portait, au lieu de lui permettre une autre femme légitime, elle lui conduisait une de ses servantes parmi les plus robustes et les plus jeunes, la choisissant vierge ; et le fils qui naissait de cette femme de basse caste, n'appartenait pas à sa mère naturelle, mais était dit : *issu de la femme légitime de son père*. Cette dernière était considérée comme n'ayant cédé temporairement une portion de ses droits à une étrangère, que dans son propre intérêt, et afin de donner pour ainsi dire *par procuration* à son mari, un fils qu'elle n'avait pu procréer elle-même.

« Dans la primitive société indoue, le mari ne pouvait en aucun cas se choisir une seconde femme et l'introduire dans sa maison, ni même contracter une union passagère avec une femme inférieure, il fallait le consentement de sa femme légitime qui, dans les deux cas, soit qu'elle admît une seconde épouse, soit qu'elle consentît à un lien passager, avait toujours le choix de

la femme. Et cela n'était que logique : cette dérogation à la loi n'ayant pas en vue les plaisirs de l'époux, on admettait qu'elle ne pouvait avoir lieu que par une cession volontaire d'une partie de ses droits par la femme légitime.

« Il est certain que la polygamie, qui devint une institution reconnue dans tout l'Orient, qui fut acceptée des Égyptiens et des Hébreux, que Mahomet sanctionna plus tard, vient de là.

« Ce qui rattache l'origine de cette coutume d'une manière indiscutable à l'idée religieuse que nous venons d'énoncer, c'est que, dans l'Inde, aux lieux où la croyance primitive s'est conservée dans toute sa pureté, la polygamie ne fut jamais qu'une exception admise en cas de stérilité seulement de la femme légitime, et encore fut-il loisible à cette dernière de n'admettre que temporairement une concubine. »

Tel était le cas de Mariama, et le fils aîné, qui venait d'accompagner le corps de Narayana au bûcher, était l'enfant d'une concubine temporaire, qu'elle avait adopté dès sa naissance ; sa stérilité ayant cessé depuis, elle avait donné à son mari les deux jeunes enfants que nous avons vus avec elle dans la première scène funéraire, mais le fils de l'étrangère n'en avait pas moins gardé sa situation dans la famille et ses droits de fils aîné.

La distinction établie par tous les peuples de race

indo-asiatique et de race indo-européenne entre le premier né et les autres enfants, alors que rien dans la nature ne peut la légitimer, vient incontestablement de cette croyance religieuse des Indous leurs ancêtres, que le père de famille ne pouvait parvenir au ciel que par les sacrifices expiatoires offerts par son fils aîné, sacrifices qui devaient être renouvelés chaque année, à l'anniversaire de la mort du père.

Dans cette situation, il était nécessaire d'attacher le fils aîné au sol natal, de lui conserver la maison paternelle, les richesses de la famille, et puisque la superstition religieuse le constituait gardien des cendres des ancêtres, il ne fallait pas qu'il fût tenté de les abandonner, pour aller chercher fortune sous d'autres cieux.

Ainsi s'explique cette coutume contre nature du droit d'aînesse, dont 89 nous a heureusement débarrassés, et que quelques hobereaux voudraient rétablir comme le pivot de leur constitution sociale et surtout sacerdotale.

Laissons ces vieux débris grimacer dans la poussière du passé et revenons à notre récit...

Dès que le bûcher fut achevé, le cadavre y fut couché par les pandarons tel qu'il se trouvait placé sur sa natte, et le fils de Narayana, guidé par ses oncles, gravit les gradins qui avaient été ménagés à cet effet, sur l'un des côtés du monument, un vase plein de beurre liquide à la main. Il se mit alors à arroser le mort avec

cette liqueur parfumée au sandal et à l'iris, qui avait été précédemment consacrée par un brahme pourohita, en répétant par trois fois ces paroles :

« Esprits des cieux, soyez-lui favorables ! »

Puis étant redescendu, il s'étendit dans la poussière en face du bûcher, appuyé seulement sur les coudes et les genoux, et récita le mentram — prière — suivant :

« O Brahma, maître de l'univers, roi du jour et de la nuit, vous êtes l'immensité, vous êtes le temps, il n'y a pour vous ni heure, ni jour, ni mois, ni année, ni siècle; vous dissipez les ténèbres partout où vous vous montrez, vous purifiez les souillures de tous ceux qui vous invoquent. Daignez, dans votre miséricorde, détruire en un instant tous les péchés de Narayana, comme le feu qui est votre image, va détruire sa dépouille mortelle. »

S'étant relevé, il prononça de nouveau par trois fois l'invocation des esprits :

« Esprits des cieux, soyez-lui favorables ! »

Et se retira à quelques pas en se voilant la figure dans un coin de son pagne blanc.

C'était au tour du fakir ; il s'avança sans hésiter. On me saura gré d'abréger le détail de ces horreurs.

Arrivé à deux pas du bûcher, il s'accroupit et ramenant un de ses pieds sur sa cuisse, il se comprima fortement la jambe au-dessus de la cheville par plusieurs tours de corde en fil de coco... Nous étions haletants

d'émotion et dans un état voisin du vertige... Le malheureux saisissant alors un large couteau malabare qu'il portait dans une gaine suspendue sur la poitrine, d'un seul coup donné en cercle, se trancha la chair jusqu'à la cheville, et sans faire un mouvement, comme s'il eût agi sur un corps inerte, plongeant son arme entre les os de la jointure, il se désarticula le pied qui tomba sanglant sur l'herbe ; il le saisit rapidement et le jeta au milieu du bûcher, puis s'aidant de ses mains, se recula à quelques pas, et resta accroupi, son membre mutilé appuyé sur l'autre jambe.

Je regardai le capitaine, il était sur le point de défaillir... Le fils de Narayana s'approchant alors, une torche à la main, s'écria par trois fois : Narayana ! Narayana ! Narayana !

Il attendit un instant, comme s'il allait recevoir une réponse à cet appel suprême. Puis il lança sa torche sur le bûcher. En un instant le cadavre couvert de beurre liquide, fut embrasé. Dès que le bûcher ne fut plus qu'un monceau de flammes, le fakir se fit apporter par un des Indous une des poutres incandescentes, et cicatrisa par le feu son horrible blessure...

Les chairs palpitantes du cadavre répandaient aux alentours une odeur nauséabonde ; de tous côtés, les chacals attirés par l'appât d'une victime, hurlaient dans les hautes herbes. Nous étions à bout de force et d'émotions, je fis un signe au capitaine qui comprit, et

nous reprîmes silencieusement le chemin de Cuddaloor. Arrivés sur la route nous nous retournâmes tous deux instinctivement. La flamme brillait toujours d'un vif éclat sur la hauteur; de temps en temps nous voyions comme des ombres qui s'en approchaient pour attiser le foyer. C'était moins lugubre vu à distance.

Cela me rappela ces grands feux de bergers que je voyais parfois dans mon enfance, brûler pendant des nuits entières, aux flancs abruptes des Cévennes, et ce doux souvenir venant me rafraîchir le cœur, c'est en pensant à la patrie absente, que je regagnai la demeure du major.

A la porte du parc, le capitaine voulut prendre congé de moi.

— Comment êtes-vous venu ici? lui dis-je.

— En palanquin, et je vais m'en retourner de même.

— Si vous acceptiez mon hospitalité pour la fin de cette nuit : il est près de trois heures du matin, j'ai un lit ou un hamac à vous offrir.

— Votre invitation me séduit.

— Prouvez-le en acceptant.

— Je ne suis pas présenté à votre ami.

— Ne vous inquiétez pas de cela, j'ai le droit de vous introduire ici, l'hospitalité dans l'Inde n'a pas de limites. Quand le major vient à Pondichéry, il considère ma maison comme la sienne, et y donne même des dîners aux officiers de la garnison.

— Ma foi, je vous suis, et si cet Anglais, demain matin, me regardait de mauvais œil, je lui dirais que c'est le capitaine Durand, de Nantes, qui a couché sous son toit, et qu'un honnête homme n'est déplacé nulle part.

— Vous n'avez rien à craindre de semblable; il y a l'Anglais-nation et l'Anglais-homme. Le premier est un égoïste qui mettrait le feu au globe pour enrichir l'Angleterre; le second a de grandes qualités privées, et si vous êtes son ami, vous pouvez compter sur son entier dévouement.

Mon appartement se composait de trois pièces dans un petit kiosque au fond du jardin; Amoudou qui nous y avait précédés et savait mes habitudes quand il m'arrivait de rentrer aussi tard, avait dressé la table et servi une collation, dont nos provisions de voyage avaient fait tous les frais.

Tchi-naga, déjà levé, faisait manger les bufflones et préparait le départ; les bruits vagues qui nous arrivaient de l'habitation principale indiquaient que les serviteurs de notre hôte se livraient à des occupations identiques.

Les connaissances se font rapidement dans l'Inde; au bout de quelques heures deux Européens qui sympathisent deviennent amis.

Le capitaine Durand était une franche et honnête nature qui n'avait rien de cette grossière rudesse que certains marins croient de bon ton d'afficher; je le ju-

geai ainsi à première vue, et n'eus pas occasion plus tard de rectifier cette opinion.

— Je crois, me dit-il en s'asseyant, que je préférerais affronter un cyclone, plutôt que d'assister une seconde fois à de pareilles scènes.

— Qui vous a donné l'idée, lui répondis-je, de venir à Cuddaloor.

— Mon consignataire. Mon navire vient d'être vendu comme *innavigable*, pour cause de grosses réparations qu'on ne peut faire dans l'Inde, et sans lesquelles toute tentative de retour eût été une folie. J'allais prendre le paquebot pour rentrer à Nantes avec mes marins rapatriés par l'administration maritime, lorsqu'il y a deux jours, une dépêche télégraphique de mes armateurs m'ordonna d'attendre l'arrivée d'un nouveau navire dont le commandement m'est destiné, et qui est conduit par un capitaine auxiliaire qui me sera adjoint comme second. C'était quatre mois de vacances au moins qui me tombaient sur le dos. Que faire pendant ce temps-là? Mon consignataire, M. Amalric, m'engagea à visiter l'intérieur, à étudier les coutumes si curieuses de ce pays, et comme début, je suis venu à Cuddaloor pour assister aux funérailles du riche marchand Narayana-Chetty, qui était en relations avec mon correspondant. On m'avait promis que ce serait curieux, et j'avoue que le spectacle a dépassé mon attente.

Pendant que le capitaine parlait, un projet avait subitement germé dans mon esprit.

— Alors, lui dis-je, vous êtes entièrement maître de votre temps?

— Entièrement, et je n'en suis pas plus heureux pour cela, car il me reste l'embarras de le dépenser; j'aime peu la vie de jeu et de parties fines que mènent la plupart des capitaines à terre, et quant à continuer mes excursions inaugurées par Cuddaloor, je vois bien qu'il faut y renoncer; sans vous je n'aurais pas compris un mot à tout ce qui s'est passé ce soir, et je ne vous aurai pas toujours près de moi pour me renseigner. Que voulez-vous que je fasse dans un village indou, ignorant la langue, à la merci de mes domestiques pour les moindres choses. Je vois que l'Inde est un pays où l'on ne peut voyager avec fruit, qu'après des études préalables, et avec la connaissance d'un des idiomes usuels.

— Vous êtes modeste, mon cher capitaine, il y a des touristes qui n'ont pas vos scrupules; ils visitent l'Inde entre deux paquebots, font des études de table d'hôte à Calcutta, à l'hôtel Wilson, et rentrent en Europe plus ferrés sur les vieilles civilisations de ce pays que les brahmes eux-mêmes... Voyons, je vais vous faire franchement une proposition : répondez-moi de même. Je commence une excursion qui va durer de trois à quatre mois : voulez-vous venir avec moi, nous

descendrons le long de la côte de Coromandel, remonterons par la côte Malabare et terminerons notre voyage par Bedjapoor et les ruines de l'antique Golconde.

— Vous comblez tous mes désirs; je n'osais pas vous le demander.

— Eh bien! mon cher compagnon, nous partons dans une heure pour une chasse à Gengy avec le major. Ce n'est qu'un épisode de notre excursion, mais il ne manquera pas d'intérêt. Voici votre hamac, reposez-vous en attendant.

— Je vais, au contraire, monter dans mon palanquin et retourner immédiatement à Pondichéry, pour prendre quelques effets, mes armes et des fonds chez mon consignataire.

— Pour vos effets, c'est inutile, ils ne serviraient qu'à vous embarrasser. Quant à vos armes et à l'argent dont vous pouvez avoir besoin, donnez un mot à mon domestique Amoudou pour votre correspondant, autorisez-le également à vous acheter trois vêtements complets de flanelle bleue comme ceux que je porte, une douzaine de foulards, de fort souliers en peau de buffle, et deux chapeaux en moelle d'aloës qui sont les meilleurs parasols que je connaisse, et vous serez équipé comme on doit l'être pour un voyage dans les jungles; mon domestique nous aura rejoints avant ce soir sur la route de Tirouvicarré.

Il vous faut de plus une charrette à bœufs couverte, pour vous reposer la nuit, pendant la marche, et faire la sieste aux heures chaudes de la journée. Tchi-naga va vous procurer cela en une heure et à vil prix; chaque bufflone vous coûtera vingt-cinq francs, la voiture soixante, et avec un bon vindicara vous pourrez me suivre au bout du monde.

Le brave capitaine, à chacune de mes paroles, avait des mouvements de joie d'enfant; il se hâta d'écrire sa lettre, et fit à Amoudou les recommandations les plus minutieuses. Mon infatigable Nubien promit de ne rien oublier et de nous rejoindre avant la nuit. Il partit immédiatement au pas de course dans la direction de Pondichéry.

J'expédiai Tchi-naga vers la ville indigène avec mission de faire choix d'un bon véhicule et de son attelage, et nous nous jetâmes pour quelques instants dans nos hamacs suspendus sous la vérandah.

Dans le sud de l'Indoustan, où l'atmosphère est presque toujours chaude et sèche, on peut sans inconvénient dormir en plein air.

Le soleil dorait à peine la cime des cocotiers, lorsque nous fûmes réveillés par la voix du major.

Je présentai mon nouvel ami, et en échangeant avec lui une vigoureuse poignée de main, notre hôte le pria en souriant de considérer sa maison comme la sienne. Tout était prêt, nous seuls retardions le signal du départ.

Tchi-naga avait bien employé son temps. Une demi-douzaine d'Indous, avec leurs charrettes tout attelées, nous attendaient dans la cour; je fis choix de la plus confortable pour le capitaine, et renvoyai les autres, en donnant à leurs maîtres qui s'étaient dérangés un léger *boxis* pour boire un verre de callou à notre santé.

Le bakchis, en Égypte et dans tout l'Orient, et le *boxis* dans l'Inde, est une espèce de don gracieux que l'indigène se croit en droit d'exiger de l'étranger qui foule son sol. Cela atteint les proportions d'un véritable impôt, et on ne passe pas pour un homme bien élevé si l'on n'a pas sa poche pleine de menue monnaie pour répondre à toutes les demandes. Ce n'est pas l'aumône, fi! donc, le boxis est dû. Vous caressez un bel enfant qui dort sur le sein de sa mère, elle vous demande le boxis.

Un Indou sur la route vous adresse l'assirvadam — Dieu vous bénisse! — il faut lui donner le boxis.

Vous demandez votre chemin à un flâneur qui se repose sous un arbre en fumant son cigare, il vous l'indique de la main; encore un boxis.

Le moindre geste, la plus petite marque d'attention que vous adressez à un Indou, lui donne immédiatement droit au boxis. Il est vrai qu'il se contente de peu et qu'avec une *cache*, environ un centime, vous vous débarrassez de lui.

Le major et ses invités, dont les voitures étaient traînées par de vigoureux purs-sangs de Singapoor, devaient distancer de beaucoup nos modestes attelages; ne voulant pas les forcer à régler leur pas sur celui de nos bufflones, je fis fixer l'heure et le lieu du déjeuner, et engageai nos compagnons à ne pas s'occuper de nous.

D'un commun accord, le choix tomba sur le lac Oussoudou que j'avais déjà côtoyé la veille ; nous devions tous à onze heures nous y trouver réunis.

Tamasatchary, que j'avais prévenu de ce changement d'itinéraire, m'avait fait dire qu'il n'assisterait pas à cette excursion et qu'il attendrait mon retour à Cuddaloor.

Celui qui n'a pas vu un lever de soleil près de l'équateur, ne se doute pas des splendeurs de cet imposant spectacle.

A peine les dernières étoiles de la croix du sud ont-elles disparu à l'horizon, qu'un flot de lumière change le ciel noir en un ciel bleu et or, presque sans crépuscule appréciable. Les cimes des grands bois, doucement caressées par la brise de mer qui se lève régulièrement à cette heure, se parent des nuances les plus chatoyantes et les plus vives, pendant que sous leur épais feuillage règne encore une mystérieuse obscurité. Peu à peu, l'astre s'élève, envahissant les vastes rizières, les plaines sans fin et les jungles impénétrables, où le

tigre, la panthère, le rhinocéros, le puma et tous les sombres hôtes de ces fourrés séculaires regagnent leurs réduits en rugissant de colère impuissante. Alors que les hôtes de la nuit fuient l'éclat du jour, des myriades d'oiseaux, aux couleurs les plus variées, de toutes espèces et de toutes tailles, s'élancent par troupes innombrables dans les champs de cannes, de riz, de millet, de sorgho sucré et autres menus grains, pour y picorer à qui mieux mieux leur pâture, en jetant au vent toutes les notes de leur répertoire. De grands aras blancs ou violets à huppe jaune, se disputent en caquetant au sommet des tamariniers, tandis que des bandes de perruches, qui voyagent en compagnie, saccagent les bananiers et les champs de maïs. Et de chaque côté des chemins, pas un étang, pas un marécage, pas une flaque d'eau où ne grouillent pêle-mêle des sarcelles au plumage vert, des pluviers dorés, de gros canards sédentaires au ventre rebondi, des cormorans, des goitreux, des hérons roses, des ibis, qui pâturent l'herbe verte en fouillant la vase de leurs longs becs, pendant que de chaque branche d'arbre, de chaque buisson s'élancent, rapides comme une flèche, de gros martins-pêcheurs qui happent les jeunes crabes et les anguilles.

Comme cette nature animée, pleine de parfums et de chansons, diffère de celle de nos brumeuses contrées, dont les rares oiseaux sont poursuivis avec acharnement par l'homme égoïste, ou insouciant du rôle que

joue le plus petit être, dans le concert universel.

L'Indou assiste sans murmurer à ce gaspillage de ses champs qui lui enlève un quart au moins de sa récolte, il croit que tout ce qui existe a droit de vivre, et considère le meurtre du moindre insecte comme une action abominable. Sans doute, il pousse ce respect de la vie animale jusqu'au préjugé, mais je préfère sa superstition à notre inhumanité.....

Nous passions, et c'est à peine si toute la gent emplumée interrompait pendant quelques secondes ses ébats, pour regarder, mais sans nulle crainte, ces étrangers qui venaient les troubler dans leur solitude.

Mon compagnon était sous le charme, il commençait à ne plus regretter ses loisirs.

A huit heures du matin nous étions à Bahour, grand village français de la frontière ; j'avais choisi cette route quoiqu'un peu plus longue, pour ne pas parcourir de nouveau le chemin par lequel j'étais venu.

Nous nous arrêtâmes, pour manger quelques fruits, et faire boire nos animaux.

Comme nous nous reposions sous l'ombrage d'un multipliant, un vieux brahme de l'ordre des Sannyassis vint nous demander quelques caches pour l'entretien de son hôpital.

— Encore un boxis, me dit le capitaine qui n'avait pas compris.

— Non, répondis-je, les brahmes n'acceptent pas pour eux-mêmes l'aumône des Européens.

— Eh bien alors ?

— Les dons que ce vieillard recueille sont destinés à soutenir les animaux d'un hospice qu'il a créé.

— Vous plaisantez ?

— Nullement.

— Je serais curieux de voir cela.

— Il ne tient qu'à vous.

J'adressai alors quelques paroles en tamoul au brahme qui nous fit signe de le suivre.

Dans toutes les grandes villes de l'Inde, il y a des *chauderies* spéciales, entretenues souvent à grands frais, comme à Bombay, par de riches dotations, où l'on reçoit les animaux estropiés ou malades; dans les villages, ces fondations sont entretenues par un brahme à l'aide d'aumônes.

Cette coutume dont l'Européen sceptique commence par rire, et qui finit par le rendre rêveur, a sa base dans la croyance religieuse à la transmigration des âmes ou métempsychose. Il ne sera pas, je crois, sans intérêt pour le lecteur, de transcrire ici quelques passages de Manou relatifs à ce dogme, que Pythagore avait puisé à l'école des brahmes, et qu'Origène, qui croyait à la préexistence des âmes, faillit faire adopter par les premiers chrétiens, au moins dans ce qu'il avait de philosophique et d'élevé.

« O toi qui es la pureté suprême, maintenant que tu nous as dit quels étaient les devoirs des quatre classes, révèle-nous la vérité sur l'âme, le châtiment et la récompense.

***

« L'envoyé de Dieu, Manou, le juste par excellence, répondit : Écoutez et apprenez quelle est la souveraine destinée de tout ce qui est doué de la faculté d'agir.

***

« De tout acte de la pensée, de la parole ou du corps résulte un bon et un mauvais fruit, des actions des hommes naissent leurs différentes conditions, supérieures, moyennes ou inférieures.

***

« Sachez que, dans cet univers, l'esprit est l'instigateur de cet acte, lié avec l'être animé, qui a trois degrés, qui s'opère de trois manières, et qui est de dix sortes.

***

« Penser au moyen de s'approprier le bien d'autrui, méditer un acte répréhensible, embrasser l'athéisme et le matérialisme sont les trois actions coupables de l'esprit.

***

« Proférer des injures, mentir, médire de tout le monde, mal parler des choses sacrées, sont les quatre actions coupables de la parole.

***

« S'emparer du bien d'autrui, faire du mal aux êtres animés, hors les exceptions autorisées par la Sainte-Écriture, ravir la femme d'un autre, sont reconnus comme les trois actions coupables du corps.

***

« Pour les bonnes actions qui viennent de l'esprit, l'être animé et doué de raison est récompensé dans son esprit. Pour celles qui viennent de la parole; il en est récompensé dans les organes de la parole, pour celles qui viennent du corps, il en est récompensé dans son corps.

***

« Pour les mauvaises actions qui proviennent de l'esprit, l'homme renaît dans la condition humaine la plus vile; pour celles commises par la parole, il revêt la forme d'un oiseau ou d'une bête fauve ; pour les fautes qui proviennent du corps, il passe à l'état de créature privée de mouvement.

***

« Celui qui possède une autorité souveraine sur son

esprit, ses paroles et son corps, peut recevoir le nom de tridandi, c'est-à-dire, qui possède la triple volonté.

***

« L'homme qui déploie cette triple volonté, qui est maître de ses actions et réprime le désir et la colère, obtient par ce moyen la félicité céleste et éternelle.

***

« Le moteur de ce corps est appelé kchetradjna — âme principe de vie — et le corps qui accomplit des fonctions visibles et matérielles a reçu le nom de boutatma — composé d'éléments.

***

« Un autre élément interne appelé mahat — sensation — naît avec tous les êtres animés, et c'est grâce à lui que le kchetradjna perçoit le plaisir et la peine, c'est le lien qui unit le corps à l'âme.

***

« La sensation, et l'âme intelligente unie aux cinq sens, l'ouïe, la vue, l'odorat, le toucher, l'attrait mutuel des sens, sont dans une liaison intime et constante avec le Grand-Tout qui réside dans les êtres de l'ordre

le plus élevé, aussi bien que dans ceux de l'ordre le plus bas.

***

« De la substance même du Grand-Tout s'échappent continuellement d'innombrables principes vitaux qui communiquent sans cesse le mouvement aux créatures des divers ordres.

***

« Après la mort, les âmes des hommes qui ont commis de mauvaises actions prennent un autre corps, à la formation duquel concourent les cinq éléments subtils, et qui est destiné à être soumis aux tortures de l'enfer.

***

« Lorsque les âmes pourvues de ce corps ont subi dans l'autre monde les tortures de l'enfer, elles entrent dans les éléments grossiers auxquels elles s'unissent pour reprendre un corps et revenir au monde achever leur purification.

***

« Après avoir reçu le châtiment de ses fautes, nées de l'abandon aux plaisirs des sens, l'âme dont la souillure a été effacée aspire de nouveau à se réunir dans le swarga à l'Ame suprême.

***

« Les mérites et les démérites de l'âme sont de nouveau pesés et examinés, et, suivant que la vertu ou le vice l'emporte, elle obtient la récompense ou un nouveau châtiment.

***

« L'âme qui a presque toujours pratiqué la vertu et rarement le vice se rend directement au séjour de délices, dès qu'elle abandonne son enveloppe formée des cinq éléments mortels.

***

« Mais chaque fois qu'elle s'adonnera au mal plutôt qu'au bien, et que la somme des actions coupables dépassera celle des bonnes, elle sera soumise aux tortures de l'enfer.

***

« Chaque fois également qu'elle aura enduré les tortures de l'enfer et que ses fautes auront été effacées, l'âme reprendra une enveloppe mortelle pour venir de nouveau sur la terre achever de se purifier.

***

« L'homme doit considérer que ces transmigrations successives de l'âme étant le produit de la vertu et du vice, il ne dépend que de sa volonté de diriger son esprit vers la vertu et d'abréger son temps d'exil.

***

« Qu'il sache que l'âme possède la notion du bien et du mal, qu'il y a de plus en elle des aspirations qui ne peuvent se définir en ce monde, ce qui tient à son union avec les substances matérielles et périssables dont le corps est formé.

***

« Lorsque, soit le bien, soit le mal, arrivent à dominer entièrement un être animé, ils le rendent semblable à eux; mais ce qui fait la récompense ou la punition légitime, c'est la liberté du choix de l'homme entre le bien et le mal.

***

« Le bien, c'est la bonté, la science, la modération; le mal, c'est l'ignorance, la passion et les appétits brutaux, toutes choses qui luttent dans l'homme et qu'il doit savoir maîtriser à son gré.

***

« Lorsque l'être animé découvre en lui un sentiment honnête, tendre, affectueux, élevé, calme et pur comme le jour, qu'il dise : cela vient du bien.

***

« Mais toute disposition de l'âme qui est accompa-

gnée de desseins pervers, de haine, de colère, ou qui tend à la pure satisfaction des sens, doit être déclarée provenir du mal.

***

« Quant à cette sensation de l'âme qui s'applique à ce qu'elle ne peut ni discerner, ni expliquer, ni comprendre, c'est l'inconnu, le mystérieux, qu'il n'appartient qu'à la grande âme de connaître. Il y a des fautes qui proviennent aussi de cet inconnu qui rend l'âme insatiable.

***

« Je vais maintenant vous faire connaître les actes bons et mauvais qui procèdent de ces trois qualités.

***

« L'étude du Véda ou sainte Écriture, la dévotion austère, la science des choses sacrées, la pureté, l'action de dompter les organes de ses sens, l'accomplissement de tous les devoirs, la méditation sur l'Être suprême, sont les effets du bien.

***

« N'agir que dans l'espoir d'une récompense, se laisser aller au découragement, faire des choses défendues par la loi et s'abandonner sans cesse aux plaisirs des sens.

***

« La cupidité, l'indolence, l'irrésolution, la médisance, l'athéisme, l'omission des actes prescrits, l'importunité et la négligence proviennent du mal.

***

« Lorsqu'on désire du profond de son cœur connaître *les vérités sacrées*, lorsque nulle honte intérieure n'accompagne les actes que l'on accomplit, lorsque l'âme, au contraire, en ressent une réelle satisfaction, on peut dire que l'on se conduit d'après les principes du bien.

***

« Toute action dont on a honte lorsqu'on vient de la commettre, ou lorsque l'on se prépare à la faire, doit être considérée par l'homme sage comme une action mauvaise.

***

« L'acte par lequel l'âme aspire après l'inconnu est un souvenir du swarga, dont elle a gardé l'empreinte comme on voit vaguement au réveil les images qui vous ont frappé dans les songes.

***

« Je vais vous déclarer succinctement, par ordre, les

diverses transmigrations que l'âme éprouve dans cet univers par l'influence de ces trois qualités.

***

« Les âmes qui sont mues par l'idée du bien acquièrent la nature divine ; celles que domine le mal, sans que le bien ait été exclu de tous leurs actes, ont en partage la condition humaine. Quant aux âmes qui sont restées dans l'obscurité sans distinguer le bien du mal, elles recommencent la série des transmigrations par l'état d'animaux.

***

« Ces trois sortes de transmigrations ont chacune trois degrés différents : le supérieur, l'intermédiaire, l'inférieur, en raison des degrés divers des mauvaises actions dont l'homme a pu se rendre coupable.

***

« Les âmes qui ont vécu détachées de la terre n'aspirant qu'à Dieu, reviennent des devas, c'est-à-dire des esprits intermédiaires entre la création et le créateur ; elles ne sont pas comprises dans les catégories suivantes :

***

« L'homme qui est resté dans l'obscurité, sans s'inquiéter de distinguer le bien du mal renaîtra dans des

êtres qui ont vie sans mouvement, comme les végétaux, de là il passera en s'élevant graduellement par les végétaux, les vers, les insectes, les poissons, les serpents, les tortues, les bestiaux et les animaux sauvages, tel est le degré inférieur.

***

« Puis, passant dans le degré intermédiaire, il sera successivement sanglier, tigre, lion, cheval, éléphant.

***

« A ce moment, il atteindra un degré supérieur et redeviendra homme, mais ne sortira pas de la caste misérable des tchandalas qui fournit les danseurs et les charlatans.

***

« Tels sont les trois degrés et les transmigrations auxquels sera assujetti l'homme qui, dans une première existence, ne se sera pas, par la distinction des actions bonnes et mauvaises, élevé au-dessus de la brute.

***

« Celui qui ayant connu le bien l'a pratiqué, mais a commis aussi des actions mauvaises qui, à des degrés différents, contrebalancent les bonnes, parcourra successivement les trois classes de transmigrations suivantes :

***

« Dans la classe inférieure, il reviendra parmi les bâtonnistes, les lutteurs, les charmeurs d'animaux, les acteurs et les maîtres d'armes.

***

« Dans la classe intermédiaire, il renaîtra guerrier, roi, juge, orateur.

***

« Dans la classe supérieure, alors que les bonnes actions commencent à dominer de beaucoup les mauvaises, l'âme ne revient plus transmigrer sur la terre, elle commence à s'élever vers les sphères célestes, et va animer les corps des musiciens, des génies et des danseuses célestes, qui chantent les louanges de la Grande Ame, dans les quatorze cieux d'Indra.

***

« Ceux qui n'ont connu et pratiqué que le bien ne transmigrent pas, ils restent au service de Brahma qui les envoie comme une émanation de sa puissance, tantôt habiter la terre pour y servir d'exemple, tantôt veiller à l'harmonie des sphères célestes.

***

« Dans le premier degré, ce sont les anachorètes, les dévots ascétiques, les brahmes, les légions de demi-

dieux aux ébats aériens, les génies des astérismes lunaires, et ceux qui président aux jours.

***

« Dans le second degré, ce sont les sacrificateurs, les saints, les dévas, les génies qui conservent l'Écriture sainte et les divinités qui président aux étoiles et aux années.

***

« Brahma, créateur suprême, génie de la vertu, Vischnou, principe de conservation, et Siva principe de transformation, qui représentent l'un le Mahot, et l'autre l'Avyacta, sont les seuls qui soient au degré supérieur du bien, puisqu'ils sont le bien lui-même.

***

« J'ai dit : et ainsi nous est révélé dans son entier ce système de transmigrations, qui se rapporte à trois sortes d'actions divisées en trois degrés, dont chacun possède trois classes et comprend tous les êtres de la terre et des cieux. »

(*Extrait de Manou,* liv. XII.)

Telle est l'origine de cette curieuse doctrine de la métempsychose, qui ne fut, dans le domaine religieux, que l'application vulgaire des croyances naturalistes

plus élevées, que les brahmes réservaient aux seuls initiés.

Il suffit de rapprocher ce passage du texte curieux du vieux législateur des Indous, que nous avons donné dans la première partie de cet ouvrage, pour voir que la *création naturelle*, que certains anthropologistes modernes prétendent avoir découverte, faisait partie des mystères scientifiques de l'Inde ancienne.

«..... *De la pluie naissent les végétaux alimentaires*, et de ces végétaux les animaux.

« Chacun des êtres acquiert la qualité de celui qui le précède, de sorte que plus un élément est élevé dans la série et plus il a de qualités.»

(MANOU.)

Quand on aura traduit tous les ouvrages de science philosophique de l'Inde ancienne, on verra combien peu il nous reste à glaner, dans ce cercle relativement restreint, où s'agitent tous les systèmes, qui prétendent expliquer les mystères de la vie et de la mort, et qui tous, dès le début, pèchent par l'absence d'un axiome indiscutable.

Retournant le vieux mot naïvement spiritualiste de Descartes : *Je pense, donc je suis*, dans le sens matériel, les positivistes disent avec raison : La vie est un *fait*, bornons-nous à étudier ce *fait*, et la philosophie devient de la physiologie. Mais cet axiome, que j'accepte dans

le domaine matériel pur, ne donne pas le droit de nier les phénomènes intellectuels, ou de les ranger dans le domaine des faits purement naturalistes; dès que l'on se sert de l'éprouvette du physicien et du scalpel du physiologiste, pour conclure dans le domaine de la pensée et de l'intelligence, *je demande des preuves*, et n'admets pas plus la négation *sans preuves* du matérialiste que l'acte de foi du spiritualiste.....

Peut-être après tout n'y a-t-il là qu'une assez piètre discussion de mots.

Le matérialiste dit : La nature, par ses seules forces, crée tout, transforme tout.

Le spiritualiste répond : Dieu, par ses seules forces, crée tout et transforme tout.

Je ne me charge pas de les mettre d'accord.

Nous voilà bien loin de l'hospice d'animaux de Bahour. Il est impossible de faire deux pas, de visiter la moindre ruine dans ce pays sans pareil, où s'est épanouie la civilisation la plus étonnante des temps passés, sans que chaque monument, chaque pierre, ne nous parle de ces grandes conceptions métaphysiques et religieuses, nées dans le silence des temples et des bois sacrés de l'Inde, conceptions avec lesquelles le monde a vécu jusqu'à ce jour, et dont le christianisme ne fut qu'une synthèse abrégée.

Toutes ces matières firent le sujet de notre conversation en nous rendant de notre campement à la *Chau-*

derie du brahme, je n'ai fait que supprimer la forme du dialogue.

Lorsque notre conducteur s'arrêta, nous indiquant d'un geste que nous étions arrivés, nous avions traversé le village dans toute sa longueur; en face de nous se trouvait une lourde construction en briques, ne s'élevant pas à plus de deux mètres du sol, la façade extérieure était garnie de colonnes basses et massives, formant vérandah, et destinée à servir d'abri aux voyageurs de basses castes, aux mendiants et aux pèlerins.

Quand nous eûmes pénétré dans l'intérieur à la suite de notre guide, le spectacle le plus curieux et le plus touchant en même temps s'offrit à nos yeux. Au milieu d'une cour carrée, se tenaient accroupis pêle-mêle une centaine de pauvres vieux animaux, oiseaux ou quadrupèdes, tous plus ou moins aveugles ou mutilés, qui se chauffaient au soleil, chacun dans la posture qui lui était la plus habituelle. Tous, d'espèces plus ou moins différentes, et souvent ennemies, semblaient avoir oublié leurs querelles, dans la décrépitude et la souffrance, et s'unir dans un même amour pour le brahme qui les soignait. A peine fûmes-nous entrés qu'ils accoururent auprès de ce dernier, sautant, voletant, tirant de l'aile ou rampant sur le ventre ; un vieux héron faisait claquer sa jambe de bois, à côté d'un corbeau tellement goitreux qu'il culbutait à chaque

pas; une pauvre biche couverte d'ulcères, geignait dans un coin avec deux ou trois chiens lépreux, pendant qu'un singe noir, à la face vénérable et courbé par l'âge, s'aidait d'un bâton pour s'approcher de son bienfaiteur.

Le brahme les caressa tous les uns après les autres, et leur fit une petite distribution de riz cuit et de bananes.

Comme contraste à ce tableau, tout le long de la muraille en brique qui enceignait la cour, où de nombreuses excavations avaient été ménagées à cet effet, des centaines de pigeons verts roucoulaient dans leurs nids.

— D'où vous viennent tous ces animaux que vous soignez? dis-je au brahme.

— On m'en apporte de tous côtés, me répondit-il, les uns blessés par des fauves, ou par vos compatriotes à la chasse, — il eut un amer sourire en me disant cela — d'autres, malades seulement d'une longue vie, et sur le seuil de la mort qui doit les transformer.

— Vous croyez donc à la transmigration des âmes?

— Je crois, que toutes les créatures de Dieu ne forment que des anneaux plus ou moins parfaits d'une chaîne, et que la vie monte de la boue à la plante, et de la plante jusqu'aux animaux et à l'homme.

— Et de l'homme?

— Et de l'homme jusqu'à l'infini, l'homme n'est que

la forme actuelle du plus parfait ; cette terre n'a pas dit son dernier mot, et les âges futurs verront des êtres merveilleux que nous ne soupçonnons pas encore. C'est la loi fatale de la vie, de se transformer sans cesse dans le sens du mieux ; elle ne saurait s'arrêter sous peine de n'exister plus.

— Vous pensez alors que toutes les espèces vont en se transformant progressivement.

— Cette transformation est enseignée par tous nos livres saints et nos sages. Lisez le divin Manou, vous y apprendrez que tout monte incessamment et graduellement vers Brahma, l'être souverain ; tout ce qui existe, tous les mondes, sont les atomes qui composent Swayambhouva — l'être existant par lui-même, — le plus petit grain de sable est une parcelle du Grand-Tout ; la matière, le mouvement, la vie, tout est lui et dans lui.

— Ainsi, c'est là, la pensée qui vous guide quand vous adoucissez la souffrance de ces pauvres êtres confiés à vos soins ?

— Je suis les préceptes que nous ont légués nos pères.

Je restai quelques instants pensif, devant cette foi vigoureuse, se traduisant sans ostentation par des actes incessants de dévouement.

Mon compagnon, à qui je traduisais au fur et à mesure ces réponses du brahme, était frappé d'étonnement,

il n'avait eu jusqu'à ce jour aucune idée de l'Inde véritable, qu'il n'avait encore regardée, comme la plupart des voyageurs, qu'à travers le prisme de ses préjugés européens.

— Est-ce que tous les Indous partagent ces idées? me dit-il.

— A peu près tous.

— C'est un peuple de rêveurs.

— Oui ! et l'Angleterre a beau jeu de les opprimer, pour engraisser son île de fumée et de brouillards ; ils ne se plaignent même pas, et considèrent tous les maux qui les atteignent, comme une punition d'en haut, et le signe infaillible de la récompense future.

— Quelle est donc la cause de ce curieux état social ?

— Le prêtre ; il a si bien façonné pour le joug la nation qu'il dominait autrefois, qu'elle est aujourd'hui, avec ses deux cents millions d'hommes, la proie d'une poignée de mercenaires éhontés, qui la pillent à qui mieux mieux, et dont elle se débarrasserait d'un coup d'épaules si elle ne se croyait frappée par une irrésistible fatalité.

— Elle a cependant tenté de secouer ses chaînes en 1857.

— C'est une erreur. La révolution qui éclata alors ne fut qu'un soulèvement des musulmans irrités par la confiscation du royaume d'Aoude, dont le dernier sou-

verain, attiré à Calcutta sous prétexte de fêtes, fut maintenu prisonnier et privé de ses États par cette loyauté britannique qui n'a jamais hésité devant une infamie pour agrandir son territoire. Les Indous n'ont jamais pris aucune part à la lutte, et cependant ils ne demandaient pas mieux que de se jeter dans la mêlée, mais ils attendaient le signal de la France..., de la France qu'ils aiment et dont la conduite, pleine d'humanité, contraste avec celle de leurs bourreaux.

— Pourquoi ce mot n'a-t-il pas été dit?

— Les rajahs du Maïssour, du Tandjaour, du Travencor sont venus chercher le signal à Pondichéry.... mais c'était au temps de l'alliance intime. Nous faisions de l'anglomanie à outrance... et le signal ne fut pas donné. *Combien faudra-t-il encore de temps à notre pauvre pays, pour bien se persuader de cette vérité, que l'Angleterre n'a en Europe et dans tout l'extrême Orient, qu'une rivale, la France, et que l'Angleterre ne dort paisible et satisfaite que quand la France est impuissante et abaissée...*

A ce moment, le brahme qui nous avait quittés pour pénétrer dans l'intérieur, en ressortit tenant dans ses mains un jeune aiglon de l'espèce de ceux dédiés à Vischnou — l'aigle du Malabar; — il lui donna la volée, et nous dit sans attendre que nous l'interrogions :

— Je ne garde ici que les incurables ; dès qu'un de mes malades est guéri, je le rends à la liberté. Mais il n'est pas rare de voir ceux qui sont restés longtemps

dans cet asile revenir chaque jour, aux heures des repas, prendre leur part de la nourriture que je distribue.

En quittant le vieux sannyassis, nous lui remîmes notre offrande pour ses pauvres estropiés, et nous nous hâtâmes de regagner notre campement. Il nous restait juste le temps d'arriver au lac Oussoudou à l'heure convenue. Doressamynaïker, thasildar de Babour, c'est-à-dire chef et juge de paix indigène de la ville, avec son suppléant, le bechcer Pomoussamypoullé, nous attendaient pour nous donner le *salam* de bienvenue, et savoir si je n'étais pas venu dans le district pour une inspection judiciaire.

Le thasildar avait à tout hasard fait préparer une collation composée de fruits et de carry. Force nous fut de décliner l'invitation du brave homme, mais, devant son insistance, je dus lui promettre qu'à notre retour nous nous arrêterions quelques heures chez lui.

Nous reprîmes notre marche sur Oussoudou, par les aldées — villages — d'Aratchicoupam et d'Aranganour.

La chaleur, qui commençait à devenir étouffante, nous força à chercher un abri sous la tente de nos charrettes, et j'ordonnai à Tchi-naga de presser l'allure des animaux, qui, au seul commandement de leurs conducteurs, se lancèrent au petit trop. Les vindicara se placèrent à leur tête pour les animer et maintenir

leur vitesse. A onze heures nous aperçûmes les flots bleus du lac.

Nos amis étaient campés sous l'ombrage de gigantesques banians ; tout près du bengalow du conducteur des ponts et chaussées, chargé de l'entretien des berges du lac et de la distribution des eaux aux cultivateurs, la table était dressée, et notre arrivée fut saluée par de frénétiques hurrahs.

Le déjeuner fut splendide; le lac et la jungle mis à contribution nous avaient donné leurs poissons et leurs gibiers les plus fins, sans parler des conserves de toutes espèces que les cantines du major avaient fournies.

Que l'Anglais voyage ou chasse, il se fait toujours suivre dans l'Inde par une armée de serviteurs et une voiture de provisions; il a sa tente, sa table, ses siéges, son lit. Il faut qu'il rencontre partout le confort auquel il est habitué chez lui. Orgueilleux avec les Indous qu'il tient à distance, il promène son luxe et son ennui, sans s'occuper de coutumes qu'il dédaigne, et de populations qu'il ne veut pas connaître. Aussi lui est-il fort indifférent de voyager en Europe, en Afrique, en Chine ou dans l'Inde, il reviendra tel qu'il est parti, farci de préjugés anglais, et quand il voudra parler des contrées qu'il a visitées, il ouvrira ses Cook's-guides qui sont les livrets Chaix de l'Angleterre.

Ces habitudes convenaient peu à mes goûts, j'aime à

voyager à petites journées, à m'arrêter dans les villages, à faire d'amples moissons d'observations et de faits curieux, à écouter le soir, en me mêlant à la population indigène, les interminables légendes et les chants héroïques dont elle égaye ses veillées ; pas une cérémonie dont je n'étudie le symbole, pas une ruine dont je n'interroge la pensée, recherchant dans le silence des solitudes, au milieu des tronçons de colonnes enfouies dans l'herbe, et des chapiteaux brisés, le secret des civilisations disparues, comme un enseignement à celles qui doivent naître.

J'aime de plus à vivre sobrement, m'accommodant parfaitement de la nourriture indoue, qui n'a rien que de fort agréable, même pour les palais les plus délicats ; à ne rien emporter d'inutile, ou de gênant, qui puisse m'empêcher de franchir rapidement de grandes distances en cas de nécessité, des armes de choix, une petite boîte de pharmacie bien assortie, un peu de vin et de cognac pour couper mon eau, très peu de conserves, une charrette à bœufs et deux domestiques ; et cela me suffit pour parcourir pendant de long mois les contrées les plus accidentées, les plus sauvages et les plus dangereuses, en maintenant ma santé dans un parfait état.

Aussi, je me promettais bien de ne prendre de l'invitation de mon ami, que j'avais été forcé d'accepter, que ce qu'il me plairait, et de ne suivre la chasse qu'au gré du hasard et de la fantaisie.

Lorsque la chaleur se fut un peu apaisée, le major donna de nouveau le signal du départ. Il devait aller avec ses invités d'un seul trait à Gengy où pâturaient en ce moment de nombreux troupeaux de buffles signalés depuis plusieurs jours par les rabatteurs.

Nous résolûmes, le capitaine et moi, de nous arrêter à Tirouvicarré.

Il faisait nuit déjà depuis plus d'une heure, lorsque nous installâmes notre campement auprès des ruines de cette pagode célèbre. Ayant fait un grand feu pour chasser les cobra-capels et éloigner les fauves, qui pouvaient avoir la fantaisie de rôder dans ces parages déserts, je donnai, à Tchi-Naga deux canards sauvages que j'avais achetés au lac Oussoudou le matin, et huit manganis de riz — environ deux livres, — en le chargeant de confectionner notre carry, Amoudou, dont c'était l'occupation habituelle, n'étant pas encore arrivé.

Ce vindicara était à mon service depuis plus de cinq ans ; il me conduisait dans toutes mes excursions ; c'était un homme sûr, d'une fidélité à toute épreuve, aussi l'avais-je soustrait, à la maison, à l'autorité du dobachy — chef des domestiques ; — il ne recevait, ainsi qu'Amoudou, des ordres que de moi seul, chose à laquelle il était extrêmement sensible. J'avais peu à peu obtenu qu'il me rendît en voyage quelques petits services, qui n'étaient pas toujours d'accord

avec les idées de sa caste, et que je me serais bien gardé de lui demander à Pondichéry, en face des autres serviteurs.

Sa fréquentation constante avec mon Nubien, qui lui répétait sans cesse dans son langage original : *Beaucoup argent, bonne caste ! pas argent, mauvaise caste !* contribuait, sinon à diminuer ses préjugés, du moins à en adoucir l'expression ; aussi se prêtait-il volontiers à tout ce que je lui demandais ; j'avais soin, du reste, de ne lui ordonner que des choses qui, sans être positivement défendues, n'étaient pas non plus positivement permises.

Lorsque le vindicara du capitaine vit son compagnon découper proprement les canards et les jeter dans le beurre qui crépitait dans la *tiselle* avec de menus oignons, du safran et les différents ingrédients du carry, il ne put retenir un geste d'horreur et se voila la face, pour ne pas voir un bohis toucher à la chair, et se faire le cuisinier des blancs.

Aussi, à quelques pas sur des pliants de toiles, nous assistâmes à la plus amusante des conversations. Avec une verve intarissable, Tchi-Naga se mit à tourner son camarade en ridicule, sans répondre directement aux observations que ce dernier lui présentait.

— Les esprits de la nuit, lui disait-il, ont troublé ta cervelle et te font prendre des poissons pour des canards — l'usage du poisson est permis à la caste des

bohis; — quelle pauvre intelligence est la tienne, bien sûr tu ne reconnaîtras pas ta femme et tes enfants au retour. C'est certainement l'âme de quelque vieux bufflone qui est passée dans ton corps, et puis tu bois trop de callou — liqueur fermentée du cocotier, — cela achève de troubler ta raison, etc...

Un chant monotone et nasillard, qui se fit entendre au loin dans le vallon que dominaient les ruines, vint mettre fin à cette dispute. C'était Amoudou; en quelques minutes il fut auprès de nous; il avait exécuté ponctuellement toutes les commissions dont nous l'avions chargé; après avoir remis au capitaine les différents objets qu'il avait achetés pour lui, et les fonds que son consignataire lui envoyait, il s'en fut relever Tchi-Naga de ses fonctions intérimaires.

Cette nuit s'écoula sans grand incident; deux ou trois fois seulement, le rugissement lointain de la panthère noire domina le glapissement des hyènes et des chacals, qui, à cent mètres de nous, à peine, fourmillaient dans les hautes herbes; mais nous étions encore trop près des habitations et des champs cultivés, pour avoir à redouter une visite de ces dangereux animaux. Nous prîmes cependant les précautions d'usage, et, étendus dans nos charrettes, la main sur nos armes, nous nous endormîmes, non aussi paisiblement sans doute, mais avec plus de plaisir que dans le lit le plus moelleux.

Je ne sais s'il me sera donné de revoir bientôt ce merveilleux pays, où j'aimerais à me reposer au soir de ma vie, mais son souvenir est encore aussi vif en moi qu'au temps où je foulais le sol de ses mystérieuses forêts, de ses jungles sans fin, et ce n'est jamais sans une émotion vraie que je songe à ces nuits pleines de tièdes parfums, de bruits étranges et de dangers inconnus, que j'y ai passées.

Aux premières lueurs du jour, respectant le sommeil du capitaine qui reposait aussi tranquillement qu'à son bord, je m'engageai au milieu des ruines.

Les premiers pas que je fis m'engagèrent à la prudence; au milieu des murs démantelés, sous les masses énormes de décombres enterrées dans le sol, et les tronçons de statues dégradées par le temps où j'avais peine à distinguer une forme humaine, des serpents de toute espèce fuyaient de tous côtés à mon approche.

Je revins au campement, et ayant pris, dans ma boîte à pharmacie, du beurre d'antimoine, seul cautérisant assez rapide en cas d'accident, un scalpel, une bande de toile et de la ficelle à bandage, je repris mon excursion, en recommandant à Amoudou de conduire le capitaine auprès de moi dès qu'il s'éveillerait.

J'allais de nouveau m'engager dans la même voie, lorsque j'aperçus, à environ deux cents mètres sur la droite, un vieux brahme qui semblait se diriger d'un

pas sûr vers la seule partie de l'édifice qui fût encore debout.

Jugeant à sa démarche qu'il devait suivre un sentier battu, je me dirigeai de son côté. Je ne m'étais pas trompé, et m'engageai dans la même direction que lui.

Aussi loin que les regards pouvaient s'étendre sur le plateau de Tirouvicarré, on n'apercevait que des colonnes brisées, des tronçons d'obélisques, des pans de murailles suspendus dans les airs; de monstrueux éléphants sculptés dans le rocher, debout aux quatre coins, mais mutilés, semblaient garder encore ces débris d'une des plus vieilles pagodes de l'Inde ancienne; le massif du milieu, seul, avait lutté avec le temps, sans échapper entièrement à ses ravages, et se tenait encore debout, sur ses énormes assises, dominant la plaine désolée. Je pus voir en m'approchant, que les parties conservées étaient le goparam, ou portique, et le grand sanctuaire central.

Sur le fronton je déchiffrai cette inscription sanscrite :

SWAYAMBHOU PRTAG VIÇWÊNA.

« L'être existant par lui-même est distinct de l'Univers. »

TÊNA SAMO NASTI KATCHIT.

« Nul n'est semblable à lui. »

Un peu au-dessous se trouvait la parole suivante :

AGNIVAYOURAVAYAS.

« O feu, ô vent, ô soleil. »

De chaque côté de l'entrée principale, la muraille de granit noir était également couverte d'inscriptions ; à gauche je lus :

ATMAMAN CRÊYASA YOXYÊ,
DÊHASYA' SYA VIMOCANAT.

« Je trouverai le bonheur en me dépouillant de ce corps périssable. »

L'inscription de droite portait :

YAT TWAYA VAKTAVYAM
TAT KARTAVYAM.

« Agis de façon à pouvoir toujours faire ce que tu dis. »

Sur une marche brisée qu'il me fallut franchir pour pénétrer dans l'enceinte sacrée, je lus en écartant la poussière de mes mains :

TAM ITCHAMI VEDITOUM
SANTAM RRAHMANAM
SARVADJANO BRAVITI.

« Je désire le connaître ce Brahma dont tout dans la nature affirme l'existence. »

Dans le sanctuaire, je relevai les slocas — stances — suivants, gravés sur une plaque de marbre noir au-dessus de l'autel des sacrifices :

Na vismayèta tapasâ, vadedistwâ ça nânrtam
Nârtto pyapavadêd virpran ; na datwâ parikirttayêt.

***

Darmam çanay sancinouyad valmikam iva pouttikâs.
Paralô kasahâyartam sarvaboutany apî dayan.

***

Nâmoutra hi sahâyâritam pita mâta ça tistatas.
Na poutra dâram nadjnâtir, darmas tistati kêvalâs.

***

Ekas pradjâyatê djantour, êka êva praliyatê.
Eko nouboungktê soukrtam êka, êva ça douskrtam.

***

Mrtam çariram oustrdjya kâstalôstasamam xito.
Vimouka bândavâ yânti ; darmas tam anougascati.

***

Tasmâddarmam sahâyârtam nityam sancinouyâ tchacanay.
Darmêna hi sahâyêna tamas tarati doustaram.

***

Darmapradanam pouroucham tapasâ hatakilvisam.
Paralôkam nayaty açou bâswautam kaçaririnam.

Voici la traduction de ces curieuses stances que l'on pourrait sans inconvénient graver dans l'intérieur d'un monastère ou sur les murailles d'un temple chrétien :

« Que l'homme ne s'enorgueillisse pas de ses austérités, et qu'après le sacrifice il n'insulte pas les brahmes (prêtres), quand bien même il aurait été insulté par eux. Quand il commet une bonne action, qu'il ne s'en vante pas à tout propos. Qu'il ne profère jamais de mensonge.

***

« Évitant d'affliger aucun être animé, pour n'avoir pas à en répondre dans la vie future, qu'il augmente peu à peu la somme de ses bonnes actions, de même que les carias — fourmis blanches — accroissent leur habitation.

***

« Son père, sa mère, son fils, sa femme ne l'accompagneront pas dans l'autre monde, la vertu sera son unique compagnon.

***

« L'homme naît seul, meurt seul, reçoit seul la récompense de ses bonnes actions, et seul aussi la punition de ses péchés.

***

« Après avoir laissé son corps à la poussière, comme un tronc d'arbre vieilli, ou une motte d'argile desséchée, les parents du mort s'éloignent en détournant la tête, mais la vertu lui reste fidèle, et guide son âme.

***

« Qu'il resserre chaque jour les liens qui l'attachent à la vertu, afin de ne pas partir seul pour l'autre monde, car si la vertu l'accompagne il n'a rien à craindre des ténèbres de l'enfer.

***

« L'homme dont toutes les actions ont pour but la vertu, et dont tous les péchés ont été effacés par des actes pieux et des sacrifices, parvient au séjour céleste rayonnant de lumière et revêtu d'une forme divine. »

***

Je restai quelques instants absorbé devant ces stances que la sagesse antique avait gravées là huit à dix

mille ans avant notre ère; tout un monde de pensées vint m'assaillir, et je vis passer devant moi, dans une revue rapide, tous ces vieux brahmes, tous ces vanaprastha, sannyassis, anachorètes, gymnosophistes, devant lesquels s'inclinèrent les Grecs d'Alexandre sur les rives de l'Indus, et qui, sous les arceaux de leurs vieilles pagodes, dans le silence de leurs bois sacrés, vivaient dans la contemplation spiritualiste du Grand-Tout, et furent les ancêtres de Pythagore, de Platon, des stoïques, des esséniens, et des premiers chrétiens. Je poursuivis mes recherches.

Les murailles intérieures étaient entrecoupées de distance en distance, de colonnes octogonales couvertes de sculptures en relief, représentant des épisodes de la guerre des dieux et des héros; les chapiteaux simulaient, les uns des vases élégants d'où s'échappaient des guirlandes de fleurs, les autres des faces d'hommes et d'animaux; de tous côtés des groupes mythologiques couraient le long des frises, donnant aux entablements un aspect d'une richesse incomparable.

Mais tout cela était dans un tel état d'abandon, que quelques années à peine devaient suffire à jeter bas ces derniers vestiges de l'antique monument.

Arrivé à l'extrémité du sanctuaire, je passai en hésitant entre deux colonnes détachées de leur base, arc-boutées l'une contre l'autre par leurs extrémités supérieures, qui semblaient ne se tenir debout que par un

miracle. Je me trouvai dans une petite cour, dont les dalles de pierre défoncées avaient donné passage à des arbres vigoureux, reliés les uns aux autres par des lianes, qui faisaient de cet étroit espace une véritable salle de verdure. Le sol était littéralement jonché de statuettes mutilées.

Tout à coup j'aperçus dans un coin, au milieu des hautes herbes, une tête de granit noir qui tranchait sur le vert sombre des arbustes. Sans souci des dangereux hôtes que ce réduit pouvait abriter, de la main j'écartai les branchages et mis à découvert une merveilleuse statue de femme, debout sur son socle, dans un état parfait de conservation ; de ses mains s'échappait une pluie de fleurs qu'elle semblait répandre sur une plaque de marbre noir scellée à ses pieds[1].

Cette sculpture n'avait rien de religieux, et devait être beaucoup plus moderne que le monument.

Avec une poignée de feuilles, j'enlevai la poussière qui couvrait la table de marbre, et je lus en caractères devanagueris du sud :

NATALIKA

1. Cette magnifique statue fut volée quelques années plus tard par un photographe ambulant ; après l'avoir expédiée en Europe, il s'était réfugié sur le territoire français, et cela fit toute une affaire avec le gouvernement de Calcutta.

Au-dessous étaient gravées ces paroles du Ramayana :

SUMAHAD AÇATCHARYAM
AHAM DRISTAVATI
YAT PUSPANI
HASTABYAM MRIDYAMANANI
BOUYAS SOUGANDINI BAVANTI

Dont voici la traduction :

J'ai été témoin de cette grande merveille, qu'en froissant des fleurs dans ses deux mains, elle les rendait plus parfumées.

Lorsque je me relevai, après avoir transcrit cette inscription, un léger bruit me fit retourner... Le vieux brahme qui m'avait précédé, et qui avait disparu dans les profondeurs de l'édifice, était derrière moi.

— Salam, aya, me dit-il d'une voix douce, dans cette mélodieuse langue tamoule des populations du Carnatic (salut, seigneur).

— Salam, vanaprastha, lui répondis-je dans le même idiome (salut, vénérable anachorète).

— Que Siva veille sur toi et t'accorde de longs jours.

Le brahme était sivaïste ; je lui répondis sur le même ton :

— Que Siva te fasse la grâce de mourir aussi pur

que les eaux du Gange; puisse cette transformation être pour toi la dernière!

Après ces échanges obligés de politesse, je songeai à satisfaire ma curiosité.

— Quelle est cette femme? dis-je au vieillard.

— Si tu connais notre langue sacrée, tu as pu lire son nom, Natalika.

— J'ai lu et j'ai relevé l'inscription tout entière, mais cela ne m'a pas donné l'explication que je cherche.

— Cette statue est ici depuis plus de onze siècles. Elle date de la première tentative des musulmans pour s'établir dans l'Inde, et a été élevée dans la pagode de Tirouvicarré par Odeï-Rajah, à la mémoire de Natalika, sa fiancée, fille de Dahir-Rajah, qui, faite prisonnière et conduite au harem du calife Oualid, se tua après s'être vengée de son vainqueur, pour échapper au déshonneur. Odeï-Rajah, qui régnait dans le Maïssour, avait couru à son aide à la tête de son armée. Dans sa douleur d'être arrivé trop tard pour la secourir, il avait quitté le trône pour entrer dans la secte des pandarons — mendiants des pagodes — et s'attacher au service du temple de Tirouvicarré, qui était encore à ce moment dans toute sa splendeur. C'est lui qui a fait sculpter, quelque temps avant sa mort, cette figure de sa bien-aimée, en ordonnant que ses ossements, recueillis dans le bûcher, fussent placés sous cette plaque de marbre, sur laquelle Natalika répand des fleurs.

Bientôt, ajouta le brahme, ce qui reste de cette pagode illustre, fondée par Ramatchandra, dont le service n'exigeait pas moins de dix mille brahmes, s'abîmera dans la poussière, entraînant dans sa chute la statue de la fille de Dahir et le tombeau d'Odeï-Rajah.

— Pourquoi, répondis-je, ne pas enlever cette statue avec son monument funèbre, et les placer dans un lieu sûr ?

— Il faut respecter les volontés des morts. Celui qui repose là a creusé lui-même son tombeau.

En disant ces mots, le vanaprastha me salua, en portant les deux mains au front, et rentra lentement dans le sanctuaire.

Ce fait, malgré son apparence légendaire, appartient à l'histoire.

En 711, une barque arabe fut pillée dans un des ports du Sind. Une réparation fut demandée à Dahir-Rajah, souverain de cette contrée, qui la refusa. Abdoul-Hadj, gouverneur de Bassora pour le calife Oualid, envoya Cassim, son neveu, à la tête de six mille hommes de troupes régulières, pour châtier le rajah. La discipline des musulmans eut comme toujours raison du nombre. Cassim prit successivement les villes fortifiées de Dinal, d'Alar, de Brahmanabad et tua le fils aîné de Dahir, en combat singulier, à la tête de son armée.

Le siége de Brahmanabad fut signalé par un incident héroïque. La jeune ranie — reine, — veuve du fils de Da-

hir, réunit les débris de l'armée, s'enferma dans la ville et s'y défendit avec un indomptable courage, jusqu'au moment où la famine lui suggéra un projet extraordinaire, mais qui n'est pas isolé dans les annales indoues. Se rendre, c'était la circoncision pour les hommes, le harem pour les femmes et les jeunes garçons ; la ranie n'y songea pas un instant, elle livra au bûcher toutes les femmes et tous les enfants qui y montèrent en chantant, puis, ayant réuni ses guerriers, elle leur fit faire à tous *les ablutions funéraires de la purification*, puis faisant ouvrir les portes de la ville, elle se précipita à leur tête sur l'ennemi dont elle fit un affreux carnage, et périt les armes à la main avec le dernier de ses Radjpoutes.

Cassim rêvait déjà de pousser ses conquêtes jusqu'au Gange, lorsqu'il fut mis à mort au milieu de son triomphe par ordre du calife Oualid.

Voici, d'après l'historien indo-arabe Ferista, comment le fait aurait eu lieu.

Depuis son entrée dans l'Inde, Cassim s'était emparé de richesses considérables, et avait fait de nombreuses prisonnières. Parmi ces dernières se trouvaient les deux filles de Dahir-Rajah, d'une beauté tellement remarquable, qu'elles furent jugées, par Cassim, dignes d'être offertes au commandeur des croyants.

Il chargea donc plusieurs éléphants de tapis du Cachemir, de vases d'or et de bijoux précieux, et les ex-

pédia à Oualid avec les deux princesses. Lorsqu'elles arrivèrent devant le calife, elles se prosternèrent à ses pieds; mais ce dernier, ravi par tant de charmes, les releva aussitôt, en leur disant qu'elles étaient dignes de régner sur son cœur. Mais Natalika, l'aînée, éclata en sanglots, et refusant de quitter la posture suppliante qu'elle avait prise, elle s'écria :

— Grand prince, je suis indigne d'être admise à partager ta couche. Tu vois en moi le rebut de Cassim, et c'est après m'avoir déshonorée, qu'il a osé m'envoyer à toi.

En entendant ces paroles, Oualid entra en fureur, et, pour venger l'insulte qui lui avait été faite par le général de l'armée des Indes, il expédia l'ordre à Abdoul-Hadj, gouverneur de Bassora, de faire périr son neveu, et de lui envoyer le corps dans une outre, pour qu'il pût s'assurer par lui-même de l'exécution de ses ordres. Abdoul-Hadj n'essaya même pas d'éluder les ordres de son maître, il y allait pour lui-même de la vie ; il expédia en toute hâte à Cassim, l'ordre de remettre son commandement à El Temim, le général de la cavalerie, et de rentrer à Bassora.

Cassim obéit à regret, mais sans défiance. S'il se fût en effet douté du sort qui l'attendait, il fût resté au milieu de ses troupes qui l'adoraient, et rien ne l'eût empêché de se rendre indépendant dans l'Inde, et de régner sur les contrées qu'il avait soumises.

A son arrivée à Bassora, il fut étranglé par les gardes sur le seuil du palais de son oncle, avant même qu'il eût pu le voir. Son corps fut immédiatement expédié à Oualid.

Malgré le prétendu déshonneur de sa captive, le calife était devenu éperdûment amoureux d'elle, mais cette dernière répondait à toutes ses protestations par des larmes, en jurant d'être à lui, dès que l'insulte qui lui avait été faite serait vengée.

Aussitôt qu'Oualid eut reçu le corps de Cassim, il le présenta à Natalika, qui fit éclater immédiatement une joie sauvage.

« Le voilà donc, s'écria-t-elle, cet odieux ennemi de ma race, l'assassin de mon père et de mon frère. Sache, prince barbare, que Cassim était innocent, et que je ne l'ai accusé de mon déshonneur que pour venger la mort des miens, le massacre de milliers de femmes et d'enfants innocents, et le pillage sacrilége de Brahmanabad, la ville sainte ; je puis mourir maintenant, et la fille de Dahir-Rajah ne partagera pas la couche du roi des circoncis. »

En proférant ces paroles, la courageuse princesse se plongea d'une main ferme, un poignard dans le cœur et expira. Odeï-Rajah, son jeune fiancé, jura de la venger, et, s'alliant aux princes radjpoutes de Soumera, commença une guerre d'extermination contre les musulmans qui dura dix-huit ans. Tout prisonnier était

immédiatement massacré; les chefs ne recevaient la mort qu'après les plus épouvantables tortures.

Enfin, après avoir vu le dernier des musulmans disparaître de la terre de l'Inde, Odeï-Rajah revint dans ses États du Maïssour, dont il avait, pendant tout le temps de la lutte, confié le gouvernement à un de ses parents maternels qui, fidèle à sa haine, avait constamment levé des troupes fraîches, et les lui expédiait dès qu'elles étaient disciplinées.

A partir de ce moment, l'histoire semble l'oublier, mais la légende, qui ne perd jamais ses droits à poétiser la fin de ses héros, le fait mourir, sous les vêtements d'un pandaron, dans l'antique pagode de Tirouvicarré.

Onze siècles se sont écoulés, la terre sacrée des brahmes a vu de nombreux envahisseurs. Cette race vaillante des rajahs a disparu. Aux grandes luttes du passé a succédé l'oppression mercantile des marchands de cotonnade de la cité de Londres; l'Indou fabrique, à coups de rotin, de l'opium et de l'indigo pour John Bull, qui le civilise à sa manière par un esclavage d'autant plus odieux qu'il est plus hypocrite. Rien ne rend triste la poésie du passé, comme les indignités du présent.

L'Inde, hélas! n'est plus qu'une contrée historique.

Assis près du tombeau d'Odeï-Rajah, je rêvais depuis longtemps déjà à ces mystérieuses lois de la nature, qui détruisent constamment les civilisations, les peu-

ples, les hommes, pour en reconstruire d'autres, et je cherchais le secret de cette fatalité qui, à toutes les pages de l'histoire, jette sans cesse les sociétés industrieuses et policées aux mains des barbares..., lorsque la voix joyeuse du capitaine vint m'arracher à mes réflexions.

— Où êtes-vous donc? me criait-il de toute la force de ses poumons, car du diable si je puis m'orienter au milieu de ces décombres.

— Par ici, lui dis-je en montant sur un pan de muraille, et de la main je lui indiquai la position à suivre.

— Bien! je vais maintenant pouvoir mettre le cap sur vous.

N'ayant plus rien à visiter, dans cette partie du moins de l'édifice, je fus à sa rencontre. En traversant de nouveau le sanctuaire, j'aperçus au pied de l'autel un énorme cobra-capel qui, le corps enroulé autour d'une *tiselle* de terre pleine de lait, était en train d'absorber le délicieux breuvage; je m'éloignai à la hâte, sans le troubler. C'était un des serpents sacrés de la pagode, que le vieil anachorète, seul desservant de ces ruines, soignait en l'honneur de Siva.

— J'ai cru un instant que je ne parviendrais pas à vous rencontrer, me dit mon compagnon quand nous nous fûmes rejoints, j'allais même y renoncer, lorsque vous avez répondu à mon appel.

— Prévoyant cela, j'avais ordonné à Amoudou de

vous conduire, je m'étonne qu'il ne s'en soit pas souvenu.

— Vous n'avez aucun reproche à lui faire.

— Je ne suis pas de votre avis, mon cher capitaine, car, quand on n'a pas l'habitude de la campagne indoue et surtout des ruines, on peut se faire mordre par un serpent, et vous savez que ces animaux sont presque tous tellement venimeux, que c'est à peine si un secours immédiat pourrait vous sauver.

— Il y en a donc réellement beaucoup.

— Plus que vous ne sauriez le croire ; il est peu de broussailles, de racines d'arbres, d'excavations et de tas de pierres, décombres ou rochers, qui n'en recèlent de grandes quantités. L'année dernière, le service des ponts et chaussées de Pondichéry, ayant fait détruire les figuiers de barbarie, vulgairement nommés *raquettes*, qui bordaient la route d'Arian-Coupam, on en tua plus de vingt-mille sur un parcours d'une lieue à peine. Jugez de ce qu'il doit y en avoir, dans les lieux inhabités.

— C'est à n'oser faire un pas, sans regarder où on met le pied.

— Non, ce serait exagérer et tomber dans le cas de certains voyageurs, qui, pour donner de l'intérêt à leurs narrations, trouvent à chaque instant un serpent dans leur lit, et un scorpion dans leurs pantoufles. Le serpent, quel qu'il soit, à part le boa, non-seulement

n'attaque pas l'homme, mais encore fuit à son approche de toute la vitesse dont il est susceptible ; le moindre bruit le met en éveil, et à moins que ce ne soit au point du jour, quand il est encore engourdi par les fraîcheurs de la nuit, il est bien rare qu'il se laisse même apercevoir. Depuis de longues années, je sillonne l'Inde en tous sens, et je ne me souviens pas d'avoir été en danger immédiat d'être mordu ; mais cela ne doit pas exclure de sages précautions, surtout dans des lieux semblables à ceux-ci, qu'affectionnent particulièrement ces dangereux reptiles, c'est pour cela que j'avais recommandé à mon Nubien de vous accompagner.

— Il n'y a point de sa faute, car c'est moi qui l'ai prié de m'indiquer simplement où je pourrais vous rencontrer, et de rester au campement pour installer une acquisition que je viens de faire.

— Vous avez trouvé à acheter quelque chose ici, fis-je avec un sourire d'incrédulité?

— Oui, un guépard.

— Un guépard, vous voulez donc nous faire dévorer?

— Je n'en ai pas la moindre envie, et si vous pensez qu'il soit dangereux de le conserver, je puis le rendre à ses maîtres qui sont restés près d'Amoudou, car j'ai réservé votre opinion.

— Mon cher capitaine, si cet animal a été pris tout petit et bien dressé, il sera un pourvoyeur émérite de notre cuisine, et nous procurera des chasses très-inté-

ressantes; dans le cas contraire, nous avons tout à redouter de sa férocité; j'ai vu un jour dans les monts Kotmalés, à Ceylan, un combat entre un guépard et une panthère noire, c'est la panthère qui a eu le dessous; vous voyez quel hôte incommode nous traînerions avec nous.

— Les deux Indous qui l'ont apporté, nous ont soutenu qu'il était parfaitement dressé, et qu'il avait été pris sous la mère.

— Vous êtes vous assuré de sa douceur?

— Oui, il est attaché par un simple collier, se laisse caresser en se couchant sur le dos, et joue comme un jeune chat.

— Dans ce cas il est probable qu'ils ne vous ont pas menti; nous allons voir du reste à quelle caste ils appartiennent, ce qui est important avant de conclure définitivement le marché. Le guépard, ou léopard à crinière, que l'on apprivoise facilement pour la chasse, est dans le sud de l'Indoustan d'une taille plus forte que dans les autres contrées de l'Asie et qu'en Afrique; il atteint et dépasse souvent celle de la panthère; sa robe est d'un fauve très-clair, et toute mouchetée de taches noires; il chasse admirablement, et pour le compte de son maître, la gazelle, le cerf, le daim, l'autruche, le sanglier et même des gibiers de moindre importance, tels que l'agouti et le lièvre.

Après avoir examiné l'animal, un des plus gros de

l'espèce, et reconnu à ses manières caressantes, qu'il avait été en effet élevé dans un état complet de domesticité, je m'approchai des deux Indous qui l'avaient apporté, et m'adressant au plus âgé, je lui demandai quels étaient son nom et sa caste. Le pauvre diable me salua en faisant le schaktanga, comme s'il eût été en présence d'un brahme, c'est-à-dire en se couchant dans l'herbe, les deux mains jointes au-dessus de sa tête. Je lui fis signe de se relever, il obéit et répondit à la question que je lui avais posée.

— Je me nomme Koullen, fils de Vellayen, de caste kahdou-couroubarou.

— Eh bien, Koullen, fils de Vellayen, jure-moi par le serment consacré, que ce guépard est non-seulement inoffensif, mais encore qu'il a été parfaitement dressé pour la chasse.

— Il a été dressé pour la chasse, et n'a jamais fait de mal à personne. Que mon corps soit privé de la sépulture des justes, que nulle cérémonie funéraire ne soit faite à perpétuité pour l'anniversaire de ma mort, et que mon âme revienne animer le corps d'un vautour aux pieds jaunes, si ce que je dis n'est pas la vérité !

Ce serment, consacré par le préjugé religieux, est d'une importance telle pour celui qui le prononce, que fréquemment les Indous refusent de le prêter devant nos tribunaux, préférant laisser planer sur eux un

soupçon même mal justifié, aux chances terribles qu'ils ont de voir, en cas de faux témoignage, leur âme devenir la proie des rakchasas.

Aussi, tout engagement pris sous cette formule, par un Indou, peut-il être considéré comme sérieux ; je ne me souviens pas d'avoir vu un seul indigène y manquer. Le capitaine, enchanté de la tournure qu'avait prise l'affaire, paya le prix convenu, et le guépard devint sa propriété. Nos deux kahdou-couroubarous se retirèrent très-satisfaits également de leur marché, en nous disant avec l'emphatique hyperbole, qui est le propre de toutes les nations de l'Orient : — *Que nous étions des soleils de justice, et des miroirs de vertu.* — La vente de ce guépard assurait deux mois au moins de riz à leur pauvre famille.

Les Indous de la caste kahdou-couroubarou sont des espèces de sauvages nomades, qui habitent au milieu des forêts, sans jamais se fixer nulle part. Dès qu'ils sont restés pendant une saison dans un lieu quelconque, ils plient bagages et vont s'établir ailleurs. Je présume qu'ils doivent descendre d'une des primitives tribus tchandalas, à qui les anciens rois de l'Inde avaient défendu, sous peine de mort, d'habiter dans les villes ou villages, et même de se bâtir des maisons dans les forêts et les jungles désertes qu'on leur laissait pour demeure.

Quand ils arrivent dans un lieu qu'ils choisissent

pour un séjour provisoire, ils se bâtissent une case en feuillage, défrichent un coin de terre, qu'ils retournent tant bien que mal, avec un pieu de bois durci au feu, et sèment un peu de sorgho, de concombres et d'aubergines, qui, avec quelques racines et des fruits sauvages, composent toute leur nourriture.

Les autres castes regardent ces pauvres gens comme des sorciers, dont le seul regard peut causer les malheurs les plus épouvantables ; aussi les éloignent-elles de leurs villages à coup de pierres, lorsque par hasard ils osent s'y aventurer ; malheur aux kahdou-couroubarous qui rôdent autour d'une aldée un jour de cérémonie funéraire, les parents du mort les accusent de n'être venus que pour exercer leurs maléfices sur le corps de leurs parents, la foule s'ameute, et si les malheureux ne cherchent pas leur salut dans une fuite rapide, on les assomme à coups de rotin.

Quelque peste bovine désole-t-elle une autre contrée, le choléra vient-il à sévir avec plus d'intensité, tous les couroubarous sont obligés de quitter le pays.

On leur reproche aussi d'empoisonner les fontaines, de faire avorter par leurs enchantements les femmes enceintes, et de vendre de petites statuettes fabriquées avec de la terre glaise et des os de morts pulvérisés, qui ont la propriété, quand on les frappe au cœur, en prononçant à haute voix le nom d'un ennemi, de faire mourir ce dernier instantanément. Si l'on se borne à

estropier la statuette, la personne nommée au moment de l'acte est estropiée de la même manière.

Les Romains tenaient les mêmes superstitions de leurs ancêtres de l'Orient.

On connaît ce portrait qu'Ovide trace de l'enchanteresse Médée.

> er tumulos errat, passis discincta capillis,
> Certa de tepidis colligit ossa rogis;
> Devovet absentes, simulacraque cerea fingit
> Et miserum tenues in jecur urget acus.

Les sorciers d'Horace fabriquaient aussi des figurines en laine et en cire, destinées à donner la mort.

> ..... Major
> Lanea, quæ pœnis compesceret inferiorem :
> Cerea suppliciter stabat, servilibus, utque
> Jam peritura, modis.

Toutes les nations d'origine indo-européenne s'adonnèrent aux mêmes pratiques pendant le moyen âge. Elles n'avaient point encore cessé aux temps plus modernes des guerres de religion, car on sait que ligueurs et protestants fabriquaient à qui mieux mieux des statuettes de cire, qu'ils perçaient au cœur avec une aiguille, pour faire mourir, tantôt Henri III, tantôt Henri de Navarre.

Pendant la saison des pluies, les couroubarous quittent les forêts et la plaine, et se réfugient dans les

cavernes, et les fentes de rocher des montagnes; ils allument de grands feux autour desquels ils s'entassent tous pêle-mêle, pour se garantir du froid et des fauves; ils ne vivent alors que de reptiles et de singes, qu'ils attrapent à la course. L'usage des vêtements leur est inconnu, et ils voilent plutôt qu'ils ne cachent leurs parties naturelles, avec un paquet de feuilles qu'ils se suspendent à la ceinture, à l'aide d'une petite corde en fibres de coco.

Tchi-Naga nous ayant appris que les deux couroubarous qui nous avaient vendu le guépard, appartenaient à une tribu campée à cinq ou six milles de là, nous résolûmes après déjeuner d'aller la visiter.

Malgré les accablantes chaleurs du milieu de la journée, nous prîmes nos armes, et partîmes sous la conduite de mon vindicara, après avoir entouré nos coiffures d'aloès de plusieurs tours de mousseline blanche, pour prévenir les insolations, mortelles sous ces latitudes.

Mon Nubien resta avec l'autre serviteur pour surveiller notre station. Chaque fois qu'Amoudou ne m'accompagnait pas dans une courte excursion, pour calmer l'extrême jalousie qui s'emparait de lui, je n'avais qu'à le nommer gravement tasildar-chef de notre campement, et à lui confier un de mes fusils de chasse, il prenait alors les airs d'importance les plus réjouissants, et se promenait autour des charrettes avec son

arme, ainsi qu'il avait vu faire aux cipayes de la garnison.

Au bout de deux heures de marche à travers la jungle, nous atteignîmes le campement des Kahdou-Couroubarous. Les hurlements de quelques chiens étiques et coupés de chacal, signalèrent notre arrivée; un groupe d'hommes averti par le bruit, sortit d'un massif de feuillage, et nous regarda d'un air inquiet et craintif. Nous les rassurâmes immédiatement sur nos intentions, et quand ils apprirent que c'était nous qui avions acheté le guépard à leurs camarades, ils se confondirent en salam, et en respectueuses manifestations; quelques pièces de menue monnaie achevèrent de porter la joie dans leur cœur.

Nous entrâmes à leur suite dans leur retranchement de verdure, où nous attendait le plus poétique et en même temps le plus attristant de tous les spectacles. Sur un espace d'un quart de mille carré environ, entouré de chaque côté de pieux entièrement cachés par un inextricable fouillis de plantes grimpantes et de lianes en fleurs, cinquante à soixante familles avaient installé leurs habitations, qui se composaient de quatre piquets fichés en terre, surmontés de quelques feuilles de cocotiers.

La plupart des hommes faisaient la sieste sans pagne, pendant que les femmes, aussi nues que leurs maris, s'occupaient à tresser des nattes et des corbeilles avec les

joncs et les bambous de la jungle. Les enfants des deux sexes n'avaient pas même le léger bouquet de feuilles, dont se servaient leurs parents, et cependant beaucoup approchaient de la nubilité. Un groupe de jeunes filles de douze à treize ans, entièrement formées, les cheveux tordus et noués sans art, nous regardaient curieusement, sans que notre présence parut effaroucher leur pudeur.

La prise du bouquet de feuillage, et un collier de verroterie pour les femmes, composent toutes les cérémonies de mariage de ces pauvres gens.

Mais ce qui nous émut le plus, fut de voir la dure situation des enfants à la mamelle, qui gisaient pêle-mêle dans des trous garnis de feuillage.

Dès leur naissance, les Couroubarous habituent leurs enfants à la pénible existence qui est leur lot.

Le lendemain de leurs couches, les femmes se relèvent et partent avec les hommes, pour aller chercher à travers les bois, les racines, les fruits nécessaires à leur nourriture, ainsi que les joncs et les bambous dont se sert leur pauvre industrie. Avant de partir, elles allaitent le nouveau né, creusent un trou dans la terre, le garnissent d'une couche de feuilles, y déposent l'enfant, recouvrent le tout avec deux feuilles de cocotiers, dont les lamelles lancéolées laissent librement circuler l'air, et s'absentent souvent pour jusqu'au soir. Parfois quand la mère rentre, le trou est vide, une

hyène ou un chacal a enlevé la pauvre créature...

Dès le huitième jour, les mères donnent à leurs enfants un peu d'aliments solides; au bout d'un mois elles les sèvrent, et ne les nourissent plus qu'avec de la bouillie de racines et de fruits; jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher, ils restent dans leur berceau de terre; viennent-ils à mourir!... un peu de sable et quelques pierres, et leur asile devient leur tombeau.

Plusieurs millions d'individus vivent et meurent comme cela dans l'Inde.

En face de tant de misères, le capitaine qui n'avait pas encore perdu toutes ses illusions sur les Anglais, ne put s'empêcher de me dire : Comment se fait-il que le gouvernement britannique, depuis plus d'un siècle, n'ait rien tenté en faveur de ces pauvres gens?

— Si, il a tenté quelque chose !

— Il me semble en effet que l'humanité...

— L'humanité pour me servir d'un mot anglo-saxon qui suinte l'égoïsme et la rapacité, l'humanité ne *paye pas*, mon cher capitaine ; ce que les Anglais ont tenté en faveur des Couroubarous, c'est de les soumettre à l'impôt.

— Mais ils n'ont rien, les malheureux !

— Ils n'ont rien, en effet, et ne peuvent rien avoir, car toutes les autres castes les repoussent, et se soulèveraient si le gouvernement *civilisateur* de l'Angleterre,

leur concédait le moindre droit de propriété; c'est ce qui explique la nécessité où sont les malheureux de quitter à chaque saison, ces terres abandonnées qu'ils ont défrichées, sous peine de voir soulever contre eux une véritable croisade.

— Quel serait, selon vous, le remède à cet état de choses.

— Il est bien simple, vous savez comme les Anglais savent mitrailler : au lendemain de la révolution de 1857, qui leur a tant fait peur, pendant six mois, de Sérampour à Agra, à Lucknow, Cawnpour et Delhi, chaque matin, ils procédèrent froidement, méthodiquement, à d'épouvantables exécutions militaires. Ils avaient été à deux doigts de perdre l'Inde, et ils voulaient terroriser de telle façon, que de longtemps on ne fût tenté de recommencer. Un matin, horrible souvenir ! ils rassemblèrent sous les murs de Lucknow, sept milles cipayes, avec leurs femmes et leurs enfants, braquèrent sur eux deux batteries chargées à mitraille, et leur annoncèrent qu'ils allaient mourir.

L'Indou est fataliste. Pas un cri, pas un murmure ne s'éleva de cette masse humaine; les petits enfants se cachaient derrière les pagnes de leurs mères, et seuls les pleurs des nouveau-nés troublaient ce lugubre silence.

Feu! cria la voix du major Maxwell, dont l'histoire doit conserver le nom.

Et les douze pièces de canon vomirent la mort dans les rangs de ces pauvres victimes, coupables d'avoir voulu chasser l'étranger de leur sol. Cinq fois on rechargea pour terminer la sinistre besogne..... Oh ! vous ne connaissez pas John-Bull, artilleur, quand il tire sur des êtres inoffensifs ou désarmés.

Après ces horribles massacres, le résultat ambitionné a été acquis, l'Angleterre règne maintenant sur un troupeau d'esclaves, de longtemps elle n'a à craindre l'ombre même d'un soulèvement. Qui peut donc l'empêcher aujourd'hui d'accorder le droit de propriété aux castes déshéritées ; il ne serait pas nécessaire pour cela de déposséder les autres : il suffirait d'un décret, qui leur abandonnerait les coins de terre de la jungle ou de la forêt qu'elles défrichent, et que les ordonnances des anciens Rajahs les forcent à abandonner à chaque saison. Mais ce décret, elle ne le rendra jamais.

— Quels motifs peuvent donc la guider ?

— Des motifs purement politiques : comme corollaire de la terreur qu'elle a inspirée, elle épaissit autour des Indous les ténèbres de l'ignorance, favorise tous leurs préjugés de castes, laisse dans l'état le plus abject les Couroubarous, les Kouravers, les Dombarous, les Gallavarouhs, les Pariahs, qui forment au moins le cinquième de la population de l'Inde entière, c'est-à-dire trente à quarante millions de misérables qui ne possé-

dent rien, sont repoussés de tous, et vivent au hasard, comme les oiseaux et les fauves. En cet état elle n'a rien à craindre d'eux; l'émancipation pourrait, au contraire, les rendre redoutable. Puis, ils ne rapportent rien, pourquoi voudriez-vous que l'Angleterre s'occupât d'eux.

— Comment faites-vous accorder cela, avec les écoles, les bibliothèques, les hôpitaux, et toutes les institutions de bienfaisance, qu'elle fonde à Bombay, Madras, Calcutta.

— Avez-vous visité ces établissements en détail, puis, avez-vous ensuite parcouru l'Inde entière, pour vous rendre compte de l'esprit qui a dirigé leurs fondateurs?

— Non, il y a six semaines seulement que je suis dans l'Inde, mais j'ai lu en Europe de pompeuses relations de toutes ces choses.

— Relations empruntées aux journaux anglais; je connais cela ..... Eh bien, moi qui ai visité ces établissements et sillonné l'Inde dans tous les sens, je vais vous dire, sans esprit de parti, ce qu'il faut penser de ces institutions :

J'ai quitté la France comme vous, mon cher capitaine, partageant tous les sentiments généreux de nos compatriotes, pour nos éternels ennemis devenus nos *braves amis de Crimée, où nous avions été stupidement nous battre dans leur seul intérêt*. Je croyais à l'œuvre civilisa-

trice de l'Angleterre dans l'Inde, je croyais *bêtement*, passez-moi cette expression vulgaire, mais elle rend toute ma pensée, que nos colonies ne prospéraient pas, parce que nous n'étions pas assez philantropes. Vous dirai-je plus, j'enviais les qualités morales que je prêtais à la vieille Albion, comme les trois quarts des Français qui n'ont pas quitté leur village. Vous voyez bien que je n'ai pas apporté dans l'Inde les vieilles rancunes de Poitiers, d'Azincourt et de Waterloo. J'arrivais dans le but de tout admirer.

Je n'ai pas tardé à comprendre le machiavélisme de la politique anglaise.

D'abord, j'ai refait mon éducation historique, j'ai voulu connaître ces luttes de géant, soutenues par Dupleix, Bussy, Lally, et tous ces héros chevaleresques, qui ne succombèrent que par la trahison, et la honteuse connivence de la cour de Louis XV, car l'Angleterre, ne pouvant les battre en face, les ruina en Europe, en jetant des millions dans les jupes de toutes les prostituées royales. Puis, j'ai étudié l'administration anglaise, dont je vous parlerai plus utilement, lorsqu'en cours de voyage nous la verrons fonctionner sur son terrain. J'ai lu toutes les ordonnances des gouverneurs généraux, brisant les métiers des Indous, supprimant leurs fabriques, à seule fin de forcer ces pauvres gens à acheter les cotonnades des marchands de Liverpool et de Manchester. J'ai vu les tisserands, qui ne peuvent quitter

leurs castes pour embrasser un autre métier, mourir de faim. J'ai vu les raiots, ou cultivateurs, esclaves des Mirasdars, sortes de fermiers généraux, possesseurs du sol, que l'Angleterre protége dans l'intérêt de son budjet, vivre de bouillie infecte et d'eau de riz... J'ai vainement cherché dans tout l'intérieur de l'Inde, la moindre de ces écoles, le plus petit de ces hôpitaux qui existent pour la parade dans les trois grandes villes du littoral ; je n'ai rencontré que cent cinquante millions d'hommes, maintenus dans un systématique abrutissement, et périodiquement décimés par la misère, et des famines horribles, que leurs oppresseurs ne cherchent pas à adoucir.

Mais l'Angleterre ne veut pas qu'on puisse facilement soulever le voile dont elle cache ces turpitudes ; aussi, dans les trois grands ports que fréquentent les Européens : Bombay, Madras, Calcutta, a-t-elle placé d'habiles trompe-l'œil destinés à égarer le jugement des étrangers.

On visite les hôpitaux, dans lesquels sont soignés quelques douzaines d'Indous, les bibliothèques qu'on met à leur disposition et où ils ne posent jamais les pieds, l'Université, dans laquelle des professeurs anglais sont censés enseigner le droit et la médecine à quelques indigènes ; on vous invite aux séances des Sociétés de bienfaisance, vous sortez de là enthousiasmé pour la grande mission de l'Angleterre dans l'extrême Orient...

et le tour est joué, c'est tout ce que veulent les Anglais ; ils savent bien que, ne parlant pas la langue, vous n'irez pas vous enfoncer dans l'intérieur, pour étudier leurs agissements ; tout au plus visiterez-vous quelques-uns des monuments qui se trouvent sur la ligne des paquebots et des chemins de fer... et vous quitterez de l'Inde, n'ayant vu que les décors en carton peint de Madras, Bombay et Calcutta, qui cachent la plus indigne exploitation, et l'égoïsme le plus effronté qui soient au monde ; et si d'aventure, il vous prend envie d'écrire vos impressions, vous chanterez, vous vingtième, les louanges des marchands de la Tamise.

Voyez comme ils traitent l'Irlande à la face de l'Europe, et comme ils portent allégrement le fardeau de leur effrayant paupérisme ! et jugez par là de ce qu'ils sont capables de faire dans l'Inde, où ils peuvent étouffer facilement les cris de leurs victimes. En 1865, un des rares Indous, que les Anglais élèvent pour la forme dans leur université de Calcutta, du nom de Chib-Chondor-Goche, à la suite d'un examen public, tint à ses professeurs le langage suivant : « Je remercie les Anglais de l'instruction qu'ils m'ont donnée, car elle a fait naître en moi la haine de leur oppression et de leur tyrannie.... » Chib-Chondor-Goche disparut le lendemain, et depuis on n'a jamais entendu parler de lui... J'ai fait moi-même plus tard, comme magistrat, à

Chandernagor, que ses parents étaient venus habiter, de vaines recherches pour le retrouver.

J'ai vu récolter l'impôt par la bastonnade et la torture. J'ai vu les agents du trésor anglais, renfermer au Thana, (prison indigène), les contribuables qui ne pouvaient s'exécuter, et les priver de nourriture, jusqu'à ce que leurs parents ou une collecte faite dans le village, aient acquitté ce qu'ils devaient!

Qu'on ne vienne donc plus nous parler du rôle civilisateur de l'Angleterre.

Nous allons bientôt quitter ces parages, et nous enfoncer de plus en plus dans l'intérieur. Les occasions ne nous manqueront pas de voir par nous-mêmes, et je puis vous prédire que quand nous rentrerons à Pondichéry, vos opinions n'auront rien à envier à la sévérité de mes jugements.

Et voilà comment, mon cher compagnon, arrivé dans l'Inde ami et admirateur des Anglais, je ne puis éprouver aujourd'hui pour eux qu'une vigoureuse haine humanitaire . . . . . .

Avant de quitter les Couroubarous, nous leur achetâmes quelques nattes, corbeilles de rotin, et autres menus objets de leur industrie, que nous payâmes dix fois leur valeur ; les pauvres diables ne savaient comment nous remercier ; ils n'assistaient pas souvent à pareille fête.

Le soleil était encore élevé à l'horizon, nous réso-

lûmes de rentrer, en chassant, à notre campement et de suivre une autre direction que celle du matin. Tchinaga, dont le flair pour se diriger dans les lieux même les plus déserts était merveilleux, chargea un des Couroubarous, de nous apporter dans la soirée les objets que nous avions achetés, et nous nous mîmes en marche, en décrivant un arc de cercle qui devait nous ramener à Tirouvicarré.

Le capitaine n'avait que son fusil de chasse, mais j'avais emporté ma carabine à balle explosible, en cas de mauvaise rencontre; avec un voyageur novice je devais toujours représenter le parti de la prudence.

Pendant deux heures, notre marche ne fut qu'un perpétuel enchantement, tantôt nous nous enfoncions sous l'épais ombrage de bosquets séculaires, où la vanille sauvage et les canelliers en fleurs mêlaient leurs parfums aux broussailles de vétyver, qui croissaient aux pieds des bambous et des figuiers; tantôt nous suivions les rives de petits ruisseaux et de marécages, où tous les oiseaux aquatiques des tropiques et de l'équateur semblaient s'être donné rendez-vous.

De tous les côtés partaient sous nos pas, des lièvres, des agoutis, des perdrix à huppes, et de gros dindons sauvages, dont le vol pesant faisait les délices de mon compagnon, plus expert sur la manœuvre des voiles, que dans l'art de Saint-Hubert.

De temps à autre, quand le marais était profond et

relié à l'Arian-Coupam, petite rivière qui coulait à un mille de nous environ, un crocodile se soulevait hors des herbes pour nous regarder passer, et se replongeait immédiatement dans la vase; d'autres fois, c'était une troupe de chacals, surpris dans leurs réduits, qui fuyaient, en grinçant des dents, dans un fourré plus épais.

Le capitaine voulait à toute force tuer une biche, mon vindicara lui ayant dit qu'il y en avait beaucoup dans ces parages. Nous n'en avions pas encore rencontré, lorsque nous aperçûmes aux pieds d'un coteau une forêt de tamariniers qui s'étendait à perte de vue, le long des sinuosités de la rivière. Nous nous dirigeâmes de ce côté, pensant être plus heureux dans nos recherches. Comme nous approchions, nous vîmes une vingtaine de vautours, qui voltigeaient en rond, s'abattaient quelques instants sur la terre, et reprenaient leur volée; je pensai qu'il devait y avoir là le cadavre de quelque animal qu'ils étaient en train de déchiqueter. A notre approche, les oiseaux de proie se perchèrent sur les arbres voisins, et se mirent à nous regarder de cet air morne et stupide, qui est le propre de cet impur carnassier.

Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions: au milieu des hautes herbes, gisait à moitié dévoré déjà, le corps d'un pécari, sorte de sanglier de petite taille, mais d'une extraordinaire férocité. La tête était encore

intacte, et l'animal ne devait pas être mort depuis longtemps, car il ne présentait aucun signe de putréfaction; il avait sans doute succombé de vieillesse, car les vautours n'étaient pas de taille à en avoir raison, le pécari se défendant parfaitement de la hyène et même de la panthère. Je supposais aussi que nous ne devions pas être éloignés d'une station de ces dangereux animaux, très-friands du petit fruit du tamarinier.

Je m'agenouillai pour regarder de plus près les défenses acérées du pécari; ce moment d'oubli devait nous coûter cher.

Mon compagnon qui s'était éloigné de quelques pas, apercevant une masse noire qui fuyait dans les broussailles, tira au hasard; j'eus à peine le temps de me relever qu'un effroyable hurlement répondait au coup de feu, immédiatement suivi de cent autres semblables, s'élevant de tous les côtés de la jungle.

Nous étions tombés au milieu d'un réduit de pécaris, et ces animaux, dès qu'ils sont en troupe et qu'un des leurs est blessé, attaquent l'homme, le buffle, le tigre même, qui finit par succomber sous le nombre.

Avant même que j'aie eu le temps de prononcer une parole, Tchi-naga, les yeux hagards, s'écria :

— Ingué va, Doré, ingué va : Accourez maître, accourez ici !

Et il se dirigea vers un énorme banian qui se trou-

vait seulement à quelques pas de nous, sur la lisière de la forêt.

Comprenant sa pensée, je le suivis, en criant au capitaine :

— Suivez-moi, où vous êtes perdu.

En moins de rien, mon fidèle vindicara m'eut aidé à gagner les premières branches de l'arbre, je regardai haletant d'émotion... les pécaris arrivaient en foule, comme les flots noirs d'une mer agitée... Ainsi que tous les chasseurs novices, le capitaine s'était élancé en avant pour voir quel était l'animal tombé sous ses coups; il avait ainsi perdu un temps précieux, les terribles animaux le gagnaient... Il allait être atteint au pied même de l'arbre, lorsque Tchi-naga, s'élançant auprès de lui, et arrachant son fusil, tira le second coup, qui par bonheur était encore chargé, sur la masse du troupeau; un nouveau pécari tomba, et ses compagnons effrayés par la détonation et la fumée, reculèrent de quelques pas; si court que fut l'instant de leur hésitation, il sauva mon ami. Tchi-naga lui rendit le même service qu'à moi, et m'ayant tendu les armes qui étaient restées au pied de l'arbre, il s'élança avec l'agilité d'un gymnasiarque, saisit une branche, qui s'étendait horizontalement à deux mètres et demi du sol, et tournant comme sur un trapèze, il se trouva sur l'arbre.

Il était temps, tout le troupeau de pécaris donnait l'assaut; mais leur fureur vint se briser contre le tronc

du banian. L'arbre qui nous servait de refuge était un de ces géants du règne végétal, dont l'âge se compte par siècles; autant que nous pûmes en juger, le tronc devait au moins mesurer quinze mètres de circonférence. Malgré cette masse énorme, le centre d'où partaient les branches maîtresses, qui avaient encore le volume des plus gros chênes d'Europe, n'était guère élevé de plus de quinze pieds au-dessus du sol; nous l'avions atteint facilement à l'aide des rameaux inférieurs; nous nous trouvions là parfaitement en sûreté, sur une espèce de plate-forme, ménagée par la tendance des branches à s'élancer d'abord horizontalement du tronc, pour prendre ensuite une direction plus verticale.

Lorsque les premiers moments d'émotion furent passés, nous prêtâmes une attention pleine d'anxiété aux manœuvres des terribles assaillants, qui, au nombre de cinq à six cents au moins, donnaient furieusement du museau et des griffes contre notre forteresse. N'ayant aucun danger immédiat à redouter, nous eussions certainement envisagé notre situation sans de trop grandes craintes, si nous eussions pu prévoir l'heure de la délivrance.

Au bout de quelques instants, voyant l'inutilité de leurs efforts, les sangliers se bornèrent à nous regarder en faisant claquer leurs défenses, puis ils finirent par se coucher dans les hautes herbes, dans un état de

tranquilité apparente. Un véritable siége commençait.

J'étais fort peu rassuré, je dois l'avouer, car vingt fois j'avais entendu raconter par les Indous, de terribles histoires de pécaris, attendant patiemment pendant de longs jours, que l'hallucination ou la faim leur livrât leurs victimes, réfugiées comme nous sur des arbres.

Mon compagnon rompit le premier le silence.

— Mon garçon, dit-il à Tchi-Naga, sans toi le capitaine Durand avait terminé sa carrière, et tu peux être assuré qu'il ne l'oubliera pas. Puis s'adressant à moi sans se douter du danger que nous courions encore :

— Allons-nous rester longtemps sur ce *banc de quart*, fit-il en souriant... Excusez-moi, mon inexpérience a failli nous coûter la vie à tous.

— Mon cher capitaine, nous resterons là jusqu'à ce que les sangliers veuillent bien s'en aller...

— Et quand partiront-ils ?

— Je ne sais.

— Mais encore?

— Peut-être demain, peut-être plus tard...

— Vous ne plaisantez pas?

— Je ne puis vous faire une réponse plus sérieuse. Demandez à Tchi-Naga !

Mon vindicara fit un signe d'assentiment.

— Mais alors, nous sommes perdus.

— C'est-à-dire que nous serions perdus, si nous étions seuls.

— Vous espérez donc quelque secours ?

— Je l'attends avec certitude.

— Et de qui ?

— D'Amoudou.

— De votre Nubien ?

— De lui-même, je connais son dévouement et son intelligence des dangers de la jungle ; voilà cinq ans qu'il est à mon service, et ce n'est pas la première fois qu'il me tirera d'un mauvais pas.

— Que voulez-vous qu'il fasse seul contre tous ces animaux ?

— Je ne sais pas..... mais lorsque le Couroubarou chargé de porter jusqu'à notre campement, les menus objets que nous avons achetés, dira à Amoudou que nous sommes partis en chasse dans la direction de l'Arian-Coupam, et que ce dernier verra les heures s'écouler sans amener notre retour, soyez sûr qu'il se mettra à notre recherche ; qu'en penses-tu, vindicara ?

— Maître, Amoudou viendra.

Les heures s'écoulaient lentes et lugubres, le troupeau de sangliers broutait çà et là dans la jungle, sans s'éloigner de nous ; nous entendions distinctement leurs sourds grognements ; la situation était d'autant plus effrayante, qu'avant une heure le jour allait disparaître et augmenter l'horreur de notre situation.

Le pauvre capitaine se faisait des reproches sanglants, et jurait, si nous en réchappions, de ne plus tirer un coup de feu sans ma permission.

Je le calmai de mon mieux.

Nous avions beau prêter l'oreille, pour percevoir dans le lointain le moindre bruit qui fût un signe d'espoir ; aucun son ne parvenait jusqu'à nous.

Tout à coup il me vint une idée. Je savais que les serviteurs Indous ne se permettent jamais d'adresser la parole à leurs maîtres sans y être conviés; il avait fallu toute l'imminence du danger pour que, quelques heures auparavant, Tchi-Naga eût osé me crier de le suivre près du banian. Je pensai qu'il pouvait peut-être nous donner un bon conseil, et je lui fis signe de venir auprès de nous, car par respect il s'était assis à l'extrémité d'une branche.

— Vindicara, lui dis-je, ne penses-tu pas qu'Amoudou tarde bien à venir ?

— Je crois, Saëb, — maître — que le Couroubarou n'est pas allé de suite au camp.

— Je comprends, et Amoudou n'a dû être prévenu que fort tard. Mais en admettant qu'il vienne, comment s'y prendra-t-il pour nous tirer de là ?

— Il ira au camp des Couroubarous, et reviendra avec eux ; vous savez, Saëb, que ces gens-là sont des boutamys — sorciers ; — ils ont cent moyens par leurs enchantements de faire fuir les varahas — sangliers.

Je ne pus m'empêcher de rire de la naïveté de cette réponse; Tchi-Naga ne sourcilla pas. Je poursuivis.

— Que ferais-tu pour te sauver, si tu étais seul sur cet arbre, sans espérer de secours du dehors?

Il répondit sans hésiter :

— Je prendrais deux branches de bois mort sur le banian ; je frotterais la pointe de l'une contre la moelle sèche de l'intérieur de l'autre, et quand j'aurais du feu, j'enflammerais mon pagne, que je jetterais au milieu des herbes sèches de la jungle, et il n'y aurait plus de varahas.

— Ne craindrais-tu pas d'incendier toute la plaine et d'être brûlé sur ton arbre?

— Le terrain est humide sous bois, la forêt de tamariniers ne peut pas brûler; les herbes sèches de la jungle ne s'étendent pas loin, car en bas du coteau commencent les marécages ; à gauche est la rivière, tout est vert autour; à droite le feu ira où il voudra en suivant le coteau ; il restera toujours deux chemins pour partir, en face de nous, et le long de l'Arian-Coupam.

— Mais en mettant le feu au-dessous de nous, la première flambée d'herbes sèches, nous atteindra sûrement, et, dans tous les cas, la fumée pourra être si épaisse que nous ne puissions pas respirer.

— Il faudra monter au sommet du banian, et vous n'aurez rien à craindre.

Je ne songeai même pas à reprocher à mon vindicara de ne m'avoir pas dit cela dès le début; on ne change pas le caractère d'un Indou: à tout ce que j'aurais pu lui dire, il m'eût répondu: qu'il n'était que le serviteur et moi le maître, et que le serviteur ne donnait pas de leçons à son maître. Nous fussions restés là trois jours en proie aux horreurs de la faim, qu'il eût souffert stoïquement sans se plaindre et sans parler.

Ce fut avec un sentiment de bonheur indéfinissable, qu'étant monté au sommet de l'arbre pour inspecter les environs, je vis que le penchant du coteau seul, sur une largeur d'un demi-mille environ, et une longueur sur la droite, dont je ne pouvais apprécier l'étendue, était couvert d'herbes et d'arbustes desséchés. Tchi-Naga ne s'était point trompé, et nous pouvions tenter l'aventure.

Je redescendis en toute hâte, car il fallait agir sans hésiter, si nous voulions être hors de ces lieux avant la nuit.

J'annonçai au capitaine le résultat de ma conversation avec Tchi-Naga, qu'il n'avait pu comprendre, et le moyen de sauvetage que nous allions tenter reçut toute son approbation.

Nous pouvions faire du feu à volonté, et n'avions nul besoin de recourir au moyen rudimentaire de mon vindicara. Je lui ordonnai d'incendier les hautes herbes et nous grimpâmes, le capitaine et moi, au sommet du banian.

Tchi-Naga déroula son pagne de cotonnade, en forma une espèce de boule, à laquelle il mit le feu, et la lança dans l'espace ; en quelques secondes il était auprès de nous.

L'herbe sèche s'enflamma comme de la poudre, et en moins de rien nous aperçûmes le noir troupeau de sangliers bondir en hurlant au milieu du feu. Son instinct le servit admirablement, car, au lieu de suivre les flancs du côteau, où il eût infailliblement péri, il se précipita comme une trombe du côté de la plaine, et gagnant de vitesse sur la flamme, il atteignit rapidement l'Arian-Coupam, qu'il traversa à la nage sans s'arrêter, et nous eûmes bientôt la joie de le voir disparaître dans les fourrés de la rive opposée. Pendant quelques instants, nous pûmes encore suivre la direction de sa course, au mouvement des lianes et des arbustes qui s'inclinaient sur son passage ; — puis tout rentra dans l'immobilité..... Nos terribles assaillants étaient bien partis, tout danger avait disparu.

L'incendie continuait à s'étendre sur la droite, tout le coteau était embrasé au-dessous de nous, mais le feu, comme l'avait prévu Tchi-Naga, n'avait pu franchir la lisière de la forêt de tamariniers, près de laquelle nous nous trouvions, et bien que le pied du banian qui nous servait d'asile, eût été un moment complétement entouré par la flamme, elle n'avait pas tardé à s'éteindre faute d'aliment, l'herbe verte et humide de la forêt,

commençant à une cinquantaine de mètres environ de l'endroit où nous nous trouvions.

Nous nous hâtâmes de descendre, et franchissant rapidement l'étroit espace brûlant, qui nous séparait du bois, nous gagnâmes par un détour la rive de l'Arian-Coupâm, et nous prîmes, d'un pas rendu léger par la délivrance, la direction du campement des Couroubarous, que nous espérions atteindre avant la nuit.

Nous n'avions pas échangé dix paroles, depuis le commencement des opérations de sauvetage.

— Voilà une journée bien remplie, fit le capitaine en poussant un soupir de soulagement, et si les autres leur ressemblent.....

— Cela vous fera regretter d'avoir pris le parti de m'accompagner.

— Nullement, mais la leçon servira, et je serai à l'avenir d'une prudence extrême.

— Nous éviterons désormais de chasser au centre même de la jungle ; je suis pour moitié au moins dans notre imprudence, car je n'aurais pas dû vous emmener dans ces parages inconnus, sans vous prévenir de ne jamais tirer ni sur un pécari, ni sur une panthère. Au surplus, pour éviter le retour possible de pareils accidents, je vais louer un éléphant et son cornac à la première occasion pour tout le temps de notre voyage, et sous la garde de cet animal, aussi intelligent que redouté des fauves, nous pourrons aller où il nous plaira.

— Que se serait-il passé si nous en avions eu un aujourd'hui.

— Nous nous serions installés dans le haoudak, sorte de petite chambre carrée que l'on place sur son dos avec de fortes sangles, et de là, nous eussions fait un véritable massacre de pécaris, pendant que lui-même aurait écrasé sous ses pieds, ou assommé à coups de trompe tous ceux qui se seraient présentés.

Au bout d'une demie-heure de marche, de grands cris se firent entendre tout à coup devant nous ; c'était Amoudou et une vingtaine de Couroubarous qui venaient à notre recherche ; nous répondîmes à leur appel, et bientôt nous fûmes réunis.

En apprenant quel danger nous avions couru, mon Nubien jura dans tous les idiomes dont il écorchait quelques mots, que dorénavant il ne me laisserait plus partir sans m'accompagner.

Deux heures après nous étions rentrés à Tirouvi-carré. Les braves Couroubarous avaient voulu nous accompagner jusque-là ; je leur fis donner un sac de riz ; au comble de la joie, ils m'offrirent de veiller toute la nuit autour du campement. Nous n'avions rien à craindre, et je les congédiai en les remerciant.

Le lendemain, sans autre arrêt, nous rejoignions la station du major à Gengy.

Je ne raconterai pas les brillantes péripéties de cette chasse aux buffles qui dura quatre jours, le but de ce

voyage étant surtout d'étudier les mœurs des Indous, de signaler leurs coutumes, leurs croyances, en les comparant aux coutumes et aux croyances anciennes, comme aussi de visiter les vieilles pagodes et les ruines du sud de l'Indoustan. Je me contenterai donc de narrer au jour le jour, d'après le journal que je tenais fidèlement chaque soir, nos excursions et nos études personnelles, assez de faits curieux et d'aventures piquantes viendront s'y joindre à titre d'épisodes.

Nous nous disposions à reprendre la route de Cuddaloor, lorsqu'un courrier de la caste des Bohis, arrivant de cette ville, me remit un petit paquet à mon adresse. Je l'ouvris : il contenait un billet du brahme Tamasatchary, qui m'annonçait que le mariage prochain d'un de ses parents, le forçait à renoncer à m'accompagner dans mon voyage, et il m'envoyait une feuille de palmier, sur laquelle était gravée au stylet une stance du Véda, suivie de plusieurs signes qui m'étaient inconnus. Il me recommandait de présenter cette feuille au brahme, chef suprême de chaque temple que je voudrais visiter, m'assurant d'une bienveillante réception partout.

Tamasatchary ne m'avait point parlé de cet événement qui, chez les Indous, se décide des années à l'avance, et qu'il devait connaître quand il avait cédé à mes sollicitations, et consenti à me suivre. Je compris que la présence d'un autre Européen l'avait fait renoncer à

son dessein, par crainte d'être gêné dans ses habitudes et surtout dans l'accomplissement journalier des prescriptions de sa religion et de sa caste, dont il était un observateur rigoureux.

Par la même voie je lui envoyai l'expression de mes regrets, et je me gardai bien de parler de cet incident au capitaine, dont la société, à tout prendre, était, non au point de vue de mes études, mais à celui du voyage, beaucoup plus agréable pour moi.

Cet événement changea notre itinéraire ; au lieu de revenir sur nos pas par Cuddaloor, nous prîmes congé du major et de ses invités, et gagnant par la gauche de Gengy la vieille route brahmanique de Salem à Karikal, nous nous dirigeâmes vers la célèbre pagode de Chelambrum, où nous arrivâmes le second jour de notre départ.

TROISIÈME PARTIE

CHELAMBRUM

TROISIÈME PARTIE

Chelambrum. — Une soirée donnée par les Bayadères de la Pagode. — La Pastorale d'Avrita. — Chant d'amour. — Une fable. — Les imprécations d'Avany dans la tragédie de ce nom. — Saranga. — Les Prêtresses de l'amour.

En arrivant à Chelambrum nous nous rendîmes immédiatement au Belatti-Bengalow, ou lieu de repos des étrangers, sortes d'abris confortables que l'Angleterre entretient de distance en distance, sur le modèle des *chauderies* des rajahs, pour le service de ses fonctionnaires en voyage et des étrangers *de race blanche seulement* qui visitent l'Inde, et sont autorisés à y loger, moyennant une légère rétribution aux gardiens indigènes.

Ces établissements, entourés de vérandahs sur les quatre faces, possèdent en général une demi-douzaine de chambres à coucher, ouvrant d'un côté sur une salle à manger commune, et de l'autre sur la vérandah.

Les chauderies construites dans l'Inde, du temps de la domination des brahmes et des rajahs, sont des espèces de caravansérails comportant une simple toiture, soutenue par quelques piliers en brique, où les voyageurs indigènes, pèlerins, pandaroms, fakirs, mendiants, charmeurs et autres, se rassemblent pêle-mêle pour passer la nuit, en se groupant par caste.

Le bengalow des Européens, situé en avant de la pagode, au milieu d'un délicieux bosquet de lauriers roses, de jeunes palmiers et de mimosas, n'était pas occupé pour le moment; nous pûmes donc choisir les chambres les plus confortables, et les plus fraîches. Nos serviteurs avaient le droit de coucher sous la vérandah, aux portes de nos appartements.

A peine eûmes-nous terminé notre installation, que j'envoyai par Tchi-Naga au brahmatma ou chef de la pagode, la feuille de palmier de Tamasatchary qui devait me servir d'introduction pour visiter les cryptes souterraines, où les brahmes conservent précieusement les milliers de manuscrits que le passé leur a légués. Chelambrum contient, dit-on, plus de huit cent mille volumes.

Le zèle aveugle des missionnaires de toutes sectes, qui brûlent infailliblement tout ouvrage sanscrit qui leur tombe sous la main, *sans même s'inquiéter de la valeur scientifique des livres que leur vandalisme détruit*, rend très-difficile aujourd'hui l'accès des bibliothèques des pa-

godes. Les brahmes se défient beaucoup des Européens qui ne leur sont pas connus, et accueillent toujours avec une défiance marquée, toute demande qui tend à la visite de leurs immenses dépôts littéraires, philosophiques et religieux.

Soupramany, le chef de la caste des brahmes de Chelambrum, vint me voir dans la soirée pour me dire, avec toutes les formules exagérées de la politesse indoue, qu'à part les sanctuaires sacrés, interdits même aux indigènes de haute caste, je pourrais visiter à mon aise les recoins les plus secrets de la pagode, et étudier à loisir les inscriptions et les livres.

Lorsqu'il se fut débarrassé de tout ce bagage de compliments et de salutations sans nombre, qui composent le cérémonial indou, et qu'il voulut bien causer sans affectation, je trouvai en lui un homme profondément versé, non-seulement dans tout ce qui touchait à l'Inde ancienne, mais encore aux antiquités de l'Asie entière, et je me promis bien, dans le cours de mes visites à la pagode, de lui soumettre quelques-unes de ces questions de controverses, dans lesquelles *les indianistes officiels* d'Europe, se passent assez facilement et assez modestement l'envie de donner des leçons aux *indianistes indous*. Voyez-vous d'ici un groupe de Chinois, chinoisant à Pékin, et donnant des leçons d'histoire de France à Augustin Thierry, de philologie à Littré, et de littérature à Villemain, du haut de leur tour de porcelaine. Cette pen-

sée se représente invariablement à mon esprit, chaque fois que je vois certains orientalistes, commenter les livres sacrés des Indous à leur manière, et repousser les explications que donnent les brahmes de leurs propres systèmes.

Le soleil allait disparaître au loin, derrière les montagnes du Mysore, et l'ombre qui grandissait à l'est, après avoir couvert de son noir manteau la côte de Coromandel, poursuivait la lumière qui, en fuyant, incendiait de ses derniers rayons tout le pays Malabare.

Soupramany devait être à la pagode, pour les ablutions du soir; il nous quitta rapidement, en nous demandant la permission de nous envoyer des fruits et de la *mentèque* fraîche — beurre clarifié.

Il fut convenu que nous irions visiter le temple, le lendemain dans l'après-midi. Le matin étant consacré aux offices, sacrifices, cérémonies, et purifications de toutes espèces, le brahme n'aurait pu ni nous accompagner, ni nous permettre l'entrée de certains sanctuaires.

A l'issue du dîner, nous prenions le frais sous la vérandah du bengalow, prêtant l'oreille aux harmonies étranges de ces splendides nuits de l'Inde, dont rien ne saurait dépeindre les charmes pleins de langueurs et de parfums, lorsque nous entendîmes du côté de la pagode les sons de la khinnara [1] qu'accompagnaient des

1. Sorte de guitare à trois cordes.

coups frappés en mesure sur le khola [1] se diriger vers notre campement. Tout entier aux douceurs que lui procurait un énorme cigare de Corenguy, le capitaine ne se doutait pas de la visite que nous allions recevoir. Et je lui eusse laissé tout l'imprévu de la sensation, s'il ne m'eût de lui-même interrogé sur cette mélodie bizarre qui, de minute en minute, se faisait entendre plus distinctement, et que, dans son langage imagé, il avait qualifié de *charivari*.

— Nous allons recevoir la visite des musiciens de la pagode, répondis-je.

— Si tous leurs morceaux ressemblent à celui dont ils nous régalent en ce moment, fit mon compagnon, m'est avis que nous ferions bien d'éviter l'abordage; ils vont nous empoisonner cette incomparable soirée !

— Je dois vous prévenir que, dans ce pays, la musique et la danse ne sont jamais séparées, et que, si vous renvoyez le *natouva* [2] et sa troupe, il faudra également vous passer des Devadassi, c'est-à-dire des bayadères.

Cette simple explication calma les appréhensions du capitaine, en excitant au plus haut point sa curiosité. Depuis son arrivée dans l'Inde, il avait assisté deux ou trois fois à ces exhibitions de danses publiques, que les mestri du pays produisent devant les touristes des pa-

1. Petit tambourin indigène.
2. Chef des musiciens.

quebots, et qui sont de véritables mystifications ; mais l'occasion (assez rare du reste, pour quiconque n'habite point l'Inde, et n'a pas su se créer des accointances parmi les brahmes), de voir les véritables danseuses consacrées au service des dieux dans l'intérieur des pagodes, ne s'était pas encore présentée à lui. Aussi fût-ce avec une certaine émotion, qu'il me demanda quelques détails sur ces célèbres vierges folles, qui dansent devant les statues des dieux, entretiennent le feu sacré dans le temple, et au dehors celui de l'amour.

Nous avions à peine échangé quelques paroles sur ce sujet que la troupe de musiciens et de devadassi arrivait près de nous, et s'installait sur une petite pelouse, en face de la vérandah du bengalow où nous nous trouvions.

Sur un signe du natouva, le gracieux essaim de jeunes filles, dont la plus âgée comptait à peine dix-sept printemps, *comme disent les classiques*, s'inclina devant nous en nous faisant le salam. Les trois musiciens s'accroupirent dans un coin avec leurs instruments qui se composaient d'une khinnara, d'un khola et de deux rondelles de cuivre faisant office de cymbales.

— Saranai-ayas (salut, seigneurs), dit alors le natouva en s'approchant de nous. C'est moi Ranganadin, fils de Ponousamy. Soupramany, le chef de la pagode, nous a envoyé auprès des étrangers, pour leur souhaiter la bienvenue.

— Salam [1] Ranganadin, fils de Ponousamy, les Franguys [2] te souhaitent mille prospérités, puissent les esprits bienfaisants t'accompagner jusqu'à l'heure du bûcher, et que ta dépouille mortelle soit purifiée par les eaux du Gange.

Cette réponse fait partie du cérémonial obligé. En pareille circonstance, il ne faut parler à un Indou, ni de sa femme, ni de ses enfants, ni des biens périssables de cette terre, tous les vœux que l'on forme pour lui, doivent s'adresser à sa fin dernière, qu'il considère comme le commencement d'une transformation supérieure.

Après ce sacrifice mutuel à l'étiquette, le natouva se plaçant en tête des musiciens, se mit à battre la mesure en frappant deux petits disques de bronze l'un contre l'autre; les trois virtuoses qui sans doute n'attendaient que ce signal, partirent tout d'un trait à qui ferait le plus de bruit avec leurs instruments, et pendant plus d'une grande heure, nos oreilles furent obligées de subir la plus étrange de toutes les cacophonies.

Tous les habitants du village, qui étaient accourus pour jouir du spectacle et assister au concert, se pâmaient d'aise, les dilettanti approuvaient du geste et de la voix aux bons endroits, et lorsque, par hasard,

1. Saranai, se dit de l'inférieur au supérieur, et salam, du supérieur à l'inférieur.

2. Nom que les indous donnent à tous les étrangers.

tambour et cymbales roulaient pendant une minute ou deux avec un tel tapage qu'on ne pouvait s'entendre, un long frémissement d'admiration parcourait toute la foule, les musiciens atteignaient en ce moment au suprême de l'art.

Ce morceau de choix, dont on nous régalait, était destiné à marquer la joie causée par notre arrivée à Chelambrum, et les largesses que nous étions obligés de faire ensuite aux gandharbas (musiciens sacrés), devaient se mesurer sur la durée et l'intensité du bruit.

— En avons-nous encore pour longtemps ? soupira le capitaine, à un moment où les instruments se tenaient dans un ton plus modéré.

— Jusqu'à épuisement complet des exécutants, lui répondis-je en souriant.

— Vous êtes un homme du Nord, vous pouvez peut-être vous habituer à ça, continua mon compagnon, d'un air piteux,... mais moi, *jugez un peu*... un ancien élève du conservatoire de Toulouse.

Ceci fut dit avec un tel accent de terroir, que la crainte seule de blesser les pauvres gens qui faisaient tous leurs efforts pour nous plaire, put me donner la force de conserver mon sérieux.

L'*accalmie* qui nous avait permis d'échanger ces quelques paroles, ne devait pas durer ; l'ouragan de notes se déchaîna de nouveau avec plus d'intensité ; bientôt le joueur de kinnara, suant, soufflant, à bout de forces,

s'avoua vaincu, et la lutte se trouva circonscrite entre le tambour et le cymbalier.

C'étaient deux vieux athlètes qui, plus d'une fois déjà, s'étaient vus face à face, et je ne sais quand eût sonné l'heure de la délivrance, si l'une des deux cymbales s'étant échappée des mains de l'exécutant, le rival de ce dernier n'en avait habilement profité pour battre rapidement la finale du morceau, et remporter ainsi la victoire.

Un murmure des plus flatteurs circula dans la foule et on tomba d'accord, que rarement on avait vu une plus belle réception.

Comme presque tous les peuples de l'Orient, les Indous n'ont pas le sentiment de la musique, et alors que nos plus délicieuses symphonies les trouvent froids et ennuyés, des sons criards, monotones, et allant crescendo, les fouettent, les excitent, et les amènent peu à peu au dernier degré de l'exaltation. Dans les fêtes publiques, il n'est pas rare de voir les assistants accompagner les musiciens en frappant sur des vases de cuivre et des plaques de tôle, ou en soufflant à tue-tête dans des cornes de buffles.

Mais s'ils n'ont pas la gamme des sons, ils ont incontestablement celle des couleurs à un degré que nous ne pouvons pas atteindre. Jamais un ouvrier européen n'harmonisera des nuances comme les brodeurs de Bengalore et les tisseurs du Cachemire et du Nepaul. En remettant

au natouva notre offrande pour *ses artistes*, je complimentai avec le plus grand sérieux, le vainqueur du tournoi musical...., malgré les efforts de mon compagnon pour m'engager à me taire.

— S'il allait recommencer, me disait-il d'un ton suppliant.

Nous touchions au moment le plus intéressant de la soirée, les Bayadères allaient entrer en scène.

En envoyant les charmantes prêtresses de sa pagode nous souhaiter la bienvenue, le brahmatma de Chelambrum nous honorait d'une distinction autrefois réservée aux rajahs, et dont les brahmes, depuis la conquête européenne, ne sont point très-prodigues envers les étrangers.

Sur un signe du natouva, les Devadassis, divisées en deux groupes de dix, se placèrent de chaque côté de la vérandah, et prenant chacune des poses différentes, pleines de souplesse et de grâce, elles se mirent à chanter la pastorale d'Avrita et Avany, une des compositions les plus estimées du poëte Viradj-Snata. Rien ne saurait donner une idée du charme et de la poësie de cette situation.

La nuit était tiède et toute chargée des senteurs des canelliers et des acacias roses, qui garnissaient les champs. A l'entour de notre bengalow, une foule bigarrée grouillait dans l'ombre qu'épaississait encore le feuillage des tamariniers, et les jeunes bayadères couvertes

de soie et de bijoux, les cheveux nattés avec des fleurs, à demi éclairées par la seule *verrine* qui brûlât entre les colonnes de la vérandah, scandaient les doux versets d'amour d'un berger du Travencor dans une des plus belles langues qui soient au monde. Chaque groupe chantait à son tour un couplet.

Cette pastorale primitivement composée en sanscrit, a été imitée depuis dans les cent cinquante dialectes différents qui se parlent dans l'Inde. Les jeunes vierges de Chelambrum la chantaient en tamoul, idiome du pays de Dravida, presqu'aussi ancien que la vieille langue des livres sacrés.

Voici ce morceau tel que je l'ai traduit pour la première fois du sanscrit, en 1866.

AVRITA ET AVANY.

—

AVRITA.

Viens avec moi, ma chère Avany, aux rives ombreuses de Gangea, nous ferons ensemble nos ablutions.

AVANY.

Oses-tu me parler ainsi, c'est à peine si quatorze printemps ont fleuri sur ma tête.

AVRITA.

C'est l'âge des amours.

AVANY.

Non, je veux me parer encore une fois à la fête prochaine de couronnes tressées avec l'herbe divine, et de fleurs de lotus non écloses, symboles des vierges. Que diraient mes compagnes, si je m'allais baigner, seule avec un berger?

AVRITA.

Viens près de moi, vers ces bosquets pleins d'ombre, et je te chanterai une hymne que j'ai composée en l'honneur des génies bienfaisants, protecteurs des moissons.

AVANY.

Cesse de me faire entendre ta voix séduisante; je veux rester vierge en la demeure de mon père, et entrer vierge dans la maison de mon époux.

AVRITA.

Tu n'as donc jamais entendu dans le calme des nuits, les vents tièdes des plaines du Chounamwar te murmurer des mots d'amour?

AVANY.

Je les ai entendus.

AVRITA.

Tu n'as donc jamais vu dans tes songes la figure de celui que tu dois aimer ?

AVANY.

J'ai fait l'invocation consacrée et je l'ai vue.

AVRITA.

Où est-il celui que ton cœur a choisi? Pourquoi ne vient-il pas te parler le langage du bien aimé ?

AVANY.

Qui te dit qu'il ne m'ait point encore parlé ce langage?

AVRITA.

Je surveille tes pas et moi seul, jusqu'à ce jour, t'ai dit que tu étais belle ; est-ce mon image que ton cœur a entrevue dans tes songes?

AVANY.

Je ne puis te répondre.

AVRITA.

Il n'est pas une de tes compagnes qui

ne fût jalouse de recevoir le tali de mes mains, et de manger le riz grillé[1] sous la vérandah de ma demeure.

AVANY,

Vois, la nuit s'avance, laisse-moi partir, car en nous voyant seuls ensemble, les Esprits des bois vont nous envoyer mille propos moqueurs.

AVRITA.

Je t'appelais Avany la belle, mais je ne veux plus te nommer qu'Avany la cruelle ! Pourquoi repousses-tu mon amour? Au bout de ce sentier est ma maison, construite sur les bords d'un étang, dans les eaux duquel se joue un couple de cygnes noirs ; viens, je veux te les donner.

AVANY.

Quoi ! tu portes une main profane sur mon pagne !... Redoute ma colère !... Mais non, tu me vois à tes pieds... Écoute mes supplications... La nuit trouble mes sens, j'ai peur... Accompagne-moi près de ma demeure, et je croirai à ton amour.

1. Signe du mariage.

AVRITA.

Partons, je le veux bien, mais c'est pour la dernière fois que tu as entendu mes paroles... Je suis seul en la maison de mon père pour lui fermer les yeux, et accomplir sur sa tombe les cérémonies funéraires. Avant peu on entendra une voix se désoler, et semblable à un éléphant qui a perdu son nourrisson, mon père se lamentera près du bûcher de son fils.

AVANY.

Eh quoi ! tu veux mourir !

AVRITA.

Je presserai sur mes lèvres la fleur du calpa, et pour moi commencera la nuit sans réveil.

AVANY.

Tu ne feras point cela.

AVRITA.

Dès ce soir, à l'heure où Ma[1] montera silencieusement dans les cieux, j'irai cueillir les fleurs.

1. La lune.

AVANY.

Je t'aime, j'accepterai le tali de tes mains, et je mangerai le riz grillé sous la vérandah de ta maison; je ne veux pas que tu meures.

AVRITA.

Tu pleures, Avany! Laisse-moi boire dans un baiser les perles qui s'échappent de tes longs cils.

AVANY.

J'ai peur!

AVRITA.

Pourquoi trembles-tu dans mes bras?

AVANY.

Par pitié, laisse-moi.

AVRITA.

Tiens, reçois ces caresses et ces baisers brûlants sur ton sein.

AVANY.

Où me cacher?

AVRITA.

Ne crains rien, tout est silencieux autour de nous.

AVANY.

Songe... songe à mon père!... Il ne m'écoute plus!

AVRITA.

Laisse, ma bien aimée, ton beau corps s'incliner sous mon étreinte.

AVANY.

Il a brisé ma ceinture... Il a délié mon pagne!

AVRITA.

Libre de ces voiles importuns, reçois maintenant, ma chère Avany, le premier baiser de ton époux.

Tout le temps que dura ce chant, le natouva avait battu la mesure avec ses deux rondelles de bronze.

— On dirait de la poésie grecque, exclama mon compagnon, à qui je traduisais d'autant plus facilement ces *slocas*, que chaque partie du dialogue était chantée d'abord par la bayadère, chef du groupe, et répétée ensuite par le groupe entier.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, lui répondis-je, nous sommes ici chez les ancêtres des Grecs et en même temps chez les nôtres. La filiation indoue de la pastorale, ne peut pas plus être mise en doute que

celle de la fable que les Athéniens avouaient avoir reçue de l'Asie. Ce genre de poésie n'a de raison d'être que quand les mœurs qu'il décrit sont encore en honneur, et Théocrite qui l'apporta dans sa patrie, après avoir voyagé en Egypte et dans tout l'Orient, a fait des pastorales par tradition, alors que tout cela n'était plus dans les mœurs de l'Attique, comme nos pòëtes font aujourd'hui des tragédies, avec nourrices, songes et confidents...

— Vous venez de parler de la fable, interrompit le capitaine ; je croyais que nous en étions redevables à Esope ?

— Esope, si tant est qu'il ait jamais existé, car tous les récits légendaires de la période fabuleuse de la Grèce, ne sont que des souvenirs du berceau Asiatique ; Esope, dis-je, a copié Vischnou-Sarma, qu'on appelle en Europe, je ne sais trop pourquoi, Pilpaï ; Vischnou-Sarma, qui a vécu à l'époque royale, a copié Ramsamyayer de l'époque sacerdotale ou brahmanique, et Ramsamyayer a copié Casyappa de l'époque patriarcale...

Je ne sais jusqu'où nous auraient entraînés ces explications sur la vieille littérature des Indous, si deux bayadères se détachant de leur groupe n'étaient venues nous interrompre par le *salam* obligé qui précède tout chant ou déclamation. C'était un morceau de ce genre que nous allions entendre.

Ces deux jeunes filles formaient entre elles un contraste frappant; la plus âgée, d'une beauté presque virile, fixait sur nous ses grands yeux noirs avec une assurance bien rare chez la femme indoue; l'autre, au contraire, qui paraissait à peine sortir de l'enfance, inclinait sa jolie tête brune sur son épaule, dans cette pose timide et rêveuse, qui donne un faux air de madone à presque toutes les filles de l'Inde.

Le natouva ayant proclamé à haute voix le titre du morceau, les deux bayadères se mirent à déclamer le plus beau chant d'amour qui ait peut-être été écrit dans aucune langue.

Le voici textuellement traduit, tel que je le copiai le lendemain sur le *Nickâra*, recueil d'hymnes antiques de la pagode de Chelambrum.

YAVANA ET NOURVADY.

—

YAVANA.

« Voici l'heure où Ma monte de la mer dans le ciel, l'herbe divine du cousa se redresse sur sa tige embaumée, et la brise des nuits qui souffle du côté des montagnes de l'ouest, vient rafraîchir la terre.

***

« Quelle est cette ombre qui traverse les bosquets en fleurs, si doucement que la colombe n'en est point troublée dans son nid? N'est-ce pas ma bien-aimée qui vient apaiser la soif d'amour qui me dévore?

***

« Ma bien-aimée est vierge et pure, nul n'a cueilli les premières fleurs de son printemps, aucun homme n'a vu son visage, et dans tous les pays de Madura, nulle oreille n'a frémi du murmure de sa voix.

***

« Là-bas dans la forêt consacrée, sur les bords du lac couvert de lotus, est la maison de ma bien-aimée; quand elle délié son pagne pour l'ablution du matin et du soir, les esprits des eaux sont jaloux de sa beauté.

***

« Ses yeux sont plus doux que ceux de la génisse, qui reflètent la mer et les

cieux, sa bouche est plus suave que le parfum d'Oupacarma, et le miel d'Imaüs est moins embaumé que le souffle qui s'échappe de ses lèvres.

***

« Sa taille est souple comme celle d'un jeune lys qui s'élève au-dessus des buissons incultes, sa démarche a la grâce de la jeune gazelle qui bondit autour de sa mère, sa voix ressemble à la musique céleste du ciel d'Indra, qu'on entend dans les rêves.

***

« Au murmure du ruisseau, au chant du boulboul, à la plainte du ramier ; elle m'a dit : C'est ce soir que je quitterai la maison de mon père, pour venir me reposer sur ton sein.

***

« Où donc est-elle? J'ai couvert ma natte de fleurs, pour recevoir le pagne blanc de la vierge ; Ma s'avance rapidement dans le ciel, l'ombre des éléphants

tombe à l'est, et je n'entends point le bruit de ses pas.

***

« Vents qui traversez les mers, Aquilons qui soufflez sur les plaines de sable, douces brises de la nuit qui faites parler les feuilles des bois, dites : N'avez-vous pas vu ma bien-aimée? Qui peut la retenir loin de moi ?

***

« Quelle est cette ombre qui traverse les bosquets en fleurs si doucement que la colombe n'en est point troublée dans son nid? N'est-ce pas ma bien-aimée qui vient apaiser la soif d'amour qui me dévore.

NOURVADY.

« Voici l'heure où Ma monte de la mer vers le ciel, l'herbe divine du Cousa se redresse sur sa tige embaumée, et la brise des nuits qui souffle du côté des montagnes de l'ouest vient rafraîchir la terre.

***

« Quel est ce bruit qui traverse les bosquets en fleurs si doucement que la colombe n'en est point troublée dans son nid? Ah! c'est la voix de mon bien-aimé qui m'appelle auprès de lui.

***

« J'irai et je m'étendrai à ses côtés sur sa couche couverte de fleurs, car ma bouche a soif de ses baisers; et le premier il déliera le pagne de la virginité, et ma taille ploiera sous l'étreinte de son bras robuste. Je t'aime, ô mon bien-aimé, et j'accours près de toi comme le ramier fidèle qui revient sur la branche qui porte son amour et ses petits.

***

« Je dormais, et la voix de mon bien-aimé est venue frapper à ma porte; c'est l'heure propice, et j'ai parfumé ma tunique, mes cheveux et mon corps, et je suis partie malgré les bruits sinistres qui frémissaient dans l'air, et murmuraient dans les eaux, malgré la rosée de la nuit...

***

« Dites-moi, jeunes vierges du Pindhawar, et vous, femmes du Valdahor; dites-moi si vous connaissez mon bien-aimé? Sa taille est plus droite que celle du palmier, ses cheveux plus abondants que les tiges de nelly dans les rizières.

***

« Son regard est amoureux comme celui de la gazelle, ses lèvres brûlent quand elles s'appuient sur mon sein, qu'il est beau et que son amour est enivrant. J'irai dans les bosquets, et je tresserai des couronnes de fleurs pour orner sa chevelure.

***

« Ses lèvres distillent un baume plus pur que celui de l'amrita, son regard m'a blessée au cœur, sa voix est douce et sonore comme celle du jeune éléphant, et je languis depuis le jour où, le voyant passer, je le distinguai parmi tous les jeunes hommes et l'appelai par son nom.

***

« Et voilà qu'une voix s'est mise à

chanter dans mon cœur, que mes flancs ont tressailli d'aise, que ma poitrine a bondi, et que la jeune vierge a vu s'écouler les premières larmes de l'amour et de la fécondité.

***

« Et j'ai dit à mon bien-aimé : j'irai ce soir près de toi, et le pagne blanc de la vierge s'étendra sur ta natte en fleurs; il doit m'attendre et sa vue réjouira mon âme, et ses baisers calmeront le délire de mon cœur.

***

« Vous qui me voyez courir dans la nuit, Esprits des eaux qui présidez aux rosées bienfaisantes, ne me demandez point où va ma pensée, où se dirigent mes pas, quel est le but de mes désirs!

***

« Entendez-vous ce bruit qui traverse les bosquets en fleurs, si doucement que la colombe n'en est point troublée dans son nid. Ah! c'est la voix de mon bien-aimé, qui m'appelle auprès de lui!

***

YAVANA.

« Est-ce toi, Nourvady, qui, fidèle à ta promesse, viens me visiter ce soir, et sur ma natte couverte de fleurs, te reposer, ta bouche sur ma bouche et ton cœur sur mon cœur?

NOURVADY.

« C'est la vierge du lac de Pindhawar, qui, fidèle à sa promesse, vient ce soir te visiter, et, sur ta natte couverte de fleurs, se reposer, sa bouche sur ta bouche, et son cœur sur ton cœur.

YAVANA.

« Que tu es belle, ô ma bien-aimée, que tu es belle! que ta taille est souple et flexible; tes seins qui bondissent d'amour, sont comme deux blanches colombes qui battent de l'aile dans leur nid.

NOURVADY.

« Que tu es beau et que tu es fort, ô mon bien-aimé. Tout en toi est souple et robuste, je suis comme la liane qui s'enroule autour du puissant sandal et qui s'imprègne de son parfum.

YAVANA.

« Ta bouche est un nectar dont mes lèvres s'enivrent, comme l'abeille fait d'une fleur. Comme ton beau corps frémit sous mon étreinte, que ton amour est délicieux!

NOURVADY.

« Mes oreilles n'entendent plus les bruits de la terre, l'obscurité de mes yeux est complète; que me fait le jour, que me fait la vie, que me font les fleurs, que me font les fruits! Que me fait le soleil, l'oiseau qui chante dans les bois, les grands fleuves qui roulent leurs cours vers la mer, que me fait la nature entière! J'aime et je meurs d'amour dans les bras de mon bien-aimé!

YAVANA.

« Ecoute, Nourvady, ô ma bien-aimée, ma compagne, laisse ta tête reposer sur mon bras, enivre-moi d'amour, ne regrette point ta maison et tes jeunes sœurs, en toi vient d'éclore une nouvelle vie... Que tu es belle, ô ma bien-aimée!

NOURVADY.

« Je n'entendais point, et tu as ouvert mes oreilles, je ne voyais point et tu as ouvert mes yeux, mon cœur était muet et tu l'as fait parler. O mon bien-aimé, mon époux, je suis à toi et te prodiguerai mon amour, tant que bêleront les agneaux et les jeunes éléphants, tant que les arbres porteront des fruits, tant que Gangea roulera vers la mer ses flots argentés, tant que Sourya éclairera le monde et que Brahma régnera au séjour céleste.

***

Cette poésie, admirable figure de l'amour universel, fut débitée par les deux bayadères avec un art infini, et je n'ai jamais vu rendre la passion avec plus d'énergie et de délicatesse à la fois; tout était dit, nuancé, senti, avec une telle richesse de vérité..., qu'à de certains moments il nous semblait entendre de vrais soupirs d'amour.

Lorsque la plus jeune des devadassis récita ce couplet :

« Mes oreilles n'entendent plus le bruit de la terre. L'obscurité de mes yeux est complète, etc... J'aime et je meurs d'amour dans les bras de mon bien-aimé ! »

les paroles s'échappaient de sa bouche comme un murmure de bonheur, la plainte amoureuse devenait comme un gazouillement inconscient de la voix, écho de tout son être, qui semblait perdu dans des jouissances infinies.

Le capitaine s'était laissé aller peu à peu au charme de cette langue sonore et pleine d'harmonie, et chaque pose, chaque inflexion de voix, chaque soupir des jeunes filles exprimait si naturellement les différentes situations de ce drame de l'amour idéal, que les mots définis par les gestes n'avaient plus besoin de traduction. Aussi le brave marin me dit-il, en souriant :

— Je comprends le tamoul quand on le parle comme cela, le langage de l'amour est le vrai langage universel.

Les femmes indoues sont de véritables sensitives, leur corps est un assemblage de nerfs pétris par le soleil, et tellement délicats qu'ils répondent et tressaillent aux plus légères excitations. J'en ai vu fondre en larmes et tomber en pâmoison rien qu'en entendant déclamer une pièce de vers, et il en est peu, même parmi celles qui appartiennent aux castes infimes, qui n'aient au service de l'être aimé, d'un côté des trésors de poésie idéale, et de l'autre des ardeurs de sang toujours inassouvies. Je dois ajouter qu'elles aiment facilement, et que, quand elles aiment, leur dévouement est absolu et sans bornes.

Au cours de ces voyages, je consacrerai à ces charmantes créatures une étude spéciale. Par mes fonctions de chef du parquet à Pondichéry (magistrature aussi révérée des indigènes que celle de leurs anciens pundits), j'ai été un des rares Européens que l'on admette dans l'intérieur des maisons, et même dans les appartements des femmes.

« L'œil de la justice ne saurait souiller nos demeures, » disent les Indous.

J'ai pu ainsi soulever le voile d'une foule de coutumes étranges que ne soupçonnent jamais les simples voyageurs, et que les résidents européens ne connaissent que vaguement et par ouï-dire . . . . . .

C'était, comme on le voit, une soirée littéraire que le chef de la pagode de Chelambrum nous faisait donner par les prêtresses de Siva, et en cela il marquait l'estime dans laquelle il tenait la recommandation du brahme Tamasatchary, car d'ordinaire, on n'offre guère, même aux visiteurs de distinction, que des chants populaires et des danses.

Après avoir allumé sur des trépieds de bronze, deux énormes boules de parfums, composées avec de la poussière de charbon de bois, de l'encens, du sandal et de la racine d'iris, le natouva nous annonça que la soirée allait se terminer par les imprécations d'Avany, dans la belle tragédie de ce nom, et un hymne en l'honneur de Siva, le transformateur perpétuel de la nature.

Je venais de parler de la fable à mon compagnon, et désirant lui montrer avec quelle servilité les anciens et les modernes avaient copié les conceptions indoues, je demandai au chef des gandharbas s'il ne consentirait pas à nous faire déclamer un des apologues du Pantcha-Tantra, ouvrage attribué à Casyappa et à Vischnou-Sarma — (Pilpaï.)

— Vos désirs sont des ordres, pundit-saëb (seigneur de la justice), me répondit le natouva.

Il fit un signe, et une bayadère, se détachant du groupe, vint se prosterner à nos pieds, et nous récita, avec un charme incomparable de diction, les deux fables suivantes qui sont comprises sous le même titre dans l'ouvrage indou : « La Force protégée par la Faiblesse. »

LE TIGRE ET LE RAT PALMISTE.

Un tigre dormait dans le sombre réduit d'un bois.

Un rat palmiste, qui jouait sur une branche avec sa femelle, se laissa par mégarde tomber sur l'animal et le réveilla.

Le tigre rugit de colère et le rat palmiste se crut mort.

Mais le roi de la jungle était de bonne humeur, et il lui fit grâce de la vie.

Sur le soir, en sortant de sa tanière, le tigre se laissa prendre dans un piége, et fit trembler la campagne de ses hurlements.

Or, le rat palmiste accourut avec sa femelle, et tous deux ayant rongé les cordes du piége le tigre fut délivré.

***

O homme ! cette fable te montre que la force doit être douce à la faiblesse, puisqu'un tigre a eu besoin d'un rat.

L'ÉLÉPHANT ET L'ÉCUREUIL.

« Un jour, dans le pays de Kouzou-Mapoor, il avait tant plu que les fleuves avaient quitté leur lit, et que les étangs et les lacs avaient débordé.

Et de toutes parts les animaux fuyaient

vers les montagnes pour échapper à la mort.

Sachez, vous qui m'écoutez, que par la pluie Brahma a voulu que l'eau si nécessaire aux hommes, se dépouillât constamment de ses impuretés,

Et que l'eau qui tombe du ciel est la seule dont les saints ermites et les mounis[2] sanctifiés, doivent se servir pour les ablutions.

Or, un éléphant qui gagnait en toute hâte la montagne, car le péril était grand même pour les animaux de sa race, aperçut un écureuil qui se cramponnait, avec des cris plaintifs, à une branche d'arbre emportée par les flots.

Touché de compassion, il arrêta la branche avec sa longue trompe, dont l'écureuil se servit immédiatement comme d'un pont, pour venir s'asseoir sur la tête du colosse entre ses deux oreilles.

Ils cheminèrent ainsi toute la journée, et arrivèrent sur le soir dans une contrée que l'inondation n'avait pas envahie.

C'était sur les bords de la mer, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre,

1. Saints ermites.

pas un brin d'herbe n'apparaissait sur le terrain sablonneux.

— Comment allons-nous faire pour manger? dit l'éléphant à son petit compagnon, ce n'est rien d'avoir échappé à l'eau, si nous devons mourir de faim.

— Ne crains rien, répondit l'écureuil, s'il n'y a point d'herbe ici, les cocotiers n'en manquent pas, et nous donneront une nourriture délicieuse.

— Hélas, continua l'éléphant, tu sais bien que c'est un arbre qui défie ma force, il plie et ne casse jamais ; comment veux-tu que je fasse pour cueillir des fruits, et couper les branches qui sont si loin au-dessus de moi ?

— Eh bien, fais comme moi, répondit l'écureuil, et en deux ou trois bonds le petit animal atteignit la touffe de verdure au sommet du cocotier.

— Voilà que tu m'abandonnes, lui dit tristement le pauvre kapin (en sanscrit éléphant), c'était bien la peine que j'arrêtasse la branche qui t'emportait.

Comme il disait ces mots, une grosse noix de coco, dont l'écureuil avait rongé la tige, vint tomber à ses pieds, et après

celle-ci une autre, puis une autre encore, puis des branches en telle quantité, qu'après en avoir mangé à sa faim, il lui resta encore une forte provision pour le lendemain.

Et l'éléphant, quand il fut rassasié, dit à son ami : — Ne trouves-tu point singulier, toi qui es si petit, d'avoir pu donner à manger à un animal aussi gros que moi?

Et l'écureuil répondit : — Cela prouve que l'on peut avoir besoin d'un plus petit que soi.

***

O homme, cette fable te montre que les bonnes actions reviennent toujours à celui qui les accomplit, et qu'une bonne action ne reste jamais sans récompense.

La jeune devadassi avait mis toute son âme et toute sa science, dans ces deux récits si simples, et l'assistance était encore sous le charme, qu'elle s'était déjà perdue au milieu de ses compagnes:

La force doit être douce à la faiblesse.

On peut avoir besoin d'un plus petit que soi.

Une bonne action ne reste jamais sans récompense.

Mais, exclama mon ami, de l'Inde à la Grèce, de la Grèce aux temps modernes, tous les fabulistes n'ont

fait que s'imiter les uns les autres ; est-ce que les civilisations tournent sans cesse dans le même cercle, et faut-il rayer le mot progrès de nos aspirations ?

— Non, répondis-je, mais il faut conclure de là, à l'unité intellectuelle des races humaines, substituée à l'orgueil individuel et aux systèmes prétentieux de certaines écoles..... Sur le terrain des sciences morales surtout, rien n'est logique comme cette chaîne des traditions qui se perpétue, et si nous n'étions dès notre enfance, bourrés d'une science de convention qui rapporte tout à la Grèce et à la Judée, c'est le contraire qui nous étonnerait.

On ne discute plus aujourd'hui, que nous ne soyons des Indo-Européens. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que nous retrouvions dans la tradition populaire, les liens qui nous unissent à nos ancêtres.

La fête s'acheva, ainsi que le natouva nous l'avait annoncé, par les imprécations d'Avany, et l'hymne en l'honneur de Siva.

Ce dernier morceau, qui n'est qu'une sorte de litanies des qualités innombrables du Dieu, psalmodiées sur un ton monotone, arrêta peu notre attention ; aussi n'en parlerai-je pas plus longuement. Quant aux imprécations d'Avany, elles méritent une mention spéciale.

L'action de la tragédie d'Avany, est la même que celle de la tragédie de Phèdre. La pièce indoue est de beaucoup antérieure à la pièce grecque ; il est probable

qu'elle lui a servi de modèle. L'imitation ne s'est pas circonscrite dans la fable et la poésie érotique seulement, et l'on sait que le grec est un dérivé direct du sanscrit.

La situation qui donne lieu au monologue, que la bayadère vint nous déclamer, est la suivante :

Avany, femme du rajah d'Aodya, belle-mère de Narayana, brûle depuis longtemps pour lui d'un amour incestueux ; le jeune homme, presque un enfant, car il est à peine âgé de seize ans, ayant laissé échapper un pigeon qui se réfugie dans la partie du palais réservée aux femmes, y pénètre afin de s'en emparer, et Avany en profite pour lui parler de sa passion, et tenter de le séduire.

L'enfant qui est l'innocence même, ne comprend rien à ce que l'on veut de lui, il rend caresses pour caresses ; Avany s'exalte jusqu'au délire, elle le presse avec fureur dans ses bras..... Mère, tu me fais mal, dit alors Narayana !

A cette parole, une révolution subite s'opère dans le cœur de l'épouse doublement coupable ; elle rudoie et chasse l'enfant, qui s'en va les yeux pleins de larmes, et toute frémissante de honte, elle commence ce célèbre morceau, que je n'ai jamais entendu, et spécialement ce soir-là, grâce au talent de l'interprète, sans être pris de ces frissons d'émoi que les grands tragiques excitent parfois sur la scène.

IMPRÉCATIONS D'AVANY.

« Il a dit mère !..... et je l'ai fait pleurer..... Quel tissu d'infamies et de hontes, accompli dans nos vies antérieures, a donc pu me pousser à cet épouvantable dessein ?

« De quelle boue immonde, pétrie avec de la fiente de chacal par les impurs oiseaux de la nuit, ai-je donc été formée ?

« Ah ! chose inouïe..... Une mère a fait à son fils aussi pur que la fleur de Lotus, le coupable appel d'amour, et les mers en fureur n'ont pas couvert la terre de leurs eaux, et les sombres génies des planètes n'ont pas fait les conjurations qui peuvent anéantir ce monde détesté.

« Et la vertu, la gloire, l'honneur, ne se sont pas enfuis d'une terre qui peut produire des monstres tels que moi.

« Et toutes les mères qui portent dans leur sein le fruit d'un amour béni par

les dieux, n'ont pas tressailli d'effroi en songeant qu'elles pouvaient donner le jour à des êtres aussi vils qu'Avany.

« Et les saints vanaprasthas (ermites) retirés dans les forêts, ont continué à prier pour la vie et pour la mort.

« Et la fumée des sacrifices n'a point cessé de monter avec l'encens et le sandal, vers les quatorze cieux d'Indra.

« Et Brahma n'a point interrompu la chaîne des transmigrations sur cette terre, pour anéantir plus sûrement un être qui fait honte à la lumière du jour, un être plus impur que les pisatchas maudits, un être que les parias eux-mêmes ne regarderaient pas en face de peur de se souiller. . . . . .

« Il était tout petit..... Il ne bégayait pas encore le nom du dieu qu'adorent tous les dieux, lorsque je suis entrée vierge, avec le tali [1] d'or au cou, dans la maison de Nara-Tchandra, son père.

« Je l'ai bercé dans mes bras, je l'ai pressé sur mon sein, c'est moi qui, la première, quand il a voulu manger, lui ai introduit quelques grains de riz dans

1. Collier, signe de mariage.

la bouche ; moi, quand il s'essayait à marcher, qui l'ai relevé de ses premières chutes.

« Moi la première qu'il a appelée Ama (mère) en frappant joyeusement ses deux petites mains l'une contre l'autre.

« Ah ! misérable, mille fois plus impudique, mille fois plus infâme que celles qui font métier de se livrer aux voyageurs dans les bosquets de cocotiers.

« Il est venu dans mon palais, aussi frais, aussi pur que les vapeurs roses qui s'échappent le matin de la chevelure de Sourya (le soleil).

« Et j'ai osé presser mes lèvres sur ses lèvres, aussi parfumées que le lys d'étang, et, le serrant dans mes bras, consumée d'un ardeur inextinguible, j'enlaçais son jeune corps comme le serpent perfide qui s'enroule autour d'une liane en fleur.

« Et je l'entraînais près de la couche tiède encore des baisers de son père..... je le pressais si fort qu'il poussa un cri de douleur.

« Il a dit : mère !.... et je l'ai fait pleurer !

« Ah ! misérable, la mort seule serait trop douce pour expier un tel forfait !

« Que mon âme renaisse, pendant mille et mille âges divins, dans le corps des animaux les plus immondes.

« Que je n'aie pour nourriture que les cadavres des morts.

« Pour asile que la vase puante des charniers.

« Que tous mes trépas soient des morts violentes.

« Et quand je rentrerai dans le sein de la famille humaine, que pendant mille générations mon corps soit frappé de lèpre et d'éléphantiasis.

(Elle se plonge un kandjar dans le sein [1].)

Le sujet de cette tragédie a séduit presque tous les poëtes, et on le retrouve traité, avec une foule de variantes, dans la plupart des dialectes de l'Inde.

Dans le drame de Saranga, écrit en tamoul sur la même donnée, la princesse, au lieu de se tuer en punition de son crime, dénonce son beau-fils Saranga à Narindra, son père, comme ayant voulu attenter à son honneur, et le fait condamner aux peines édictées par Manou contre un aussi grand crime. Le jeune homme

1. Poignard recourbé.

a le pied et le poignet coupés par la main du bourreau, et est ensuite abandonné dans une forêt. Guéri par Siva qui fait éclater son innocence, Saranga se consacre à son culte, et prend le vêtement jaune et le bâton des pénitents.

En vain son père et sa propre mère (car la princesse qui l'a fait condamner n'est que la seconde femme de Narindra), l'engagent à revenir à la cour, rien ne peut changer sa détermination.

Tchitranguy, la femme coupable, est jetée par ordre du rajah dans une fournaise.

Cette conception plus vulgaire, est à la pièce d'Avany ce que sont nos drames à la tragédie grecque ; le style en est plus osé également, avec moins de grandeur. Bien que les bayadères de Chelambrum, s'en tenant aux grands morceaux classiques, ne nous aient rien déclamé de Saranga, je ne crois pas dénué d'intérêt de comparer dans les deux pièces, cette situation pleine de mouvement et de passion où la belle-mère fait connaître son amour à son fils. La Phèdre grecque se rapproche plus comme on va le voir, de Saranga que d'Avany.

Tchitranguy vient de dévoiler sa passion à Saranga. L'enfant n'a pas compris d'abord, puis, sur les instances de sa belle-mère, il entrevoit la vérité.

SARANGA.

« Si une mère s'éprend de son fils, que restera-t-il de grand et de sacré dans cet univers ?

TCHITRANGUY.

« Ta mère ! comment t'aurais-je porté dans mon sein, je suis du même âge que toi ; sans plus tarder, laisse ces paroles, et viens dans mes bras, Saranga.

SARANGA.

« Songe ! toi qui me parles d'amour, à mon père, la gloire de la dynastie lunaire.

TCHITRANGUY.

« Que m'importe, j'ai soif de tes caresses sur ce lit de fleurs.

SARANGA.

« Laisse-moi partir. Que veux-tu que je réponde à ces paroles criminelles, et n'est-ce pas inouï qu'un fils puisse les entendre ?

TCHITRANGUY.

« Nul ne peut sortir d'ici sans mon ordre. Viens, de grâce ! viens, Saranga,

t'unir à moi. Viens poser tes lèvres sur mes seins parfumés de sandal.

SARANGA.

« Quoi ! c'est là le langage d'une mère à son fils, moi qui venais ici plein d'affection et de respect.

TCHITRANGUY.

« Veux-tu la sagesse, la gloire, la beauté, la force, le courage, et le bonheur, viens dans mes bras, c'est l'amour qui donne tous ces biens.

SARANGA.

« Toutes ces vertus ne s'acquièrent pas par l'inceste ; l'enfer attend le fils dénaturé qui céderait à tes supplications.

TCHITRANGUY.

« Je te jure, Saranga, qu'il n'y a pas d'inceste où n'existent pas les liens du sang ; c'est Ratnaguy qui t'a donné le jour.

SARANGA.

Hélas ! hélas ! quelle destinée est la mienne, moi qui ne voyais en toi qu'une mère vénérée.

TCHITRANGUY.

« N'espère pas m'échapper, après avoir ravi toutes les flèches du dieu de l'amour pour m'en percer le cœur... Viens, te dis-je.

SARANGA.

« J'ai peur... Ne sois pas cruelle.

TCHITRANGUY.

« Saranga, cher Saranga, l'heure est propice, viens assouvir la soif d'amour qui me dévore, viens presser de tes mains mes seins aussi fermes que le fruit doré du manguier.

SARANGA.

« Hélas ! comment fuir ?

TCHITRANGUY.

« Vois ces flancs polis comme de l'ivoire ; ils n'ont jamais conçu, là est la coupe du plaisir, viens t'y abreuver, Saranga [1].

SARANGA.

« Je me meurs !

1. Ce passage n'est qu'une paraphrase, nos oreilles européennes n'en supporteraient pas la traduction.

TCHITRANGUY.

« Viens, ô lion ! viens me faire goûter le plaisir de l'amour ! Crains-tu d'épuiser mes forces ?...

SARANGA.

« O sort misérable, c'est le destin qui me poursuit !

TCHITRANGUY.

« Laisse là le sort ! laisse là le destin ! Je ne suis pas ta mère ! ô Saranga ! ne m'abuse pas par de trompeuses paroles. Je me montre à toi sans voiles. Vois si tant de beautés méritent tant de refus. Je te conjure, je t'implore à genoux. Cesse... Cesse de feindre, ô Saranga ! quand la vierge amoureuse tressaille, quand elle se tord sur son lit parfumé, est-ce que l'amant s'enfuit à l'heure du plaisir ? Se fait-on prier pour boire le jus doré de la canne ? Ton cœur est-il de pierre, ô Saranga ! Oserais-tu braver ma vengeance? Est-ce un mauvais démon qui t'inspire? Crois-tu que le miel et le lait ont l'amertume du vatou ? De grâce, ne me refuse plus, Saranga.

Quand la jeunesse est passée, il reste au moins le souvenir. Cesse de te contraindre, ô mon héros ! Regarde bondir ce sein plein d'amour. Ton refus serait un crime odieux. Je languis... Je meurs, Saranga. Viens verser la vie dans mes flancs altérés.

SARANGA.

« Plutôt mille morts !

(Il s'élance au dehors par une colonne de la vérandah du palais, et, dans sa précipitation, laisse tomber sa ceinture; la princesse s'en empare.)

TCHITRANGUY.

« Fuis, perfide; voilà, je le jure, qui me vengera de toi. Puisse mon âme renaître dans le ventre d'un vautour immonde, si je ne te fais couper les poignets et les pieds... »

Dans la grande tragédie, Avany se tue, par horreur d'elle-même et ne pouvant plus supporter la vie.

Dans le drame, Tchitranguy se venge.

Je ne sais pourquoi les imitations postérieures d'Euripide, de Sénèque, de Racine, ont préféré la seconde situation. Avany se tuant, sans accuser son fils, sans

causer sa mort, est beaucoup plus grande sans être moins dramatique. Il faut croire que la tradition populaire s'accommodait mieux de Saranga, puisqu'on retrouve cette légende dans toutes les contrées que les fils de l'Indoustan ont colonisées. Il n'est pas jusqu'à l'histoire apocryphe de Joseph qui ne soit une de ces vieilles conceptions de l'Orient. . . . . .

Dans le drame indou, il est un rôle qui produit un effet extraordinaire à la scène, et que les tragiques anciens et modernes ont tout à fait dédaigné, c'est celui de la vraie mère de Saranga.

Le jeune homme vient d'être condamné, par le roi son père et le conseil des brahmes, à avoir le bras droit et la jambe gauche coupée, et à être abandonné ensuite dans une forêt au milieu des fauves.

Ni la jeunesse de son fils, ni ses larmes, ni ses protestations d'innocence n'ont pu attendrir le roi. Saranga va être livré aux bourreaux, lorsque Ratnaguy, la véritable reine, celle qui a le pas sur toutes les autres femmes, la mère, vient se jeter aux pieds du roi, pour essayer de le fléchir et de sauver son enfant.

Le roi est assis sur son trône, à gauche tous ses gardes, à droite le conseil des vieillards ; Tchitranguy la plaignante, toute resplendissante de jeunesse et de beauté, est assise avec sa suivante sur les gradins du trône.

Saranga, attaché, est maintenu par les bourreaux.

La foule est morne et silencieuse.

La vieille reine s'avance en chancelant.....

Je ne connais pas dans le théâtre universel de situation plus dramatique. Je regrette que la longueur de cette scène capitale ne me permette pas de la donner ici ; elle peut rivaliser avec tout ce que Sophocle et Corneille ont produit de plus parfait . . . . . .

Nous voilà loin du bengalow, de Chelambrum et des bayadères de la pagode... Il est impossible de toucher à aucune des antiquités littéraires et artistiques de l'Indoustan, sans éveiller tout un monde de souvenirs et de traditions ; et souvent j'oublie et mon compagnon et notre voyage, pour m'égarer dans ces études du passé qui m'ont toujours été si chères...

En terminant la dernière note de l'hymne à Siva, les gracieuses Devadassi nous firent le *schaktanga* ou prosternation des six membres, qui consiste à s'agenouiller le corps incliné, de façon à ce que le bout des pieds, les genoux et les coudes touchent la terre, et prirent ensuite congé de nous, la foule s'écoula lentement derrière elles, et bientôt tout rentra dans le silence.

Quand la silhouette du dernier Indou eut disparu derrière les bananiers et les lauriers roses qui entouraient notre habitation, le capitaine donna libre cours à son admiration.

— Quel pays sans pareil, me dit-il, et combien doivent l'aimer ceux qui parlent sa langue et sont com-

plétement initiés à ses mœurs étranges, ses préjugés, ses mystères et ses grandioses traditions des premiers âges de l'humanité. Jamais je n'oublierai cette soirée.

Elle devait être plus complète encore, que mon compagnon ne pouvait le supposer...

Il était environ une heure après minuit, la Croix du Sud déclinait rapidement; les oiseaux chanteurs s'étaient tus depuis longtemps; le sommeil calme et silencieux du matin s'était étendu sur toute la nature; Amoudou, Tchi-Naga et le bouvier de mon ami, roulés comme des chiens de bronze, dormaient dans un coin de la vérandah; et nous nous serions retirés nous-mêmes dans l'intérieur du bengalow, si le plus singulier et le plus magique de tous les spectacles, ne nous eût retenus quelques instants encore.

En face de nous, à travers une éclaircie de baobabs, nous apercevions une vaste rizière complétement illuminée. Les lucioles phosphorescentes, sorte de vers luisants ailés, qui, pendant toute la soirée, avaient voltigé dans le feuillage des grands arbres, s'étaient peu à peu, avec la fraîcheur, abattus sur les champs de riz; chaque tige de nelly [1] en possédait un groupe, et de temps en temps la brise qui courbait l'herbe verte en ondulations capricieuses, faisait étinceler la rizière comme un fouillis d'étoiles.

1. Riz en vert.

Tout à coup, une ombre se dressa devant nous sans bruit.

— Qui va là? dis-je aussitôt.

— Le Natouva, répondit une voix.

— Que demande le chef des Gandharbas?

— Il veut te parler la langue du plaisir.

— Explique toi!

— Si les Saëbs — seigneurs — désirent voir la danse d'amour, les belles filles de la pagode viendront?

— N'est-ce pas, interrompit mon ami, un de ces mélomanes enragés, qui nous ont donné cet affreux concert, que la grâce et la beauté des bayadères ne m'ont pas encore fait oublier?

— C'est leur chef.

— Que veut-il?

— Il me propose de nous amener les plus jolies d'entre les bayadères que vous avez vues ce soir, pour...

— Je comprends.

— Vous m'avez interrompu trop tôt, vous n'y êtes qu'à demi. Les Indous dont la vie, du soudra au rajah, s'écoule toute entière dans l'intérieur de leurs demeures, ont inventé une danse pleine d'entraînement et de passion, dans laquelle sont décrites toutes les phases poétiques et matérielles de l'amour. C'est cette danse que le Natouva offre à notre curiosité.

— Ce spectacle est-il nouveau pour vous.

— Non, j'ai déjà eu l'occasion d'y assister plusieurs fois.

— Avez-vous quelque objection à faire à la proposition qui nous est faite?

— Aucune. Je vis depuis de longues années au milieu de cette civilisation singulière, pleine d'étranges contrastes, mais je n'y ai jamais rencontré ces tristes couleurs que revêt le vice dans certaines contrées de l'Europe. Une réelle grandeur, une incontestable poésie y voile toujours les hardiesses de la passion, et si le moraliste découvre la fange sous ces fleurs, nul n'est forcé de s'y embourber... Pour qui veut, la bayadère *est* et *reste une danseuse*, et tant pis pour ceux qui ne sauraient causer avec Aspasie, Laïs ou Ninon, sans s'exposer au regret.

Le Natouva attendait notre réponse, pour lui, entremetteur ordinaire des devadassi, être souverainement méprisé de toutes les classes dans l'Inde, il ne voyait là que l'occasion d'une bonne aubaine.

— Les Saëbs, lui dis-je simplement, attendent les belles filles de Chelambrum ; et je lui coulai dans la main une feuille de bétel, épointée d'une certaine façon. Il fit un mouvement d'étonnement en regardant la feuille, la plia dans sa ceinture, se glissa le long de la vérandah et disparut.

— Hé bien ? fit le capitaine plus ému qu'il ne voulait le paraître.

— Dans quelques minutes elles seront ici, répondis-je en souriant.

Il alluma un cigare et se mit à arpenter la vérandah avec une certaine vivacité.

Sa curiosité vivement excitée n'avait rien que de naturel, car il faut qu'on le sache bien, il est des choses que vainement le voyageur cherchera dans l'Inde, il en entendra parler, mais tous ses efforts seront inutiles pour les voir.

Les maisons, les palais, les pagodes sont fermées aux étrangers, jamais l'Indou ne vous présentera à sa famille, le rajah à ses femmes, le prêtre à ses dieux, le natouva aux devadassis. Sir William Bentick, que nous avons cité au début de la seconde partie de cet ouvrage, a admirablement caractérisé la situation qui est faite aux Européens dans l'Inde. Nous sommes regardés comme des êtres impurs : parce que nous nous nourrissons de la chair d'animaux, et notamment de celle du bœuf, l'animal révéré par excellence; parce que nous parlons aux pariahs, et les employons même sans répugnance ; parce que nous passons pour ne pas faire *nos ablutions ;* parce que nous mangeons indifféremment avec la main gauche ou la main droite, chose épouvantable pour un peuple qui réserve toujours une main pour sa toilette secrète, et chez lequel l'oubli de cette prescription religieuse, est un cas de rejet de la caste et de divorce; parce que nous laissons nos femmes

danser publiquement au bras d'un autre que le mari, etc... Je n'en finirais pas si je voulais donner une énumération de tout ce qui nous est reproché par les Indous. Pour se faire accepter d'eux à titre d'exception, il est nécessaire de sacrifier en apparence à tous leurs préjugés.

Quand je suis arrivé dans l'Inde, désirant par dessus tout arriver à pénétrer cette mystérieuse civilisation, je m'appliquai à ne prendre aucun pariah à mon service, et je me soumis dans toutes mes excursions aux habitudes de nourriture des indigènes. Je fus merveilleusement aidé dans ces efforts par le brahme Tamasatchary, mon interprète spécial au parquet, dont j'avais fait mon ami, qui me donnait des leçons de sanscrit, et avait fini par accepter un logement dans mon jardin. Pour qu'on ne l'accusât pas lui-même de vivre auprès d'un belatti, il soutenait à tout venant que je ne mangeais jamais de viande, ni de tout ce qui avait eu vie, et donnait même à entendre que l'âme d'un pundit s'était égarée dans mon corps. Venant d'un brahme la chose trouvait peu d'incrédules, et s'accordait du reste merveilleusement avec la croyance à la métempsychose, qui est la base même de la religion brahmanique.

Mes domestiques qui savaient à quoi s'en tenir sur la nourriture, avaient intérêt à ne pas dévoiler le subterfuge, et quand on les rencontrait dehors avec de la

volaille et du gibier, répondaient effrontément, que tout cela était pour Amoudou, ce qui avait fait à mon Nubien une extraordinaire réputation de voracité.

J'appris la langue usuelle, le tamoul, pour converser directement avec les indigènes... Malgré tout cela, et bien qu'ils fussent fiers de cette déférence à leurs usages, je n'eusse peut-être jamais pénétré dans l'intérieur de leurs demeures, sans mes fonctions, car la magistrature est ce que les Indous honorent le plus dans leurs conquérants, mais surtout sans le brahme que j'avais gagné.

Au bout de plusieurs années de cette conduite, la seule en résumé qu'un honnête homme doive tenir dans un pays qui n'est pas le sien (car, que dirait-on d'un étranger qui ne viendrait en France, que pour nous blesser dans nos mœurs, dans nos croyances, dans nos traditions de famille...) j'avais déjà reçu nombre d'invitations particulières, sans que la glace fût entièrerement rompue, lorsqu'un jour, Tamasatchary m'apprit à lire et à écrire des messages à l'aide de la feuille de bétel.

La feuille de bétel, qui sert à envelopper la noix d'areck que l'on mâche dans tout l'extrême orient, par manière de passe-temps, est une chose que l'on trouve toujours dans la ceinture d'un Indou ; on a donc imaginé d'en faire un moyen de communication occulte.

En l'épointant de telle ou telle façon, et à l'aide de signes particuliers que l'on trace avec l'ongle, on est parvenu à constituer tout un langage incompréhensible de ceux qui n'en ont pas reçu la clef.

Chaque caste a sa manière de se servir de ces signes, et ne peut emprunter le mode des castes supérieures. Ainsi suivant qu'on se sert de la feuille de bétel de telle ou telle façon, on appartient à telle ou telle caste. Mais les signes des uns et des autres sont compris de tous, de façon qu'un xchatria — roi — peut correspondre avec un soudra — cultivateur, bas artisan, — le comprendre et être compris de lui.

En m'enseignant le secret de ces signes, Tamasatchary m'ouvrait réellement la porte des coutumes mystérieuses de l'Inde. En m'autorisant comme chef de la caste des brahmes de Vilenoor, à me servir de ceux adoptés par les brahmes, il m'ouvrait les demeures de toutes les castes. Certains signes convenus m'ont fait accueillir partout, ma qualité d'Européen ne disparaissait sans doute pas, mais je n'étais plus regardé comme un être aussi impur.

C'est à l'aide d'une simple feuille de bétel, que les émissaires de la révolution des cipayes, en 1857, depuis des années, préparaient la révolte, sans que le gouvernement anglais ait pu se douter de ce qui se tramait contre sa puissance. Vendre un secret qu'on vous confie à l'aide d'une feuille de bétel, mieux vau-

drait mille morts, le parjure étant par la loi et la croyance religieuse condamné à renaître dans le corps des animaux immondes.

Je n'avais pas eu besoin à Chelambrum de me servir de ces signes cabalistiques, la recommandation de Tamasatchary devait suffire à me faire bien accueillir.

Sans cette recommandation, qui nous avait valu la visite au bengalow du chef même de la pagode, et la délicieuse soirée qu'il nous avait offerte, jamais le Natouva n'eût conçu l'idée de conduire secrètement des bayadères de la pagode auprès d'impurs étrangers. Cependant ce n'était peut-être pas sans crainte qu'il était venu jusqu'à nous, et la feuille de bétel que je lui avais remise en dernier lieu, avait dû singulièrement le rassurer sur les suites de son acte.

Le natouva qui livre une bayadère à un Européen, est chassé de la pagode et condamné au fouet.

Si l'Européen, suivant l'expression consacrée, *a le droit au bétel*, l'entremetteur ne risque plus rien,

Qui a droit au bétel
A droit à la bayadère,

dit-on vulgairement.

La situation dont je parle est acquise difficilement dans l'Inde, et c'est à peine si j'ai connu deux ou trois étrangers ou créoles, qui avaient fini par conquérir droit de cité.

Celui d'entre nous qui est allé le plus loin dans cette espèce de naturalisation, un bibliomane, du nom de Moreau, avait fini par s'imprégner tellement de ces coutumes indoues, qu'il n'avait plus d'européen que le nom; au milieu de ses deux femmes qui appartenaient à la caste brahme, et de ses enfants, car il avait autour de lui une nombreuse postérité, il offrait tous les matins le poudja — sacrifice — à Vischnou, et sur la fin de sa vie, il en était arrivé à recueillir pieusement, l'huile du sacrifice qui découlait des orteils sacrés de la statue du Dieu, pour s'en oindre les tempes et le sommet du crâne, suivant les prescriptions du rite Indou.

C'est un fou, disaient les uns.

C'est un sage, répondaient les autres.

Un jour que je lui parlais de cela, j'en eus le cœur net en deux mots.

— Je me suis fait une famille indoue, me dit-il. J'ai pris ma première femme à Hayderabad [1]. J'ai épousé la seconde avec la permission de la première, suivant la loi du pays ; je n'ai pas de caste, il est vrai, mais toutes les castes élevées m'accueillent; je mourrai là où sont mes affections, et il m'en coûte bien moins de déférer aux usages de la société où je vis, que vous ne pourriez le croire; l'homme épouse fatalement et rapidement les préjugés des groupes sociaux dont il fait partie! Est-ce que vous croyez que je ne suis pas

plus logique, que les trois quarts de vos prétendus libres penseurs qui se moquent de moi, quitte à se marier à l'Eglise et à faire baptiser leurs enfants... Je n'ai moi, ni haine ni amour pour le brahmanisme. Je fais mes ablutions selon le rite, et j'offre le poudja à Vischnou, parce que cela fait plaisir à mes femmes, et me fait bien venir de la société indoue ; après cela je me moque de l'huile consacrée, qu'elle vienne des pieds de Vischnou, ou de la Sainte-Ampoule.....

C'était au moins un philosophe pratique!

En résumé, l'Inde ne se révèle pas au voyageur, il faut l'habiter pendant de longues années, avant de pouvoir soulever un coin du voile, et quand on relit les paroles de l'illustre gouverneur W. Bentick, que j'ai déjà citées :

> « Le résultat de mes observations pendant ma résidence dans l'Inde, est qu'en général les Européens, malgré un long séjour, ne savent rien, ou du moins peu de chose des coutumes et des mœurs des Indous.....

que dire des touristes qui, en deux mois, jugent l'Inde, des plats bords d'un paquebot, du vasistas d'un wagon, et reviennent ensuite en Europe, déclarer avec cette légèreté qui nous fait tant de mal à l'étranger, qu'ils n'ont vu dans cette vieille et admirable

contrée, qu'un soleil insupportable, et des animaux malfaisants?

Tout en arpentant la vérandah, nous échangions, le capitaine et moi, une foule de réflexions sur ce sujet... quand le Natouva reparut, deux bayadères enroulées dans des flots de mousseline blanche, le suivaient.

— Salam Saëbs! nous dit le chef des musiciens, voilà les devadassis, lorsque la Croix du Sud aura disparu derrière cette *tope* de cocotiers, le jour ne tardera pas à paraître, et je viendrai chercher les cany.

Cany en tamoul signifie *vierge*... appliquée aux bayadères. Cette expression n'a qu'un sens religieux, et indique que ces jeunes filles consacrées aux dieux, ne peuvent s'engager dans les liens du mariage; comme compensation, liberté pleine et entière leur est donnée, de contracter des unions passagères.

Le Natouva s'était discrètement retiré, et les deux bayadères immobiles contre une des colonnes de la vérandah, sous les rayons de la lune qui miroitait dans leurs pagnes blancs, avaient des airs de fantastiques apparitions.

Je les pris par la main, et les conduisis dans la chambre intérieure du bengalow, qui servait de salon. Cette pièce était éclairée par deux *verrines* pleines d'huile de coco.

Après avoir fait signe à mon compagnon, de plus en plus ému par l'étrangeté de l'aventure si nouvelle

pour lui, de nous suivre, je fermai soigneusement les portes, malgré la chaleur qui devait en résulter; car pour rien au monde les bayadères n'auraient consenti à danser devant mon Nubien musulman, et nos bouviers de basse caste, qui d'un moment à l'autre pouvaient se réveiller.

Nous nous installâmes sur un divan en rotin, garni de coussins de joncs tressés et rembourrés de paille de vétyver, et nous attendîmes...

Enlevant les quelques tours de mousseline dont elles s'étaient voilé la figure, les deux cany s'accroupirent sur la natte du parquet à la manière indoue.

Nous reconnûmes avec une agréable surprise, les jeunes filles qui avaient déclamé devant nous quelques instants auparavant les deux rôles de Tchitranguy et de Saranga, dans la tragédie de ce nom; la manière dont elles avaient rendu, l'une, la passion furieuse de la belle-mère, et l'autre, l'ingénuité et l'innocence du fils, me firent comprendre que nous allions assister à une de ces scènes incomparables, à l'aide desquelles les riches Indous et les rajahs excitent jusqu'au délire, dans l'intérieur de leurs palais, leurs sens alanguis, et leur imagination énervée par l'abus de toutes les jouissances.

— Quel est votre nom? dis-je aux charmantes visiteuses.

— Mon nom est Anoumaty, dit celle qui paraissait

la plus âgée, et Tamary est celui de ma compagne [1]. En prononçant ces mots, Anoumaty se leva pour nous faire le salam, et vint nous présenter une petite bonbonnière d'écaille pleine de pastilles de jagre — sucre de palmier, — le capitaine était à ce point distrait, qu'il y puisa à pleine main, je me contentai d'en prendre une et je continuai la conversation.

— Je remercie le divin Vischnou qui a permis aux deux plus belles fleurs de Lotus de la pagode, de venir parfumer par leur présence l'intérieur de la maison des Franguys.

(Ces entrées en matière sont tellement de rigueur dans la politesse indoue, que celui qui les ignore, doit s'attendre à être traité comme un personnage mal élevé et de basse extraction. Certains voyageurs peuvent rire de ces coutumes, il serait bon qu'avant de les tourner en ridicule, ils voulussent bien se souvenir des mille et une puérilités de l'étiquette européenne.)

— Tes paroles, continua mon interlocutrice, sont douces à notre cœur, comme les trois substances, le lait, le beurre clarifié et le miel sont agréables au goût.

— Quand vous nous êtes apparues il n'y a qu'un instant, près des bosquets de lauriers roses, il nous a semblé voir les deux immortelles déesses Latchoumy

1. Les bayadères ne donnent pas le nom de leur père avec le leur, cette exception vient de ce que tous leurs liens de famille sont rompus par leur consécration aux dieux.

et Parvady, qui venaient visiter la terre au milieu de la nuit.

— Seigneurs Franguys, que voulez-vous de nous?

— Lorsque la belle, mais implacable Tchitranguy et le jeune Saranga, parlaient par vos bouches aussi fraîches que le fruit du grenadier, nous nous disions, voilà bien les perles les plus fines de toute la côte de Coromandel.

— Où tendent vos doux propos? Ne craignez-vous pas, seigneurs Franguys, que nous ne subissions le sort des filles de Soudama qui furent changées en sauterelles, parce que le chasseur Nanda les avait comparées à la déesse Sakty.

— Cama, le dieu d'amour, viendrait vous rendre votre forme première...

Je compris, après ces paroles, qu'il était temps de rompre l'entretien; nous avions amplement satisfait à l'usage et la situation menaçait de se tendre plus que de raison.....

..... Les deux enchanteresses accroupies à nos pieds, dardaient sur nous leurs grands yeux provoquants, nous ne voyions que leurs figures types accomplis de cette belle race malabare, à la peau chaude et dorée, mais ces têtes charmantes couvertes d'épais cheveux noirs, tressés avec des fleurs, qui émergeaient d'un flot de mousseline, exerçaient sur nous une véritable fascination.

Le capitaine n'y tenait plus, et je me sentais peu à peu envahir par une de ces émotions qui sont les signes précurseurs d'un oubli que l'orateur grec appelle un repentir... lorsque je rompis le charme en me levant, pour allumer une cigarette... Je n'ai pas à dissimuler mes impressions sous fausse couleur de pruderie, tant pis pour qui peut voir la beauté et la grâce, sans se sentir troublé.

Devenu maître de moi, je poursuivis :

— Les Franguys désirent voir la danse de la Sakty-Poudja, les Devadassis peuvent-elles exaucer leur prière ?

A ces paroles, les jeunes filles se levèrent en souriant, et furent se placer au milieu du salon.

Je retournai près du capitaine qui n'avait pas quitté le divan.

Les deux bayadères se dégagèrent alors de la mousseline qui les entourait, et parurent tout à coup à nos yeux dans leur véritable costume de danse amoureuse... Quelques mètres de gaze en soie rose leur entouraient simplement les hanches, retenus à la taille par une chaîne d'or, et laissaient à nu tout le torse et les bras chargés de bracelets.

Ce fut un véritable éblouissement !

Dans ce pays, où l'absurdité du costume ne vient pas dès l'enfance déformer la beauté des femmes, presque toutes, de douze à vingt-cinq ans, pourraient

faire mouler leur corps, il en sortirait une statue grecque.

La jeune Tamary était un modèle achevé de la beauté dans sa fleur.

Anoumaty, quoiqu'à peine âgée de seize ans, était le type de la beauté dans sa force.

L'une, la Psyché un peu grandie de Canova.

L'autre, l'Ariane de Millet.

Après être restées quelques instants immobiles sous nos regards, car elles se sentaient admirées, elles commencèrent cette danse, qu'elles ne produisent que dans les cryptes souterraines des temples, lorsqu'il s'agit d'exciter jusqu'à la folie les fakirs gorgés de hatchich, à qui on les montre comme des apparitions célestes; ou dans les palais des babous, nababs et rajahs, qui les font venir pour égayer leur ennui de la vie, et faire jaillir encore de leurs yeux éteints une lueur de plaisir.

Je ne pourrai décrire dans toutes ses péripéties cette danse, qui n'est en résumé qu'un assaut entre les deux bayadères, à qui prendra les poses les plus belles, les plus provoquantes, et rendra le mieux les différentes phases de l'amour.

C'est avec un art infini qu'elles firent valoir toutes leurs beautés, toutes leurs perfections les plus secrètes, sans que rien d'obscène vint jamais gâter l'attitude et le geste. Dans les situations les plus risquées, elles

surent garder *ce je ne sais quoi*, qui les faisait rester chastes comme des statues de marbre, et la vue n'en était pas offensée, bien que la pensée n'osât chercher des mots pour traduire l'impression des yeux...

Une seule scène... pour montrer avec quel raffinement dans l'art de plaire, de séduire, de fasciner, ces belles filles avaient été formées !

Au milieu de l'appartement se trouvait l'accompagnement obligé de toutes les fêtes, une boule d'encens de myrrhe, de poussière de sandal et d'iris, enflammée dans son brûle parfum.

A un moment donné, après une scène d'amour des plus enivrantes, simulant la lassitude plutôt que l'apaisement, les deux bayadères ayant délié leur chaîne d'or, laissèrent glisser à leurs pieds la pièce de gaze rose qui leur entourait les hanches, et se blottirent nues dans ce nid d'étoffe auquel elles avaient donné artistement la forme d'un coquillage...

Elles s'étaient laissé tomber mollement, comme succombant sous une dernière étreinte, au moment du dernier soupir... dans une pose à ce point provoquante, que Leda recevant Jupiter sous la forme du cygne n'en pourrait donner qu'une idée affaiblie. Tout frémissait en elles, les hanches, la poitrine, les lèvres qui semblaient recevoir des baisers invisibles, leurs yeux fixes et noyés de langueurs, flottaient entre l'extase et la folie amoureuse, et les bras ramenés au-dessus de la

tête s'étaient crispés dans un flot de cheveux noirs...

Toute cette chair pâmée se calma peu à peu, et les deux ravissantes créatures parurent s'endormir.

Rien ne saurait rendre l'effet que produisaient sur nous, ces deux belles filles sommeillant dans la soie, et livrant à nos regards cette suprême séduction de deux corps frais et jeunes, aussi parfaits de formes que le rêve d'un statuaire pourrait les enfanter..... Une invincible attraction, en nous tordant le cerveau, annulait la volonté. La nature dans sa splendeur, la beauté dans sa perfection, sont des forces dont nul ne saurait méconnaître les puissances infinies, qui galvanisent tout l'organisme humain, et parfois en le chargeant de désirs... annulent toutes les forces de résistance. Au bout d'un quart d'heure, les deux sirènes n'avaient pas encore quitté leur position... La chaleur était accablante, l'odeur de l'encens et du sandal en excitant les nerfs, ajoutait encore au danger de la situation... J'étais hors de moi, et ne comprenais rien aux sensations étranges que je commençais à éprouver... Quand tout à coup je me souvins de la bonbonnière d'Anoumaty; ce fut un trait de lumière..., nous avions mangé des pastilles au hatchich... Mon pauvre compagnon était dans un état indescriptible,... il me restait encore un peu de force, je me levai et sortis en chancelant... pour ne pas voir capituler Bordeaux...

Je pris au hasard, un petit chemin sous bois, sans

nul souci des serpents, qui pendant les nuits sillonnent la campagne, en quête de nourriture, et la fraîcheur et le silence vinrent bientôt me rendre le calme, que des excitations de toute nature m'avaient enlevé.

Comme je revenais tranquillement sur mes pas, une forme blanche se dressa subitement devant moi ; aux derniers rayons de la lune qui n'allait pas tarder à disparaître, je reconnus la jeune Tamary, drapée de nouveau dans son vêtement de mousseline.

Elle appuya sa main délicate sur mon bras, et me dit à voix basse, dans son poétique langage :

— Pourquoi le Franguy a-t-il quitté le bengalow, ne suis-je pas aussi belle qu'Anoumaty ?

— Mon départ, lui répondis-je tout ému, n'est pas une insulte à ta beauté.

— Voit-on l'abeille fuir le calice parfumé des fleurs ?

— Crois-tu qu'elle soit obligée de les savourer toutes pour composer son nectar ?

— Pourquoi m'as-tu envoyé le Natouva, si tu ne voulais rien de moi ?

La situation se compliquait : faire comprendre à une bayadère de quelle nature étaient les sentiments qui avaient dicté ma conduite, était chose impossible. Et je cherchais quelques douces flatteries pour amuser la charmante enfant, lorsque le bruit métallique de la canne garnie d'anneaux d'acier, dont les Indous se ser-

vent la nuit pour éloigner les reptiles, se fit entendre. C'était le chef des Gandharbas qui venait chercher les devadassis.

Tamary se tut... et s'avança rapidement du côté du bengalow. Le Natouva m'ayant aperçu, vint se coucher dans la poussière pour me faire le schaktanga, puis il me tendit ses deux mains ignobles en murmurant :

— Ce sont les deux plus belles filles de Chelambrum.

Je lui jetai une poignée de roupies, plus du double au moins de l'offrande habituelle, et me détournai avec dégoût, pendant que le misérable les ramassait avidement en m'accablant de bénédictions. Il y avait un tiers pour lui, le reste appartient de droit à la pagode. Après avoir terminé sa besogne, l'Indou frappa dans ses deux mains d'une manière particulière, et quelques instants après Anoumaty venait le rejoindre.

En voyant disparaître derrière le feuillage, ces deux jeunes femmes, que la nature semblait s'être épuisée à combler de ses perfections, et dont la superstition sacerdotale n'avait su faire que des instruments de plaisir, je me demandais, si jamais l'heure de la régénération pourrait sonner pour l'Inde, ou si cette vieille aïeule de l'humanité, était destinée à finir ainsi, dans l'immoralité et la décrépitude?

Et songeant aux peuples plus jeunes, déjà disparus de la scène du monde par les mêmes causes, le même

oubli de la dignité morale, les mêmes corruptions, je me pris à penser que les nations comme les hommes, arrivaient à la mort par l'abus de la vie, et qu'une loi fatale les forçait à descendre en masse dans la tombe pour servir d'engrais aux générations nouvelles, ainsi qu'on voit dans les forêts séculaires, les géants du règne végétal pourrir dans la mousse, et faire une litière féconde aux jeunes arbrisseaux qui vont perpétuer leur race.

A ce moment, un rayon de soleil vint se jouer dans la masse sombre des cocotiers et des acacias qui entouraient le bengalow, la nuit s'enfuyait avec rapidité sous le crépuscule, des milliers d'oiseaux entonnaient déjà leur concert; cette joie de la nature qui s'éveille, chassa les sombres idées qui s'étaient emparées de moi, et ce rayon de lumière fut pour mes pensées, comme ce rayon d'espérance, qui n'abandonne jamais l'humanité.

Quand je regagnai l'habitation, nos deux vindicaras conduisaient déjà les buflones aux champs, et Amoudou préparait le café du matin. Je me jetai sans bruit dans un hamac que j'avais fait installer sous la vérandah, et je ne tardai pas à fermer les yeux.

QUATRIÈME PARTIE

DE CHELAMBRUM A TRIVANDERAM

QUATRIÈME PARTIE

Départ de Chelambrum. — Les Pourohitas et le Macoua accusé de vol. — Le jugement de Dieu. — Louage d'un éléphant. — Passage du Cavery. — Trichnapoly. — Seringham. — Madura. — Les Goths. — Tinivellé. — Palam. — Kolla. — Trivanderam.

Nous séjournâmes près d'une quinzaine de jours à Chelambrum. Libre de pénétrer dans les cryptes souterraines de la pagode qui servait de bibliothèque, j'y pus faire une ample moisson de textes et d'inscriptions de toute nature. Le chef des brahmes, avant de nous séparer, m'offrit à titre de souvenir le manuscrit complet, gravé sur une feuille de palmier, du *Traité des devoirs* de Tirouvallouver. Je fus d'autant plus sensible à cette attention, que je connaissais, de longue date, la répugnance qu'ont les brahmes à se séparer de leurs ouvrages religieux.

Bien que le temple de Chelambrum soit un des plus beaux du sud de l'Inde, je ne m'attarderai pas à le dé-

crire par le menu ; j'aurai occasion, dans le second volume de cette série de voyages, en abordant les grandes ruines de Bedjapoor et de Golconde, de m'expliquer sur les différents genres d'architecture de l'Inde, aux trois époques védique, brahmanique et royale. Il est donc inutile de créer par avance un double emploi.

Qu'il me suffise, pour le moment, d'apprendre au lecteur, que cette antique pagode, dont la porte d'entrée est pratiquée à travers une haute pyramide massive qui va toujours en diminuant et se termine en croissant, est entourée de sept enceintes, dans lesquelles vivent environ quinze mille brahmes et brahmines de tout âge. Les revenus du temple et les offrandes des fidèles, suffisent à les entretenir dans cette douce et benoîte oisiveté, si chère aux castes sacerdotales.

Le peu que la rapacité de l'Angleterre leur laisse, les Indous le donnent à leurs prêtres.

Les édifices destinés au culte religieux sont extrêmement multipliés dans l'Inde. Les plus petits villages, les hameaux de quelques *paillotes* seulement, en sont pourvus, car les livres saints défendent d'habiter, sous peine des plus grands malheurs, des lieux privés de temples.

Parmi les bonnes œuvres recommandées aux riches particuliers, la plus honorable, celle qui a le don de faire escalader d'une seule traite les quatorze cieux

d'Indra, sept de plus que le lieu qu'a atteint saint Paul, consiste à se ruiner pour bâtir des pagodes et doter convenablement leurs desservants. La vanité et l'ostentation sont les deux mobiles les plus ordinaires des actions des Indous, et nul mieux que les brahmes ne sait tirer parti de ces faiblesses.

Outre les temples dont tous les villages sont pourvus, on en rencontre une foule érigés dans des endroits isolés, dans les bois, sur les grandes routes, au milieu des rivières, sur les bords des étangs et autres grands réservoirs d'eau, mais surtout à la cime des rochers escarpés de montagnes et de collines.

Ces monuments sont tous entourés de bois sacrés.

L'usage de construire des édifices religieux sur des lieux élevés, est général dans l'Inde. Il est peu de montagnes où l'on ne trouve une pagode et un bois de tamariniers ou de tous autres arbres considérés comme sacrés, un puits ou une source, selon les lieux, et une *chauderie*, sorte de caravansérail indigène, dans laquelle les voyageurs trouvent un abri.

Le choix de ces emplacements n'est pas dû à un pur hasard, et l'Inde a si bien transmis cet usage par voie d'émigration, qu'on le retrouve en Égypte, en Grèce, en Judée et à Rome. Les peuples de ces contrées conservèrent l'habitude de construire leurs temples dans les hauts lieux et de les entourer de bois sacrés...

Jeovah, dans la Bible, ordonne aux Israélites, quand

ils prendront possession de Chanaan, de renverser les temples érigés sur les montagnes ou autres lieux élevés (excelsa), et d'abattre les bois sacrés (luci) dont ils étaient entourés.

Lors de la révolution monothéiste, à laquelle travaillèrent le grand prêtre Elquiah et Josias, les temples qu'ils renversèrent sur les hauts lieux, les bois sacrés qu'ils détruisirent, sans parler des chevaux du soleil, des prêtresses et des idoles qu'ils brûlèrent, montrent que les Hébreux possédaient les mêmes coutumes et adoraient tous les anciens dieux de l'Orient...

Indépendamment de tous ces temples, on ne peut pas faire deux pas dans l'Inde, sans rencontrer sur les grandes routes, à l'entrée des villages, dans les *chauderies*, sur les bords des étangs, près des rivières, au centre des carrefours, dans les marchés et ailleurs, une foule de statues de pierre représentant un des trois dieux de la trinité brahmanique, ainsi qu'un grand nombre de colonnes, sur lesquelles la piété des fidèles fait brûler des lampes à l'époque de la fête du feu, ou par suite de vœux à la divinité... Il y a des peuples qui remplacent cela par des cierges.

Dans cette immense pagode de Chelambrum, la fête du feu devait offrir le plus imposant de tous les spectacles; nous ne pûmes malheureusement en être témoins, car elle commence dans la dernière quinzaine de margagy (décembre) pour finir dans les premiers

jours de tai-pougal (janvier), et nous étions dans la première quinzaine de maci (février)...

La vie que nous menions à Chelambrum était pleine de charmes pour tout le monde.

Chaque soir, le capitaine oubliait et la mer et le monde en compagnie de la charmante Anoumaty.

Je puisais à pleines mains à un dépôt de vieux manuscrits, que vingt générations de bénédictins n'eussent pas suffi à classer...

Mon Nubien Amoudou, Tchi-Naga et le second bouvier avaient trouvé asile dans les cases indigènes et se faisaient aider dans leur service au bengalow par trois brunes filles de l'aldée de Chelambrum, avec lesquelles on les entendait coqueter dans les bosquets de cannelliers et d'acacias, jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit...

Mon sommeil était troublé à chaque instant, par des éclats de rire pleins de fraîcheur et de jeunesse, que je ne pouvais décemment réprimer sans barbarie... Les Indous aiment la nuit pour les émotions étranges qu'elle leur procure; leur mythologie, qui peuple les jardins, les champs, les rivières, les bois, de demi-dieux, de nymphes, de héros, de génies bons et mauvais, leur inspire tour à tour des craintes étranges et des rêves pleins de poésie... C'est le moment qu'ils choisissent pour se réunir, et, après avoir égayé la soirée par des contes sans fin, quand la chaleur s'apaise que les

fleurs commencent à donner leurs parfums, que la brise est plus molle, ils échangent leurs propos d'amour qui, rarement, trouvent des insensibles...

Une nuit que je me promenais autour des bosquets qui avoisinaient l'habitation, respirant à pleins poumons l'air frais qui nous arrivait de la mer, je vis passer sous une rayon de lune, comme deux ombres vagues, mon compagnon et la jeune bayadère ; il la tenait par la taille, tandis que la tête de la belle fille reposait sur son épaule... Cette vue me rendit tout songeur... Ils ne pouvaient se comprendre dans aucune langue, ils étaient nés à deux points opposés du globe, il était pâle et blond, elle était brune et dorée, leurs mœurs, leurs préjugés, leurs croyances, tout devait les séparer... Oui ! mais ils étaient jeunes tous deux, et les nuits dans l'Inde sont si tièdes et si caressantes, que cela leur suffisait, à eux qui ne se seraient pas épousés, pour s'aimer pendant huit jours...

Personne ne songeait plus à notre voyage, lorsque je me souvins à propos que j'avais la direction de notre caravane, et, par un véritable coup d'autorité, j'arrachai tout mon monde aux délices de cette Capoue équatoriale.

Le quatorzième jour de notre arrivée, je donnai mes ordres au Nubien et à Tchi-Naga, et fixai notre départ au lendemain.

Soupramany vint nous voir dans la journée et ajouta,

pour les différentes pagodes du sud que nous devions visiter, sa recommandation à celle de Tamasatchary. Il voulait nous envoyer encore les bayadères pour nous donner une soirée d'adieu, mais je le priai de n'en rien faire, tout notre temps étant pris par des préparatifs obligés.

Je lui donnai en souvenir, une petite montre en argent qui le transporta d'aise, car c'est la seule chose que les Indous nous envient.

Le restant du jour fut employé à recharger nos voitures à bœufs, de toutes nos provisions et munitions, et à installer convenablement sous la tente des véhicules, nos matelas et nos nattes qui devaient nous servir de siége pendant la journée, et de lit la nuit. Je fis faire également, par le charpentier de l'aldée, une nouvelle caisse plus commode, pour le guépard que nous avions acheté à Tirouvicarré, et qui n'avait pas encore eu l'occasion de nous servir.

— Nous partons décidément demain matin? me dit mon compagnon à l'heure du dîner.

— Mon cher capitaine, lui répondis-je en souriant, il y a loin d'ici à Golconde.

— Ma foi, vous avez raison, me dit-il avec une véritable expression de franchise...

Je me réfugiai de bonne heure dans mon hamac, pour laisser la liberté des adieux pleine et entière à tout le monde, et le lendemain, une heure avant le lever

du soleil, nous prenions la route de Trichnapoly.

Au départ, je pris la tête de notre petite colonne, le capitaine fermait la marche avec Anoumaty qui avait désiré l'accompagner jusqu'à la sortie du village; lorsque nous eûmes dépassé la pagode et ses sept enceintes, au moment où nous allions nous engager dans la campagne, j'entendis la voix de mon ami qui m'appelait; je me laissai dépasser par les charrettes et les domestiques, et le rejoignis.

Il s'était arrêté sur la route, à côté d'un petit sentier qui conduisait à la partie du temple habitée par les bayadères, près de lui se tenaient Anoumaty, le visage découvert, et, un peu en arrière, une autre bayadère étroitement voilée, qui avait sans doute accompagné son amie. Alors Anoumaty, s'adressant à moi d'un ton où perçait une certaine émotion, jouée à la perfection par la belle Indoue :

— Dis au Franguys que mes cheveux deviendront des fils d'argent, que mes mains tremblantes ne pourront plus tresser les couronnes d'amatlés, qu'on ne m'appellera plus alors qu'Anoumaty-Ama (la vieille Anoumaty), mais que son souvenir ne sera pas encore sorti de mon cœur.

Je traduisis ces paroles au capitaine qui, lui, sérieusement ému, me pria de répondre à la jeune fille, dans la forme poétique exigée par l'usage, ce que je fis en quelques mots.

Au moment où nous nous séparions, la bayadère voilée s'approcha rapidement et se découvrit... Je reconnus la jeune Tamary.

— Perpika ! Perpika ! me dit-elle.

Et en me jetant ces mots, elle s'enfuit dans la direction de la pagode, en faisant éclater son rire frais et argentin. Sa compagne la suivit en silence.

— Que signifie ce mot? me demanda le capitaine, quand nous eûmes repris notre marche.

— Vous ne le devinez pas?

— Nullement.

— Eh bien, la belle Tamary m'a traité simplement comme un gardien du sérail.

— Vous êtes un sage, continua-t-il tout pensif.

— Un sage, non, mon ami, je ne suis qu'un amoureux de l'antique ; en dehors même de toute question personnelle qui me porte à respecter toujours et partout le souvenir du foyer... je vous dirai que je donnerais toutes les pagodes de l'Inde pour un texte authentique du *Vriddha-Manava* ou ancien Manou, que l'on prétend perdu, texte que je recherche dans toutes les pagodes que je visite depuis dix ans.

. . . . . .

Il nous fallait trois jours environ pour atteindre Trichnapoly et Seringham ; le lendemain de notre départ, nous atteignîmes sur le soir le petit village de Nadi-Paléom, sur la rive gauche du Cavery, rivière

importante qui prend sa source dans les montagnes du Maïssour, et se jette dans la mer sur la côte de Coromandel, par plusieurs branches, près des villes de Cuddaloor, de Tranquebar, de Karikal et Négapatam.

Je m'empressai de faire prévenir le thasildar ou chef du village, pour qu'il eût à m'envoyer le chef des macouas (pêcheurs et passeurs), avec qui je voulais traiter pour notre passage; la rivière, grossie par les pluies torrentielles de la saison qui venait de finir, n'étant point guéable en cet endroit.

Le thasildar, nommé Appasamy, vint nous voir lui-même, pour nous avertir d'un fâcheux contre-temps, qui allait nous forcer de séjourner au moins quarante-huit heures dans le village.

Un membre de la caste des macouas, avait été accusé de vol par un chetty de la caste des marchands, et tous les macouas, prenant fait et cause pour leur frère, avaient juré de ne *passer* aucun voyageur, et de ne pas se livrer à la pêche, tant que l'injure faite à leur caste n'aurait pas été lavée.

Le lendemain avait lieu l'épreuve appelée *ordalya*, car le macoua avait défié son accusateur.

L'annonce de cet événement adoucit un peu notre déception, car nous allions assister à un des spectacles les plus étranges, que le voyageur puisse rencontrer dans l'Inde.

De pareils faits prouvent mieux que tous les raison-

nements la filiation indoue des nations européennes ; on va voir d'où vient la coutume du jugement de Dieu apportée en Europe par la colonisation asiatique.

Avant de faire assister le lecteur à la scène qui va se dérouler sous nos yeux, qu'il me permette de lui donner quelques explications préliminaires, sur l'ancien droit des Indous.

C'est à l'épreuve par ordalya ou jugement de Dieu qu'était confié, dans l'Inde, le soin d'indiquer le coupable ou l'innocent, lorsque le flagrant délit n'avait pu être constaté, ou que les témoignages étaient insuffisants.

Tout accusé avait le droit d'en appeler à ce jugement par épreuves, et même d'y défier ses accusateurs.

Les principales épreuves étaient celles :

1° Du combat ;

2° De la balance ;

3° Du feu ;

4° De l'eau ;

5° Du poison ;

6° De l'huile bouillante ;

7° Du serpent.

Dès qu'un accusé avait déclaré en appeler au jugement de Dieu, les choses se passaient de la manière suivante :

Au jour convenu, il était amené devant l'assemblée des brahmes, ou tribunal de l'ordalya, et là, s'incli-

nant devant les saints personnages, il leur faisait part de l'accusation dont il était l'objet, et du défi qu'il portait à son accusateur, puis il leur adressait les paroles suivantes :

« Sages pundits, issus du cerveau de Brahma, images de la justice, dites que ce jour sera pour moi un jour heureux, un jour de vertu, un jour où je serai reconnu innocent du crime dont on m'accuse, un jour où je serai comblé de biens. »

Les brahmes répondaient :

« Que ce jour soit pour toi un jour heureux, un jour de vertu, un jour où ton innocence sera reconnue, un jour où tu seras comblé de biens. »

Ceci dit, un prêtre brahme ou pourohita était donné à l'accusé pour l'assister.

Avant qu'on commençât l'épreuve, le prêtre prenait un vase plein d'eau avec du riz et des fleurs, et faisait le sacrifice de l'oblation, en prononçant les paroles suivantes :

« Adoration aux trois mondes.

« Déesse Vertu, venez dans ce lieu, venez-y accompagnée des huit gardiens des huit coins du monde, des dieux des richesses et des vents. »

Puis, se tournant vers les huit points principaux de la sphère, il disait :

« A l'orient, — Adoration à Indra, gardien des sphères célestes.

« Au sud, — Adoration à Yama-Ahaka, le juge des enfers.

« A l'ouest, — Adoration à Varouna, le dieu des eaux.

« Au nord, — Adoration à Couvéra, le dieu des richesses.

« Au sud-ouest, — Adoration à Agni, le feu.

« Au sud-est, — Adoration à Neiritia, le dieu des mauvais génies.

« Au nord-ouest, — Adoration à Vahiavou, le vent.

« Au nord-est, — Adoration à Isania ou Cartikeia, le dieu des combats. »

Toutes les divinités ayant été ainsi rendues propices à l'accusé, par le sacrifice de l'adoration, le brahme prêtre dépouillait son client de ses vêtements, lui mettait dans la main une feuille de palmier, sur laquelle était écrite la qualification de son crime, et l'invocation suivante :

« Soleil, lune, vent, feu, ciel, terre, eau, vertu, Yama-Ahaka, jour, nuit, crépuscule du soir et du matin, vous connaissez les actions de cet homme, et si le fait dont on l'accuse, est vrai ou faux. »

Le brahme qui présidait au jugement de Dieu, livrait alors l'accusé à l'épreuve à laquelle il s'était soumis, en prononçant les paroles suivantes, selon le genre d'épreuves.

Pour le combat entre l'accusateur et l'accusé :

« Que la victoire soit au juste! »

Pour l'épreuve de la balance :

« Balance, les dieux vous ont établie en ce jour, pour rendre la justice aux hommes et leur dévoiler la vérité. Manifestez-la donc dans cette circonstance, et si l'homme que vous allez éprouver est nullement coupable, faites qu'il ne conserve pas l'équilibre, et que le poids de son crime vous fasse pencher à son désavantage. »

Pour l'épreuve du feu :

« Feu, vous êtes les quatre Védas, et je vous offre en cette qualité le sacrifice. Vous êtes l'image de tous les dieux, vous êtes l'inspiration des savants, vous effacez toutes les souillures; faites que cet homme, qui va vous porter dans ses mains, ne soit pas atteint; s'il est innocent, dépouillez-vous pour lui de la propriété de brûler. »

Pour l'épreuve de l'eau :

« Eau, vous êtes la vie, vous créez et détruisez à votre gré, vous purifiez tout, et l'on est toujours sûr de connaître la vérité quand on vous prend pour juge; délivrez-nous donc du doute où nous sommes, et faites-nous connaître si cet homme est coupable ou non. »

Pour l'épreuve du poison :

« Poison, vous êtes une substance malfaisante, créée pour détruire les créatures coupables ou impures; vous fûtes vomi par le serpent Bachouky, pour faire

périr les géants coupables ; voici une personne accusée d'un délit dont elle se prétend innocente ; si elle n'est pas coupable, dépouillez-vous de vos qualités malfaisantes, et devenez pour elle de l'amérita (ambroisie). »

Pour l'épreuve de l'huile bouillante :

« Huile, soyez au corps de cet homme, s'il est innocent, comme les parfums que la jeune vierge répand sur son corps après l'ablution. »

Pour l'épreuve du serpent :

« Sarpa, si vous pensez que cet homme n'est point coupable, enroulez-vous autour de son bras comme un bracelet inoffensif. »

Les tribunaux étaient libres de soumettre aux épreuves de l'ordalya, soit l'accusateur, soit l'accusé, lorsqu'ils voulaient se former leur conviction, quelquefois même ils forçaient les deux parties à subir ces épreuves. Mais lorsque c'était l'accusé qui défiait son accusateur, tous deux étaient obligés de subir l'épreuve.

Bien que l'Angleterre et la France aient imposé, dans les contrées qui leur sont soumises, leurs formes de procédure civile et pénale ; dans tous les lieux éloignés des centres de juridiction, les Indous, que l'on ne peut du reste forcer d'obéir à nos lois, dès qu'elles sont contraires à leurs coutumes religieuses, et aux droits de la caste, ont conservé toutes les prescriptions de leur ancien droit, et se soumettent entre eux sans

murmurer, aux tortures les plus atroces, plutôt que d'adopter la coutume étrangère.

Par exemple, dans l'ordalya par le feu, on s'y prend de la manière suivante :

Dès que l'accusé est amené sur le lieu de l'épreuve, on trace par terre huit grands cercles inscrits les uns dans les autres, de façon à ce que leurs circonférences soient éloignées, les unes des autres, d'environ une coudée.

Le premier cercle est dédié à Agni, le dieu du feu. Varouna, Indra, Yama, Couvéra, Isania, Vahiavou et Ma, la lune, sont les divinités planétaires qui président aux sept autres.

Un neuvième cercle tracé isolément des autres, est consacré à tous les dieux.

On purifie tous ces cercles avec de la fiente de vache, et de l'herbe sacrée darba.

Pendant que le brahme pourohita offre le sacrifice à tous ces génies supérieurs, l'accusé va faire ses ablutions sans quitter ses vêtements, et, tout mouillé, vient se placer à l'entrée du premier cercle, le visage tourné du côté de l'Orient.

On lui trempe les deux mains dans de la farine de riz délayée avec du lait caillé, et on les recouvre avec un peu d'herbe darba.

Un forgeron fait alors rougir à blanc une petite barre de fer du poids d'environ deux livres; le brahme qui

assiste l'accusé la prend avec des pincettes, et la place entre les mains de son client, qui doit, sans la laisser tomber, parcourir les huit cercles les uns après les autres ; arrivé au dernier, il la jette sur un petit tas de paille sèche placée dans le neuvième cercle, et cette paille doit s'enflammer pour que l'épreuve soit déclarée bonne.

Si la paille n'arrive pas à ce résultat, l'accusé est absous, non comme innocent, mais sous le bénéfice du doute. Au cas où, au milieu de sa course, le fer viendrait à lui échapper, l'épreuve serait à recommencer.

Lorsque tout s'est passé dans les règles, on inspecte les mains du patient, on lui donne une poignée de riz non décortiqué, qu'il doit séparer de la gousse, en frottant fortement les paumes des deux mains l'une contre l'autre, et si aucune marque de brûlure et aucuns signes de douleur n'apparaissent, il est déclaré innocent, et son accusateur est puni.

Dans l'ordalya par l'eau, on plante dans un étang ou une rivière un pieu, près duquel l'accusé va se placer, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. On ordonne alors à une personne, ordinairement un fakir, d'aller à une distance convenue et de revenir, en conservant tout le temps la même allure. Pendant le temps de la course, l'accusé doit plonger tout entier, en tenant par la base le pieu qui lui sert de point d'appui. Si avant que le fakir soit de retour il paraît au-dessus de l'eau, il est dé-

claré coupable ; s'il ne se montre qu'après, son innocence est proclamée.

Je n'insiste pas sur les autres cas qui ont lieu par l'huile bouillante, le poison ou les serpents, et s'accomplissent avec un cérémonial identique.

Quand on songe que ces épreuves barbares qui se transformaient en tortures légales, lorsque l'accusé ne voulait pas s'y soumettre de bonne grâce, apportées en Europe par les émigrations indoues, sont restées comme les bases fondamentales du droit pénal jusque sur la fin du XVIIIe siècle, quand on songe que l'instruction pénale par la torture, a eu pour défenseurs énergiques et convaincus les Talon, les Lamoignon, les d'Aguesseau, on se demande combien il faut de milliers d'années à l'humanité pour réaliser le progrès le plus simple, le plus légitime...

Nous avions établi notre campement sur les bords du Cavéry, à quelques pas de l'endroit ou devait avoir lieu l'épreuve, qui allait être un véritable combat. Car le macoua, accusé par le chetty, au lieu d'en appeler naïvement à une épreuve par l'eau, le poison, le feu, les serpents, où lui seul en résumé eût été en jeu, avait proposé l'ordalya de la lutte, et provoqué son accusateur. Nous étions ainsi aux premières loges, pour bien voir tout ce qui allait se passer. Ces combats ont toujours lieu près d'une rivière ou d'un étang, car il est permis aux deux adversaires de faire toutes les pauses

qu'il leur plait et de se baigner pendant ce temps-là pour réparer leurs forces.

Longtemps avant le lever du soleil, qui devait être le signal du tournoi, tous les habitants du petit village et des districts voisins, étaient venus se ranger en demi-cercle sur les bords de la rivière, et de tous côtés partaient les chants les plus bizarres, pour conjurer les esprits de la nuit.

Aux premières lueurs du jour, les chefs des castes macoua et chetty, pénétrèrent dans l'enceinte naturelle, laissée libre par la masse des spectateurs, suivis des deux adversaires, qui étaient assistés chacun par un brahme pourohita.

Notre campement se trouvait à une des extrémités de l'arc du cercle formé par la foule, dont le Cavéry faisait la base. Le thasildar vint nous présenter ses salams, et j'en profitai pour lui demander quelles étaient les conditions faites aux combattants.

— Aucune, me répondit-il. Munis chacun d'un gantelet de fer garni de pointes, ils sont libres de s'attaquer, de se reposer, de manger, de faire la sieste même, ils ont jusqu'au coucher du soleil pour terminer la lutte.

— Qu'entends-tu par ces mots : terminer la lutte?

— J'entends que le combat finit par la mort d'un des adversaires, l'aveu du crime, ou de la fausseté de l'accusation.

— Penses-tu qu'un des deux soit capable d'avouer?...

— Ni le macoua ni le chetty ne cèderont, il y a entre eux deux une vieille haine qu'ils sont enchantés de terminer ainsi.

— Alors l'accusation de vol pourrait bien n'être qu'un prétexte?

— Siva seul le sait... Mais ce sera une lutte à mort.

— A un moment donné, n'as-tu pas le droit d'intervenir comme chef de village?

— Non! c'est une affaire entre les deux castes; le chetty a accusé le macoua d'avoir soustrait une galette de riz qu'il avait déposée comme offrande aux pieds de la statue de Siva, au carrefour de Nadi. Le macoua lui a répondu qu'il lui arracherait les yeux pour prouver qu'il n'avait rien vu, et la langue pour prouver qu'il avait menti. Le défi a été accepté, et celui qui tenterait d'arrêter les deux combattants s'attirerait la colère des dieux. De son côté le chetty a juré d'arracher à son ennemi les organes de la virilité, et de les déposer sur l'autel du Lingam, dédié à Siva.

Du moment où la haine se compliquait encore de la question religieuse, qui ne trouve dans l'Inde que des fanatiques, j'entrevis d'avance les horreurs de la lutte...

Les deux pourohitas, après avoir offert chacun de leur côté le sacrifice à Kartikeia, dieu de la guerre,

pour le rendre favorable à leurs clients, remirent à chacun d'eux, le gantelet de fer garni de pointes acérées, qui est la seule arme permise dans ces combats, et les placèrent face à face à une trentaine de pas l'un de l'autre.

— Arouna-chetty, fils de Vaïtilinga-chetty, répète ton accusation, dit alors un des deux pourohitas.

L'interpellé obéit sans hésiter.

— Kissnama-macoua, fils de Sinivassa-macoua, qu'as-tu à répondre? reprit le second brahme.

Le macoua renouvela son serment.

— Pô! (allez) dirent alors les deux pourohitas ensemble.

Que la victoire soit au juste!

Nous pensions que les deux adversaires allaient se précipiter l'un sur l'autre immédiatement, et se déchirer avec rage, il n'en fut rien; nous avions compté sans cette mise en scène, cette pompe pleine d'ostentation, qui accompagnent les actes même les plus insignifiants de la vie des Indous, et que l'on ne pouvait bannir dans une circonstance aussi solennelle. Et puis, les pauvres diables, comme tous leurs compatriotes, étaient sans aucun doute d'humeur assez douce, et devaient avoir besoin de s'échauffer un peu... Toujours est-il, qu'après la dernière parole des brahmes, ils s'approchèrent à dix pas l'un de l'autre environ, et d'un commun accord s'accroupirent dans l'herbe.

Une scène réellement curieuse commença :

Nos hommes se mirent à s'insulter, comme des héros du Ramayana ou de l'Iliade.

— Quelle est donc l'audace de ces chacals impurs qu'on nomme les chettys, qu'ils osent maintenant regarder en face les macouas, rois de la mer?

Ainsi commença Kissnama.

— Les macouas, répondit Arouna-chetty, n'ont donc plus que des filets troués, qu'ils sont obligés, pour vivre, d'aller comme des parias dérober les offrandes faites aux dieux.

— Viens ici, chien impudent, que je te châtie !

— Avant le coucher du soleil, ton immonde carcasse sera donnée en pâture aux fauves, et ton âme ira animer le corps de quelque animal rongeur de cadavres.

— Use de ta langue pour la dernière fois, fils de prostituée, car je vais te l'arracher et la donner en pâture aux porcs.

Les injures allèrent peu à peu en s'augmentant, et prirent bientôt une telle couleur, qu'il me serait impossible d'en donner la traduction, même affaiblie; ce fut une pluie d'expressions ordurières, de mots obscènes, dont on ne trouverait pas l'équivalent en Europe, même dans l'argot des lieux infâmes... Ceux qui ont voyagé en Orient comprendront aisément ce que je veux dire.

Tout en s'insultant, ils avaient en rampant diminué

la distance qui les séparait, et, arrivés au paroxysme de la fureur, grinçant des dents, et les yeux injectés de sang, ils se levèrent tout d'un coup et se précipitèrent l'un sur l'autre.

Ils étaient à peu près de même taille, paraissaient également robustes, et il eût été difficile de prévoir lequel des deux devait être le vainqueur.

Le premier choc fut terrible sans chercher à parer, ils s'étaient frappés tous les deux; de son gantelet de fer, le macoua avait enlevé l'oreille gauche à son adversaire, qui de son côté lui avait écrasé le nez.

D'un commun accord, ils coururent se jeter dans la rivière, et après avoir lavé leurs blessures, ils revinrent immédiatement l'un sur l'autre avec une rage indescriptible. Toujours sans se mettre en garde, ils se frappèrent en même temps; cette fois le chetty creva un œil à son adversaire, mais lui-même eut les deux lèvres emportées, et le menton mis à nu.

De ma vie je n'ai vu un spectacle plus horrible ; les deux victimes rugissaient comme des bêtes féroces, le sang inondait la terre, la foule applaudissait, trépignait, hurlait...

Nous jetâmes, le capitaine et moi, un regard autour de nous, pour voir si nous ne pourrions pas nous soustraire à la vue de l'horrible dénoûment... Nous étions pris, entre le fleuve qui coulait à pleins bords, et une telle quantité de spectateurs, que la nouvelle de cette

lutte avait attirés de tous les côtés de la province, que nous dûmes nous résigner à ne pas quitter la place...

Le macoua, l'œil sorti de l'orbite, la figure couverte de sang, s'élança dans la direction de la rivière ; mais le chetty qui, quoique fort endommagé, avait conservé l'usage de ses deux yeux, trouva que l'occasion était bonne pour en finir au plus tôt ; comme c'était son droit de ne pas accepter de trève, il barra le chemin au Macoua.

Le malheureux pêcheur, tout sanglant, n'y voyait presque plus ; au lieu de tenter de forcer le passage, il s'arrêta, et recula de quelques pas en trébuchant, il semblait ne plus avoir la force de se soutenir... Tous les membres de la caste macoua, qui assistaient au combat, étaient mornes et silencieux ; la foule s'était tue également, la tragédie commencée dans le bruit allait s'achever dans le plus profond silence...

En voyant l'épuisement de son adversaire, le chetty, le poing haut, marcha droit sur lui, pour lui donner le dernier coup ; et comme, privé des lèvres, il ne pouvait parler, le pourohita qui l'assistait, en s'avançant derrière lui, criait au macoua :

— Avoue que tu as dérobé les offrandes faites aux dieux, et tu auras la vie sauve !

— Illé, nai ! (Non ! chien) s'écria le macoua, avec une énergie dont on ne l'eût pas cru capable.

Le chetty courut sur sa victime, et Kissnama se mit à fuir...

— Il ne sera pas dit que nous aurons laissé assassiner cet homme ! s'écria le capitaine qui s'élança dans l'arène.

— Retiens ton ami, me cria le thasildar.

Mais avant même qu'il eût eu le temps de m'adresser ces paroles, en voyant le véritable acte de folie qu'allait commettre mon compagnon, j'avais fait un seul signe à mon Nubien, qui plus prompt que l'éclair l'avait enlevé dans ses bras robustes, et rejeté dans la charrette à côté de moi.

— Vous voulez donc nous faire écharper, lui dis-je, un peu vivement peut-être ; vous savez cependant ce qu'une imprudence peut coûter dans ce pays, rappelez-vous les pécaris !

Je n'avais pas eu le temps de prononcer ces mots, que la scène changea de face.

Le macoua, qui paraissait haletant, sur le point d'être atteint par son ennemi, fit tout d'un coup volte-face, avec une agilité dont personne ne pouvait le croire capable en ce moment, et, d'un coup de tête dans la poitrine, envoya le chetty rouler sur l'herbe.

Le marchand était perdu.

A peine, en effet, touchait-il le sol, que le macoua était sur lui, levant et abaissant avec rage son poing de fer sur la tête du malheureux, sans même lui de-

mander de rétracter son accusation... Nous détournâmes les yeux, je ne sais rien d'horrible comme de voir assassiner un homme, sans pouvoir lui porter secours.

Les pêcheurs accueillirent par de frénétiques hurrahs, la victoire de leur compagnon, et comme il ne pouvait marcher dans l'état ou il se trouvait, ils le reconduisirent dans sa demeure, sur un brancard couvert de fleurs.

Le tribunal de l'ordalya déclara solennellement que le macoua avait prouvé son innocence.

Le cadavre du chetty fut, suivant la peine réservée par la loi aux calomniateurs, abandonné dans la jungle à la merci des bêtes immondes.

Lorsque la foule se fut dissipée, le thasildar m'amena un des chefs de la caste macoua, et je fis prix avec lui pour notre passage sur l'autre rive du Cavéry. Comme il n'avait pas d'embarcation assez grande pour contenir nos charrettes et nos bœufs, il appela une dizaine de ses hommes, et se mit en devoir de faire construire un radeau. Il m'assura que tout serait terminé avant midi. Il était environ sept heures du matin, et j'avais pour ma part hâte de quitter cette sinistre station.

Après avoir donné mes ordres pour que rien ne retardât notre départ, je m'en fus à la recherche de mon ami, qui s'en était allé le long de la rivière, pour digérer l'algarade que lui avait value sa tentative de dévouement.

Je le découvris dans une anse du Cavéry ; assis à l'ombre d'un banian, il était occupé à faire des ronds dans l'eau, avec de petits cailloux qu'il ramassait sur le sable. A ses mouvements saccadés, à la manière dont il mâchait son cigare, je jugeai qu'il était en train de rouler les projets les plus étranges, dont le moins exagéré, par exemple, devait être d'interrompre immédiatement son voyage et de rentrer à Pondichéry... Je jugeai la situation si grave, que je pensai qu'il valait mieux ne pas m'en apercevoir.

Si j'avais pris au sérieux cette tête du Midi, échauffée par le soleil de l'Inde, et l'injure qu'il devait croire que je lui avais faite, en donnant l'ordre à mon Nubien de l'enlever comme un enfant... nous nous fussions infailliblement brouillés et séparés sur l'heure.

Aussi l'abordai-je du ton le plus naturel du monde.

— Mon cher capitaine, lui dis-je, je vous dois une explication, et je vous connais assez pour savoir qu'après l'avoir reçue, il ne sera plus question de rien dans deux minutes... Ces Indous qui se jettent dans la poussière pour vous saluer quand vous passez, qui seraient incapables en toute autre circonstance, de vous arracher un cheveu de la tête, ne sont plus les mêmes hommes dès que vous touchez à un de leurs usages de castes, à une de leurs croyances religieuses... Si je vous avais laissé intervenir dans la lutte, les deux adversaires se seraient tournés contre vous, j'eusse été

forcé de vous défendre, les deux castes chetty et macoua se fussent jetées sur nous, et nous eussions infailliblement été massacrés... C'est tout ce que j'avais à vous dire.

J'avais touché juste, car la figure du brave garçon se dérida peu à peu, et ce fut avec son air de bonne humeur habituel qu'il me dit.

— Ma foi, vous m'avez tout simplement sauvé la vie ! Au lieu de mettre à la cape et de voir venir, je courais toutes voiles dehors sur un brisant, comme un vrai pilotin... Tenez, prenez un cigare et n'en parlons plus...

En revenant au campement, je m'aperçus, avec un étonnement légitime, que les macouas qui travaillaient à notre radeau avaient disparu ; heureux du triomphe de leur camarade, ils étaient sans doute en train de se griser avec du callou, et pendant deux ou trois jours, il allait être fort difficile d'obtenir le moindre service d'eux. J'étais possesseur d'un *order* adressé à tous les agents du service indou, et j'aurais pu les faire réquisitionner par le thasildar, mais je jugeai la mesure inutile en ce moment, et je préférai recourir à un autre mode de passage. M'adressant à un Indou de la caste des couroubas (bergers), je lui demandai s'il ne connaissait pas, le long de la rivière, un de ces gués à bestiaux si communs dans l'Inde, et lui offris dix roupies (vingt-cinq francs), la moitié de son salaire d'une année, s'il voulait nous y conduire.

Il accepta avec empressement, en m'avertissant que le seul passage que nous puissions franchir sans danger, était à plus de deux jours de marche en avant du fleuve, mais que cette route avait l'avantage de nous conduire à Trichnapoli, en nous faisant éviter les deux ou trois autres branches du Cavery. Je l'engageai immédiatement, et deux heures après, nous avions quitté Nadi-Paleom.

La nouvelle imprudence de mon ami, due à son inexpérience des conditions essentielles qui seules peuvent assurer la sécurité du voyageur dans l'Inde, m'engagea à reprendre un projet que j'avais formé après l'affaire des pécaris, et qui était de louer ou d'acheter un éléphant.

A partir de Trivanderam, nous allions remonter le long de la côte Malabare, en suivant la chaîne des Gathes, jusqu'à la hauteur de Goa. Ces montagnes sont infestées de tigres, de panthères et d'éléphants sauvages ; de Goa aux ruines de Bedjapour et à Golconde, nous devions rencontrer des jungles sans fin, asiles des plus dangereux animaux, et l'adjonction à notre caravane de ce compagnon aussi intrépide que fort me paraissait d'une indiscutable nécessité.

J'appelai notre conducteur.

— Courouba, lui dis-je, connais-tu bien la contrée que nous allons traverser ?

— Certainement, Saëb, il y a vingt ans que je me

loue pour la garde des troupeaux, le long du Cavery, depuis la province du Coïmbetour, jusqu'à celle du Tadjaor.

— Sais-tu si je ne trouverais pas un éléphant à acheter dans ces parages?

— A acheter, non, Saëb.

— On ne se sert donc pas de ces animaux dans cette contrée?

— Le Saëb ne m'a pas compris : on ne vend pas facilement les éléphants dans cette province, car elle n'en produit pas, on les considère un peu comme de la famille, mais il pourra en louer avec leur cornac autant qu'il en voudra. Si les buflones marchent bien, nous arriverons ce soir dans l'aldée de Chelticoupam, et tu trouveras là plusieurs bohis conducteurs, qui se louent au mois ou à l'année avec leurs animaux.

Le courouba avait dit vrai, et lorsque nous eûmes installé notre tente à l'entrée de ce petit village, le bruit s'étant répandu que nous désirions louer un éléphant, une dizaine de cornacs se présentèrent avec leurs montures, offrant de nous suivre partout où nous voudrions.

Je m'inquiétai beaucoup plus de l'animal que du maître, et fis choix de celui qui me parut le plus vigoureux et le plus intelligent.

Moyennant la somme de huit roupies (20 francs) par mois, la bête et son cornac passaient à notre service pour tout le temps que nous voudrions les garder.

L'éléphant se nommait Mahadéva (le grand dieu), et son maître Vaïtilinya.

On verra, dans la seconde série de ces voyages, de quel précieux secours nous fut ma nouvelle organisation, et combien j'avais eu raison d'écouter le langage de la prudence; sans le noble animal, devenu des nôtres, le capitaine et moi eussions laissé nos os dans une des forêts solitaires des monts du Kanara, au-dessus de Bedanoor.

Le lendemain, nous traversions à gué le Cavery, à environ vingt-cinq milles de Trichnapoly, et après avoir couché sur la rive droite du fleuve à Arian-Saleh, nous nous mettions en marche pour la grande ville, que nous n'atteignions qu'à une heure assez avancée de la nuit.

De Cavery à Trichnapoly, la route serpente au milieu de rizières sans fin, qui seraient d'un aspect des plus monotones, si ces plaines n'étaient égayées par des myriades d'oiseaux de toutes nuances et de toutes espèces, qui voltigent constamment autour de l'herbe verte, à la chasse des insectes qui pullulent dans les tiges de nelly.

Environ une heure avant d'arriver, le soleil couchant nous offrit un admirable spectacle. La vieille ville indoue est construite au pied d'un immense rocher de plus de quatre cents pieds d'élévation, au sommet duquel se trouve un des plus beaux temples

de l'Inde. En avant du temple, et détaché de la construction principale, on aperçoit une série de colonnes reliées entre elles par un toit plat, comme on en rencontre à l'entrée de presque tous les monuments religieux des brahmes.

Au moment où l'édifice nous apparut dans le lointain, les derniers rayons de l'astre qui allait disparaître dans la direction de l'Océan indien, se jouaient au milieu des sculptures de la pagode et entre les colonnes du gôparam, les couvrant d'or et de lumière, alors que toute la plaine et le rocher lui-même étaient plongés dans l'obscurité.

Sur les huit heures du soir, nous arrivâmes au Belatti-Bengalow, où nous pûmes échanger contre un bon lit, la couche un peu primitive de nos charrettes.

Les buflones et l'éléphant campèrent dans un champ voisin. Nous résolûmes de ne faire qu'un très-court séjour à Trichnapoly, car un parcours de plus de deux cents milles nous séparait encore de Trivanderam, ville de la côte ouest, dans le Travencor, où nous devions stationner pendant près d'un mois, avant de continuer notre marche sur Golconde.

A quelque distance de Trivanderam, entre la chaîne de Gathes et Tinevellé, se trouve une masse de ruines antéhistoriques, répandues sur une surface de plusieurs lieues carrées. Je désirais rechercher si je ne trouverais pas dans la poussière du présent, quelques vestiges des

vieilles civilisations disparues. Il était impossible que je ne rencontrasse pas un fragment d'inscription, de sculpture ou de construction, qui pût me fixer sur l'antiquité à attribuer à ces ruines. Et cette pensée avait été pour beaucoup dans le tracé de mon itinéraire, que j'avais prolongé jusqu'à la pointe du cap Comorin, au lieu de le diriger de Trichnapoly sur Calicut et Mahé, ce qui eût abrégé notre voyage, de six semaines au moins.

Une heure avant que le jour parût, nous fîmes l'ascension du rocher que nous avions aperçu la veille dans les flots d'or du couchant, et tout en le gravissant péniblement, je ne pouvais songer sans un sentiment d'orgueil, à l'héroïque marquis de Bussy qui, dans les grandes guerres du Carnatic contre les Anglais, avait pris d'assaut ce nid d'aigle avec une poignée d'aventuriers, et en avait chassé les habits rouges, la baïonnette dans les reins ; mais je songeais aussi avec tristesse, qu'il ne restait rien de tant d'héroïsme, de tant de sang généreux versé pour la France ; pas même une pauvre statue de granit, à ces hommes de fer qui se sont appelés Dupleix, Bussy, Mahé de la Bourdonnais, Lally Tollendal..... il est vrai qu'ils n'ont jamais capitulé devant l'ennemi.

Je me trompe, Lally, le brave Lally, a capitulé!. Abandonné à lui-même dans l'Inde, sans argent et sans troupes, il soutint à Pondichéry, pendant vingt-trois

mois, avec sept cents hommes des régiments de Lorraine et Lally, un des siéges les plus extraordinaires qu'aient enregistré les annales militaires.

Vingt-deux mille hommes assiégeaient Pondichéry par terre, quatorze vaisseaux de ligne complétaient l'investissement par mer, et, pendant vingt-trois mois, l'ennemi ne put mettre le pied dans la ville, et Lally soutint ou livra *plus de deux cent cinquante assauts ou combats*. Ne prenant jamais de repos, toujours en tête, maintenant dans sa petite troupe, qu'il menait au feu comme à la parade, une discipline admirable, partageant les veilles, les fatigues, la nourriture frugale de tous, il a laissé dans la mémoire des Indous de telles admirations, que tous les événements arrivés dans l'Inde pendant cette période, sont groupés autour du souvenir du grand homme..... C'était du temps de Lally, entendez-vous dire à chaque instant.

Quand les Anglais pénétrèrent dans Pondichéry, ses défenseurs se mouraient d'inanition. Lally avait fait, il y avait deux jours, distribuer aux troupes la dernière livre de riz, et il y avait assisté sans rien prendre de sa part..... Lorsqu'on vint dire à cet homme si vigoureusement trempé que les Anglais entraient dans la ville, il se prit à pleurer..... il sortit en chancelant de cette vieille cité, qu'il avait défendue en héros, et quand il passa devant l'armée ennemie, celle-ci se découvrit en silence, et lui présenta les armes.

« Il n'y a certainement pas, dans toute l'Inde, un second homme qui eût pu tenir aussi longtemps sur pied une armée sans solde, et ne recevant aucune espèce de secours. »

A dit de lui le général Coote, son vainqueur, dans un rapport resté célèbre. La postérité a confirmé ce jugement. J'ai déjà dit que Lally avait payé de sa tête, les crimes du triste amant de la Poisson et de la Dubarry, et de ses indignes favoris, qui, après l'avoir abandonné dans l'Inde, jetèrent sa tête en pâture à l'opinion publique, qui accusait la cour et le gouvernement d'avoir perdu l'Inde.

— Par la sambleu, messieurs, avait coutume de dire Bussy à ses officiers, la veille d'une bataille, le premier d'entre vous qui se fait tuer demain, je le fais ensevelir dans le drapeau du régiment... C'est ainsi qu'il donnait de l'émulation à ses braves, qui, sous le soleil de feu de l'Indoustan, ont accompli des merveilles, qui semblent plutôt tenir de la légende que de l'histoire.

A cette époque... ces hommes ne connaissaient autre chose que l'amour de la patrie : c'est cette noble passion qui les a faits si grands ; c'est l'absence de cette passion qui en a fait d'autres si petits...

Si elles n'ont pas de statues, que ces grandes ombres s'en consolent ! De la côte malabare à la côte de Coromandel, l'Océan roulera bien longtemps encore ses eaux, sans pouvoir effacer la trace de leurs pas...

Je n'ai pas rencontré souvent, dans mes différents voyages autour du monde, de spectacle plus enchanteur que celui dont l'œil jouit du sommet du rocher de Trichnapoly. Aux premiers rayons du jour, une véritable inondation de lumière, envahit d'immenses champs de riz entrecoupés de bosquets de palmiers et de cocotiers, qui se perdaient au loin et à l'horizon, tandis qu'à nos pieds le Cavery et le Colron, en unissant leurs eaux, formaient une ceinture argentée au magnifique temple de Seringham, qui, avec ses sept enceintes et son innombrable population de brahmes, nous rappelait la pagode de Chelambrum, que nous venions de quitter.

De tous côtés, des milliers d'Indous des deux sexes se hâtaient de quitter leurs demeures, pour aller faire leurs ablutions dans les eaux des fleuves, ou dans les étangs sacrés. Un vaste bourdonnement montait de la ville jusqu'à nous; à deux pas, le chant des brahmes de la pagode construite sur le rocher, se mêlait aux bruits de la plaine, aux cris des bestiaux et des éléphants. La fourmilière humaine s'éveillait pour la prière et le travail...

Trichnapoly compte près de cent mille habitants, et sur ce nombre près de vingt mille sont musulmans. Cette ville est sans contredit la plus belle et la plus industrieuse de toute cette partie de l'Indoustan. Les bazars y sont fort beaux et bien approvisionnés de toutes les productions du pays. Le quartier des pantchalas ou

des cinq métiers — forgerons, orfévres, tisserands, sculpteurs sur bois, peintres sur ivoire et toutes les professions artistiques qui rentrent dans ces spécialités — est surtout des plus intéressants à visiter. Là se cisèlent les merveilleux bracelets, forme anneau ou forme bayadère, enrichis de pierreries et de perles, qui sont célèbres dans toute l'Asie. Un peu plus loin se sculptent les chars des divinités. Avec quelques morceaux de bois grossièrement ajustés, d'habiles ouvriers déroulent devant eux, en chassant leurs navettes, des étoffes tissées de soie et d'or, tandis que d'autres fondent des armes, fouillent l'ivoire, enluminent des images ou fabriquent des éventails.

En les visitant, nous choisissons parmi ces objets, ceux qui nous frappent le plus par leur originalité locale, et en faisons emplette. Nous errions depuis plusieurs heures dans ces rues bizarres, lorsque nous arrivâmes en face du quartier européen, au bout d'une esplanade dépourvue d'arbres, et qui miroitait sous une chaleur accablante. Nous aperçûmes une sentinelle anglaise, avec le veston collant et la toque que l'on connaît, qui se promenait sous quarante-cinq degrés de chaleur, aussi impassible en apparence que si elle eût arpenté le péristyle de Westminster.

On voyait, à la figure luisante et rouge du malheureux soldat, qu'il n'avait pas dû quitter depuis longtemps les neiges de l'Écosse; il affrontait les insola-

tions pour la grandeur de l'Angleterre; mais, malgré son air triste et résigné, nul n'aurait pu savoir s'il regrettait les landes des Highslands, l'ale de Perth et les rives de la Clide... Combien en meurent de ne plus entendre les sons de la cornemuse, le vieil air des Campbell chanté par une voix écossaise! Pauvres montagnards à l'œil bleu, transportés sous un ciel de feu qui vous tue par milliers, vous ne vous plaignez jamais, vous mourez pour la reine et le drapeau de la patrie!... Ah! combien je vous plaindrais moi... si vous n'aviez pas été si féroces à Delhi et à Luknow, quand vous égorgiez les cipayes sans défense, les femmes et les enfants à la mamelle,... pour venger les marchands de la Cité, qui avaient tant eu peur de perdre avec l'Inde, leur grenier d'abondance!...

En visitant les deux temples de Trichnapoly et de Seringham, je ne présentai pas la feuille de palmier, chargée de signes cabalistiques, qui nous avait si bien fait recevoir à Chelambrum, et sur laquelle le brahmatma avait ajouté son chiffre; les brahmes, par esprit de caste, auraient voulu faire honneur à la recommandation de leurs amis, et cela nous eût entraînés dans une série de fêtes, qui eussent fatalement plus que de raison retardé notre départ.

Mon compagnon se serait assez accommodé d'un séjour plus prolongé. Les souvenirs encore récents de Chelambrum, lui donnaient de vagues idées de compa-

raison;... il en était arrivé même à ne plus trouver la musique indoue aussi discordante.

— Ne trouvez-vous pas, me disait-il la veille de notre départ, que l'oreille s'habitue à ces sons bizarres, et que l'on finit par leur trouver un certain attrait, dans le milieu surtout où ils se produisent?... Croyez-vous que les musiciens de Seringham soient supérieurs à ceux que nous avons entendus?

L'*invite* était directe, mais *je coupai* au lieu d'y répondre... — Mon cher capitaine, les gandharbas ont dans leur répertoire deux ou trois douzaines de morceaux comme ceux que vous connaissez déjà, et qui ont de tels airs de famille que je n'ai jamais pu les distinguer entre eux. Promenez-vous pendant dix ans dans l'Inde, du nord au sud, de l'est à l'ouest, vous entendrez toujours le même morceau. Il n'y a qu'une variante, c'est que la victoire est remportée tantôt par la kannorha, tantôt par les cymbales ou le khola. Pour ma part, il y a longtemps que je suis habitué à ce bruit; mais je croyais que vos oreilles du Midi ne capituleraient pas aussi vite...

Il devina ma pensée et sourit.

Le lendemain, qui était le second jour de notre arrivée, notre petite caravane s'ébranla dans la direction de Madura, dont nous étions séparés par une distance d'environ quatre-vingt-dix milles.

J'avais acheté, dans le quartier des pantchalas, un

haoudah de voyage, que j'avais fait installer sur le dos de notre éléphant, et c'est bercé par la démarche nonchalante et régulière de la noble bête, que nous parcourûmes les admirables campagnes du Tandjaor.

Tout le pays que nous traversions, avait conservé l'empreinte ineffaçable de l'ancienne domination brahmanique, les routes étaient larges et dallées encore, par intervalle, sur le parcours de plusieurs milles; des boababs séculaires, dont les branches et le feuillage se rejoignaient en voûtes, les bordaient de chaque côté ; partout des canaux d'arrosage, distribuaient aux rizières l'eau que des étangs admirablement aménagés conservaient pour l'époque de la sécheresse; et, de distance en distance, nous rencontrions des asiles pour les pèlerins et les voyageurs.

A la halte du déjeuner, un petit événement, en nous privant de notre sieste, nous procura la récompense d'une bonne action.

Un pauvre pariah, poursuivi à coups de rotins par une troupe de yadavals et de couroubas (cultivateurs et bergers), haletant, n'en pouvant plus, vint, pour échapper à ses ennemis, se réfugier entre les roues de nos charrettes.

Les assaillants, après nous avoir fait respectueusement le salam, nous demandèrent la permission de s'emparer du misérable, pour le faire mourir sous le bâton.

Pour gagner du temps, j'eus l'air de conférer avec le capitaine; inutile de dire que mon brave compagnon parlait déjà de leur faire un mauvais parti :

— Ce serait une indignité de livrer cet homme à ces polissons, me dit-il, en leur montrant le poing.

— Voilà que vous allez vous emporter encore, lui répondis-je; ici, cela n'offre pas un très-grand inconvénient... Si nous ne voulons pas leur laisser prendre le pariah, ils attendront que nous ayons quitté le pays, et le malheureux n'aura rien perdu pour attendre; laissez-moi faire, je vais le tirer de là... Il faut parler à chacun sa langue, mon cher ami, et l'on fait plus en paraïssant accepter le prejugé, qu'en luttant contre lui.

— Gens des yadavals et des couroubas, dis-je en tamoul aux Indous, mon ami vient de vous montrer le poing, et certainement il a un peu raison; comment n'avez-vous pas pensé qu'en poussant cet impur pariah de notre côté, il viendrait souiller notre campement de sa présence? c'est une nouvelle injure ajoutée à celle que cet être grossier a sans doute dû vous faire, et son double crime exige une double punition. Voyons, de quoi l'accusez-vous? afin que nous proportionnions le châtiment à l'offense.

— Le misérable a osé frapper un taureau à coups de pierre, me répondirent unanimement nos interlocuteurs.

Le cas était grave pour le pauvre diable, car on sait que le taureau est l'animal révéré par excellence des Indous.

— Rien ne saurait effacer un tel forfait, répondis-je aussitôt ; il faut d'abord imposer à ce tchandala — rebut de caste — une forte amende au profit du propriétaire de l'animal.

L'or est le premier des dieux, dans l'Inde comme ailleurs, et je savais mon moyen infaillible.

— Mais il n'a rien, dit un des yadavals, il vendrait sa peau qu'il n'en trouverait pas dix caches, comment pourrait-il réparer le dommage qu'il m'a causé?

— Fixons d'abord l'amende, nous verrons ensuite à nous la faire payer.

D'un commun accord, la réparation due fut évaluée à douze roupies (trente francs), juste le prix du taureau qui avait à peine reçu une égratignure.

— Et les coups de rotin! s'écria la foule en chœur.

— Un instant, procédons par ordre, que le propriétaire du taureau s'avance.

Le yadaval qui s'était déjà fait connaître pour tel étant sorti des rangs, je lui remis à l'instant les douze roupies, au milieu de l'ébahissement général.

— Je paye moi-même l'amende, dis-je aussitôt, parce que je veux être maître de lui imposer la punition qu'il me plaira, pour avoir osé pénétrer dans notre campement.

Je le condamne à recevoir dix coups de rotin matin et soir, au lever et au coucher du soleil, pendant la durée d'un mois lunaire (28 jours), et pendant le même laps de temps, il nous suivra portant sur la tête cette caisse où se trouve enfermé ce guépard, pour diminuer d'autant la charge de nos buflones. Voilà ce que nous avons décidé, mon ami et moi ; si vous n'acceptez pas notre sentence, rendez-nous l'amende et emparez-vous du pariah.

Restituer les douze roupies, cinq minutes après les avoir reçues ! le yadaval nous aurait plutôt laissé emmener toute sa famille... Aussi la sentence que je venais de rendre, fut-elle acceptée par lui et, comme conséquence, par tous les gens de sa caste.

Le pauvre pariah, plus mort que vif, pendant tout ce colloque, n'avait pas quitté la position qu'il avait prise.

Dès que le soleil, diminuant d'intensité, nous permit de continuer notre route, j'ordonnai au pariah de se charger la caisse du guépard sur la tête, et de nous suivre ; pour avoir l'air de prendre mes sûretés, devant un certain nombre d'Indous qui étaient restés à nous observer, je lui fis passer autour du cou une corde que l'on attacha à l'arrière d'une des charrettes, le menaçant du bâton s'il ne nous suivait pas librement.

Jusqu'au soir, je laissai le malheureux à ses angoisses résignées ; je voulais que nous fussions arrivés

en dehors du district que nous traversions, pour être bien assuré qu'on ne le reprendrait pas, après que je lui aurais rendu la liberté.

Parfois le pauvre diable jetait des regards pleins d'effroi sur le soleil qui, déclinant à l'horizon, semblait marcher plus vite pour hâter l'heure de son supplice...

Lorsque je jugeai qu'une distance convenable nous séparait du lieu où nous l'avions rencontré, je fis arrêter les charrettes, et lui ordonnai de déposer le fardeau qu'il portait; le malheureux se précipita dans la poussière pour nous faire le schaktanga ; des sons inarticulés s'échappèrent de son gosier, et il nous montra qu'il était muet... il avait eu la langue coupée, soit par suite d'un accident, soit par une de ces vengeances que les Indous de basse caste, exercent si fréquemment sur ces pauvres diables.

Malgré nous, les larmes envahirent nos paupières, le pariah s'en aperçut, et il commença à se rassurer un peu.

— Voilà de quoi vivre pendant trois mois, lui dis-je en lui mettant six roupies dans la main, ne rentre pas dans ton village, avant qu'un mois lunaire se soit écoulé, si tu ne veux mourir sous le rotin.

Le pauvre diable ne pouvait en croire ni ses yeux ni ses oreilles ; il se jeta à plat ventre, mit successivement sa tête sur chacun de nos pieds, fit le schaktanga devant nos bœufs, devant l'éléphant, et s'étant ac-

croupi sur le chemin, dans la posture que prennent les gens des classes infimes, en présence des brahmes, il attendit pour se relever, que nous eussions disparu à un détour du chemin...

Dans toutes les contrées de l'Inde, les pariahs sont repoussés de toutes les castes, et traités avec une dureté voisine de la barbarie. Ils ne peuvent travailler la terre pour leur propre compte, et sont obligés, pour vivre, de se louer aux cultivateurs qui, moyennant un salaire des plus minimes, les emploient aux travaux les plus dégoûtants et les plus pénibles.

Leurs maîtres peuvent les battre sans qu'ils puissent obtenir une réparation, sans même qu'ils aient le droit de se plaindre. Les pariahs dans l'Inde sont beaucoup plus malheureux, et beaucoup plus maltraités que les anciens esclaves; appartenant au district où ils sont nés, et nominalement à personne, nul ne s'inquiète de leurs besoins, et tous les surchargent d'occupations.

Cependant, à quelque degré de misère et d'oppression que soient réduits ces malheureux, on ne les entend jamais se plaindre de leur situation, ni murmurer de ce que le hasard ne les a pas favorisés d'une naissance plus relevée. Ils ne songent pas non plus à rendre leur sort meilleur, en s'associant les uns aux autres pour fonder quelque chose de durable, qui pourrait être le commencement d'une régénération sociale, qu'ils imposeraient facilement par le nombre, puisque, for-

mant le cinquième de la population totale de l'Inde, ils constitueraient la caste la plus nombreuse. Tout pariah naît et meurt, avec l'idée qu'il est né pour être asservi aux autres castes, et que rien ne peut changer ou modifier sa destinée.

Ces malheureux sont constamment plongés dans la plus affreuse misère, la plupart n'ont pas de quoi se procurer les vêtements les plus grossiers, et, quant à leur nourriture, il en est peu qui aient la satisfaction de manger tous les jours. Il faut dire aussi que si, d'aventure ils possèdent quelque chose, ils se hâtent de le dépenser, et s'abstiennent de tout travail tant qu'ils n'y sont pas poussés par une absolue nécessité.

Il y a de certaines contrées, où les chefs des villages les autorisent à cultiver quelques quartiers de terre pour leur propre compte, mais ceux qui le font sont encore plus misérables que les autres, car d'ordinaire ils travaillent avec tant d'indolence et d'incurie, que la récolte ne suffit même pas à les nourrir pendant la moitié de l'année. Pour obtenir un résultat, ils devraient au contraire s'imposer un travail régulier et soutenu, car les terres qu'on leur abandonne par pitié, sont généralement sablonneuses ou d'une culture difficile.

Le mépris et la répulsion que toutes les castes, mais surtout les brahmes, éprouvent pour ces malheureux sont tels, que dans une foule de contrées la trace seule

de leurs pas, est considérée comme une souillure pour le village tout entier. Il leur est interdit de jamais traverser les rues où se trouvent les habitations des brahmes, et s'ils s'avisaient de le faire, ceux-ci ne les frapperaient pas eux-mêmes, de peur de se souiller, mais ils les feraient assommer par des gens des castes inférieures. Quant au pariah qui oserait pénétrer dans la demeure d'un brahme, il n'y a pas de doute que, même encore aujourd'hui, il serait sur-le-champ mis à mort. Les exemples de ces faits, très-communs sous la domination des rajahs, paraissent l'être moins aujourd'hui... Je tiens pour ma part qu'ils sont simplement moins connus. Quoi que fasse un brahme dans l'Inde, rien n'arrive jamais aux oreilles de la justice, et l'on ne trouverait pas un Indou, pour déposer contre lui, alors qu'il n'en est pas un, qui ne soit prêt à déposer en sa faveur.

Toute personne qui a été touchée, soit par inadvertance, soit volontairement, par un pariah, est souillée par cela seul, et ne peut communiquer avec qui que ce soit, jusqu'à ce qu'elle ait été purifiée par un bain, ou par d'autres cérémonies plus ou moins importantes, selon la dignité et les usages de la caste, à laquelle cette personne appartient.

Manger avec des gens de cette classe, ou toucher à des vivres apprêtés par eux, et même boire de l'eau qu'ils auraient puisée ; se servir de vases de terre qu'ils

ont tenus dans leurs mains ; mettre le pied dans leurs maisons, ou leur permettre d'entrer dans la sienne ; tout cela offrirait autant de motifs d'exclusion ; et celui qui l'aurait encourue n'obtiendrait de rentrer dans sa caste qu'après de pénibles et dispendieuses formalités.

Quiconque aurait eu commerce avec une femme pariah, serait traité beaucoup plus *sévèrement*, si son délit était prouvé.

J'ai vu des procès intentés en exclusion de caste, contre de jeunes Indous, à qui on reprochait simplement, d'avoir dérobé une rose à une jeune fille de la caste maudite, qu'ils avaient rencontrée glanant des fleurs au détour de quelque sentier ombreux.

Cette horreur qu'inspirent les pariahs, est cependant un peu moins sensible dans les provinces du Nord que dans celles du Sud. Cela tient à ce que les musulmans, qui ont régné sans partage sur l'Indus et le Gange supérieur, dans le premier temps de la conquête, n'avaient établi aucune différence entre eux et les gens de caste.

L'origine des pariahs se perd dans la nuit du passé. Manou en parle déjà sous le nom de tchandalas, ou gens des castes mêlées, ce qui tend à prouver, à l'encontre de ceux qui voient en eux les autochthones du pays soumis par des conquérants, que cette classe abjecte s'est formée peu à peu des criminels et des vagabonds, rebuts des autres castes.

Dans mes *Recherches scientifiques* sur les anciens cultes de l'Orient, j'ai apporté quelques documents à l'appui de cette opinion : qu'on me permette de me citer moi-même.

La division du peuple en quatre castes : les brahmes, — les xchatrias, — les vaysias, — les soudras, — fit naître dans l'Inde, un droit pénal dont nous trouvons les vestiges chez toutes les nations de l'antiquité, et même dans les codes modernes. Cette forme de pénalité s'appela dans l'Inde le rejet de la caste.

A Athènes : *le bannissement avec privation de ses droits de citoyen.*

A Rome : *la diminution de tête* avec ses trois degrés.

Dans les codes modernes : *la mort civile.*

Par le rejet de la caste l'homme perdait, dans l'Inde, non-seulement ses droits sociaux, mais encore ses droits naturels. Il n'était plus rien non-seulement pour les gens de son village et de sa caste, mais encore pour sa femme, ses enfants et tous ses parents; du jour où le rejet de la caste était prononcé la succession était ouverte.

On lui interdisait l'eau, le riz et le feu, non qu'il ne conservât le droit de se nourrir, mais il était défendu à tous, sous peine de subir la même flétrissure, de lui fournir aucun objet, d'exercer à son égard les droits de l'hospitalité.

Le tuer n'était pas un crime.

La primitive société indoue n'avait pas inventé, comme moyen de répression, la prison, les tortures, la mort... Elle resta stationnaire pendant plusieurs milliers d'années, devant ce mystérieux problème de la vie, sans oser y toucher; n'admettant d'autre droit pour la société, que celui de chasser de son sein celui de ses membres qui refusait de se soumettre à ses lois.

Cette coutume engendra bientôt une catégorie d'individus qui reçurent ce nom de tchandalas, ou gens de castes mêlées, dont nous venons de parler.

Les pariahs actuels descendent des tchandalas.

Lorsque l'Indou était frappé par un arrêt de rejet de caste il n'entraînait pas dans sa chute, à moins de complicité, sa femme et ses enfants; mais, si ces derniers voulaient par dévouement, le suivre dans sa disgrâce, ils étaient dégradés par ce seul fait, et rejetés dans la classe impure; de même tous les enfants qui lui naissaient, soit de sa femme, soit d'unions passagères, appartenaient à la classe des tchandalas.

Cette classe n'avait aucune existence légale. La loi ne reconnaissait pas plus les liens de parenté de ses membres, que ceux des animaux. Les malheureux décastés étaient moins protégés même que ces derniers, puisqu'on pouvait les blesser et les mettre à mort impunément.

Comme toutes les races abandonnées à la vie de nature, les tchandalas se développèrent avec une extraor-

dinaire rapidité. Issus des criminels de toutes les castes, même des castes brahme et xchatria, ils ne tardèrent pas à former un ensemble beaucoup plus intelligent, plus capable, que la moyenne des soudras et même des vaysias ; peu à peu ils se réunirent en villages, dans les contrées incultes et jugées inhabitables jusqu'alors. Ils cultivèrent la terre, élevèrent des troupeaux, et chacun ayant conservé la caste précédemment possédée, dans la société qui les avait chassés, ils ne tardèrent pas à former une petite nation s'élevant à côté de la grande et sur son modèle, et ayant elle aussi ses brahmes prêtres, ses xchatrias chefs, ses vaysias négociants, et ses soudras cultivateurs. Les plus anciens historiens indous, Vina-Snati et Veda-Vyasa, par exemple, leur attribuent *l'invention de la brique.*

Les brahmes ne pouvaient accepter cette situation, qui devait infailliblement conduire à des luttes séculaires, le jour où les tchandalas se trouveraient assez forts pour braver ceux qui les avaient rejetés de leur sein.

La persécution commença.

Un premier édit du brahmatma Yati-Richi, défendit à tous les gens *des classes mêlées*, d'habiter dans les villages.

Ils se firent nomades, et vécurent avec leurs troupeaux, mais sans s'éloigner du centre commun de

ralliement, c'est-à-dire de leurs fours à brique. Ils continuèrent à se développer et à croître avec une extraordinaire rapidité.

Toutes les provinces de l'Inde avaient leurs tchandalas, gouvernés par ceux d'entre eux qui étaient d'origine brahme et xchatria. De plus, quoique parlant des langages différents suivant les latitudes, tous les groupes tchandalas possédaient les mêmes mœurs, les mêmes croyances que les Indous, car les brahmes, chassés de leur caste, avaient doté les classes mêlées d'un culte et d'une discipline religieuse semblables à ceux des castes régulières. Bientôt ils se hasardèrent à bâtir quelques modestes édifices en terre et pierre sèche, servant de pagodes et d'écoles... Malgré tous les obstacles, malgré la loi civile et religieuse, une nouvelle nation se formait dans la nation.

Le brahme Vamana, le vainqueur de Prithou, homme intelligent autant qu'habile, conseillait à l'artaxchatria Aristanata, dont il avait consolidé le trône par ses victoires, d'admettre tels quels dans les castes, tous les groupes tchandalas, et de leur restituer les droits dont avaient joui leurs ancêtres. Si cet avis eût prévalu, toutes les persécutions et les révolutions serviles, qui ensanglantèrent l'Inde pendant des siècles, eussent été évitées. Mais déjà, à cette époque, la logique, la justice et le sens commun, étaient de peu de poids dans les conseils des gouvernements, et l'on ne songea à se défendre

des tchandalas, qu'en leur infligeant les plus odieux traitements.

Environ huit mille ans avant notre ère, l'artaxchatria — grand roi — Pratichta lança contre eux l'édit connu dans l'Inde sous le nom de *arta* — l'acte juste — par lequel il leur défendit l'exercice du culte de Brahma. et la lecture des Védas.

Voici cet acte que nous avons traduit de l'Avadana-Sastra, ou recueil des récits historiques :

> « Manou a dit : Les tchandalas naissent de l'adultère, de l'inceste et du crime. Ils ne peuvent avoir pour vêtements que les habits des morts, pour plats que des pots brisés, pour parure du fer, pour culte que celui des mauvais génies, et qu'ils vaguent sans cesse d'un lieu à un autre.
>
> « Les sages ont de tous temps confirmé ces décisions. Il est interdit aux tchandalas : *de faire aucunes cérémonies funéraires en l'honneur des mânes des ancêtres, de se réunir en villages, d'observer entre eux les différences de castes et d'y attacher des priviléges, d'offrir les sacrifices et les oblations à l'eau et au feu, de faire les ablutions prescrites.*

« Il leur est interdit *de prononcer le nom de Brahma, l'être existant par lui-même, et le mystérieux monosyllabe, de lire, de copier et d'enseigner le Véda, d'écrire de gauche à droite, qui est le mode réservé aux hommes vertueux des quatre castes, et pour la transcription de l'écriture sacrée.*

« Pour les actes entre eux, ou constater les louages de service, pour l'enlèvement des immondices et des cadavres en putréfaction, et pour leurs marchés de briques, il leur est interdit d'écrire de la main droite, et autrement que de droite à gauche. La main droite est la main pure réservée aux sacrifices, aux dieux et aux oblations, que les gens des castes reconnues ont seuls le droit d'offrir.

« Que cela soit sous peine de mort.

« Telle est la loi. »

Ces distinctions de main droite et de main gauche, et d'écriture de gauche à droite, et de droite à gauche, sont encore observées dans toutes les provinces du sud de l'Inde, bien que les castes se soient multipliées à l'infini ; les castes supérieures les ont imposées aux castes inférieures, et un pariah qui voudrait les trans-

gresser aujourd'hui se ferait assommer par les gens de caste. Retenons bien ce fait :

De l'interdiction de la main droite et de l'écriture de gauche à droite, faite aux gens des classes mêlées par Manou et l'édit de Pratichta, car là est peut-être la clef d'une foule de problèmes ethnographiques.

Rien n'y fit; les tchandalas se bâtissaient des cases de feuillages, qu'ils renversaient à la moindre alerte, vivaient et priaient en commun, fabriquaient des ouvrages de poterie et des briques, qu'ils allaient vendre aux abords des cités, car l'entrée leur en était interdite, et le besoin de leur aide était tel pour cet ouvrage pénible, qu'un karana (bulle, rescrit, ordonnance) du brahmatma Yati-Richi avait déclaré :

« Qu'il était permis *de se servir de la brique fabriquée par les hommes des classes mêlées*, car la terre était si pure, qu'elle ne pouvait être souillée par l'attouchement des tchandalas. »

(AVADANA-SASTRA, 1re partie.)

Enfin ces pauvres proscrits, par tous les moyens dont ils pouvaient disposer, reconstituaient peu à peu entre eux, le pacte social déchiré par leurs ancêtres.

Ils n'avaient pas le droit de posséder la terre, aussi la vente des objets qu'ils manufacturaient, leur vie sobre, leurs économies de plusieurs siècles, finirent par con-

centrer dans leurs mains, une partie de la richesse monnayée de l'Indoustan. Malgré l'interdiction de l'eau, du riz et du feu qui pesait toujours sur eux, ils parvenaient à se procurer en secret, le riz, le safran, et tous les objets nécessaires à leur nourriture ,et à la toilette de leurs femmes. Ils s'étaient rapprochés des villes ; aux cases en feuillages avaient succédé des abris en briques, construits sur un autre modèle que celui de leurs oppresseurs, pour ne pas exciter leurs persécutions. Insensiblement ils minaient les bases légales de leur proscription : en deux mille ans, ils étaient arrivés à former presque le tiers de la nation, et le jour approchait où il allait être nécessaire de compter avec eux, lorsque, sous l'artaxchatria Agastya, la persécution recommença avec de telles rigueurs, qu'en quelques mois ils furent rejetés dans la condition misérable, que la loi leur avait primitivement faite.

Les montagnards de l'Himalaya, ayant pour la seconde fois fait irruption dans les plaines de l'Indoustan, et détruit Asgartha, la ville du soleil; Agastya, après avoir été à deux doigts de sa perte, finit par les anéantir, et jugea l'occasion bonne pour s'emparer de toutes les richesses amassées par les tchandalas. Il accusa ces derniers d'avoir favorisé les envahisseurs, et rendit coup sur coup, une série d'édits qu'il fit exécuter par ses soldats.

Le premier, connu sous le nom de Karana-Karaya, l'édit d'impôt royal,

> « Confisque tout ce qui sera trouvé en possession des tchandalas, par ces motifs qu'ils n'avaient pas le droit de rien posséder. »
>
> (AVADANA-SASTRA, 1re partie.)

Le second, appelé Karana-Kuhanaya, l'édit sur les choses de terre cuite,

> « Ordonne que les tchandalas soient désormais employés uniquement aux travaux de briques et de poterie, pour le compte des vaysias, dont ils deviennent les esclaves ; et que, divisés en escouades, ils soient immédiatement employés à entourer les villes de murs en briques, à construire des pagodes et des forteresses, sans autre salaire que leur nourriture. »
>
> (AVADANA-SASTRA, 1re partie.)

Le troisième, appelé Karana-Munkundakaya, l'édit sur les légumes impurs,

> « Ordonne que la seule nourriture qu'il sera permis de leur donner, consistera

en ail et oignons (munkundaka, oignon), les livres sacrés défendant qu'il soit donné aux tchandalas, ni grains, ni fruits portant grains, ni feu, ni eau. »

(AVADANA-SASTRA, 1re partie.)

La même ordonnance porte :

« Qu'ils ne pourront prendre de l'eau pour leur subsistance, ni dans les fleuves, ni dans les sources, ni dans les étangs, mais seulement aux abords des marécages, des abreuvoirs et des trous faits dans la vase par les pas des bestiaux. »

(AVADANA-SASTRA, 1re partie.)

Défense fut faite également :

« De laver leur linge et de faire leurs ablutions, l'eau croupie qui leur était concédée, ne devait être employée qu'à éteindre leur soif.

« Il fut interdit aux femmes soudras d'accoucher les femmes tchandalas, et, à ces dernières, de s'aider entre elles, etc. »

(AVADANA-SASTRA, 1re partie.)

On aurait de la peine à ajouter foi à toutes ces hor-

reurs, si l'antiquité de l'Orient, n'était pleine de pareils actes.

Tout, comme on le voit, fut combiné de façon à amener le plus rapidement possible, l'extinction de cett race, que les moyens ordinaires n'avaient pu empêcher de croître.

Excès de travail au soleil, et devant le feu des fours à briques, — des légumes crus pour toute nourriture, — l'eau bourbeuse pour boisson, — défense de procéder à aucuns soins de propreté, — interdiction d'aider aux femmes enceintes à se délivrer. Un pareil traitement aurait raison en quelques années, de la nation la plus robuste et la plus énergique.

Le premier résultat de ces atroces dispositions que l'Avadana-Sastra signale, fut amené par la défense faite à ces malheureux de procéder à aucune ablution corporelle.

En peu de temps, presque tous ces malheureux, furent atteints de plaies purulentes aux parties génitales; comme en cet état ils ne pouvaient travailler, Agastya rendit l'ordonnance appelée Karana-Nistrincaya, l'édit du couteau, par lequel :

> « Tout homme et tout enfant mâle en naissant furent astreints à la circoncision, et toute femme dut subir l'ablation des petites lèvres vaginales... »
>
> (Avadana-Sastra, 1re partie.)

Toutes ces prescriptions, exécutées à la lettre sous Agastya, avaient eu pour résultat, à la mort de ce prince, de diminuer d'une bonne moitié le nombre des tchandalas.

Sous les successeurs de cet homme de fer les rigueurs se relâchèrent un peu, et les malheureux, quoique plongés dans le plus dur esclavage, purent se procurer une nourriture moins malsaine, et reconstruire leurs primitives cases de branchages.

Nous les retrouvons, environ quatre mille ans avant notre ère, possédant des troupeaux, et vivant à peu près tranquilles, à condition de ne pas bâtir de maisons, de ne pas se réunir en village, et de se soumettre aux prescriptions de Manou.

***

« La demeure des tchandalas doit être hors des villages, ils ne peuvent avoir de vases entiers, et ne doivent posséder pour tout bien que des chiens et des ânes.

***

« Qu'ils aient pour vêtements les habits des morts, pour plats des pots brisés, pour parure du fer, qu'ils vaguent sans cesse d'un lieu à un autre.

***

« Qu'aucun homme fidèle à ses devoirs, n'ait de rap-

ports avec eux; ils doivent n'avoir d'affaires qu'entre eux, et ne se marier qu'entre leurs semblables.

***

« Que la nourriture qui leur est accordée, ne leur soit donnée que sur des tessons, et qu'ils ne circulent que la nuit dans les villages et les villes.

***

« Qu'ils n'y entrent de jour que pour leur besogne, portant les signes prescrits par le roi, pour qu'on les reconnaisse. Qu'on les charge de transporter les morts qui ne laissent pas de parents.

***

« Qu'ils exécutent les sentences de condamnation à mort, etc... »

Ils étaient devenus exécuteurs des hautes œuvres lorsque, pour ne pas augmenter le nombre des *gens des castes mêlées*, les brahmes remplacèrent par la mort, les supplices, la prison et l'amende, le rejet de la caste qui ne fut conservé que pour certains crimes religieux.

C'est avec les bribes de ces conceptions, que les nations modernes, si fières de leurs civilisations, ont composé leurs droits pénals.

Il n'y a pas un siècle que nous avons aboli les tortures. La suppression de la mort civile, *qui n'était autre chose que le rejet de la caste antique, date de vingt ans à peine !* Les pariahs étaient marqués au front avec le fer à marquer les porcs. Combien y a-t-il de temps que nous ne marquons plus nos pariahs à l'épaule ?...

Et dire qu'il y a des gens qui croient encore aux conceptions individuelles... et qui ne voient pas que la vie de l'humanité, ne se développe que par une longue suite de traditions non interrompues, qui ne font que se transformer dans le sens du mieux...

A chaque pas, nous rencontrions des coutumes que nous pouvions rattacher aux vieilles institutions brahmaniques et aux mœurs actuelles, et c'est par des conversations sur ces intéressants sujets, que nous égayâmes les trois jours, que nous mîmes à franchir la distance qui séparait Trichnapoly de Madura.

C'est avec un indicible plaisir, que chaque jour j'assistais à l'étonnement de mon compagnon, qui n'en revenait pas, de voir qu'il voyageait simplement chez les ancêtres de nos ancêtres.

Nous ne fîmes que traverser, comme une simple station de déjeuner, Madura, ville coquette noyée dans un océan de verdure ; nous avions hâte d'atteindre la côte malabare, et désormais nous allions doubler nos étapes ; l'admirable végétation des campagnes que

nous traversions ne suffisait plus à nos désirs, il nous fallait l'émotion des sites sauvages des Gaths et des monts Nielgheries, asiles mystérieux des fauves et de populations primitives, que nuls voyageurs, je crois, n'avaient encore visitées chez elles.

Le jour de notre passage dans la capitale du Maduré, il y avait *courses*. Jamais idée plus désopilante n'avait germé dans un cerveau britannique. Le mérite de cette importation, revenait au *collector* qui administrait le district.

En longeant un champ qui bordait la route à la sortie de la ville, nous aperçûmes un gentleman roux de la race des échassiers, qui, monté sur un poney de Singapoor, si petit que le cavalier était obligé de relever les jambes pour ne pas labourer la terre, rangeait sur une seule ligne une vingtaine d'Indous, montés sur des ânes microscopiques. Sur un tertre, une demi-douzaine de ladys couleur filasse, qui s'abritaient sous des chapeaux verts et des ombrelles jaunes, figuraient le public des tribunes; derrière une corde en fibre de coco, maintenue par des piquets, se pressait la foule bariolée.

Tout à coup le signal fut donné, master John, qui était de la course, se lança à fond de train, ayant toutes les peines du monde à maintenir ses grandes jambes au-dessus du sol, les ânes suivirent *à volonté*, et le tout alla donner contre une banquette irlandaise que nul ne

put franchir... Après une lutte de quelques instants, entre le petit cheval et les grandes jambes, master John alla rouler dans la poussière, et nous continuâmes notre route avec une provision de gaieté pour plusieurs heures.

Nous ne mîmes que cinq jours, pour nous rendre de Madura à Trivanderam, par Tinivellé et Palam-Kola, sans autres temps d'arrêt que ceux des repas.

Rien d'extraordinaire ne signala cette dernière étape à travers les plaines du Travencor.

Lorsque notre petite caravane, Mahadéva et son cornac en tête, pénétra dans Trivanderam, le soleil était sur son déclin ; il avait fait une de ces chaudes journées, pendant lesquelles le corps alangui semble réagir sur la pensée, et lui communiquer son affaissement ; nous nous dirigeâmes immédiatement sur le rivage, pour aspirer à pleins poumons quelques risées de brise d'ouest, qui se rafraîchissaient un peu en passant sur les flots. L'océan Indien étincelait sous les derniers feux du jour, déroulant au loin sa nappe d'eau, aussi tranquille en ce moment que celle d'un lac ; de tous côtés éclataient les chants nasillards des padials, qui revenaient des champs en poussant devant eux leurs troupeaux ; dans les bosquets de cocotiers, et sur les bords des rizières, les éléphants fauchaient et bottelaient leur ration du soir, pendant qu'Indous et musulmans, sur les bords des ruisseaux ou des étangs consacrés, fai-

saient leurs ablutions selon les prescriptions de la loi religieuse.

A notre droite, sur les limites mêmes de l'horizon, courait une ligne bleuâtre, qui se détachait en dentelures inégales, en remontant vers le nord-ouest... C'est par là, dis-je au capitaine, rendu tout rêveur par l'admirable paysage qui nous entourait, que nous allons bientôt remonter vers Goa, Bedjapoor et Golconde.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

INVASIONS ARABES, MOGOLES ET EUROPÉENNES
DUPLEIX. — CLIVE. — WARREN-HASTINGS.

Pondichéry. — La France dans l'Extrême-Orient. — Politique de l'avenir. — Coup d'œil rétrospectif. — Domination des Brahmes et des Rajahs. — Invasions Arabes et Mogoles. — Les conquêtes européennes. — Portugais et Hollandais. — Luttes de la France et de l'Angleterre. — Dupleix. — Clive. — Warren-Hastings..... 5

DEUXIÈME PARTIE.

DE PONDICHÉRY AUX RUINES DE TIROUVICARRÉ A CHELAMBRUM.

De Pondichéry auy ruines de Tirouvicarré et à Chelambrum. — Cuddaloor. — Les castes. — Les obsèques de Narayana-Chetty. — La mutilation du Fakir. — Les ruines de Tirouvicarré. — Les Couroubarous. — Les Pecaris. — Incendie dans les jungles. — Arrivée à Chelambrum..... 103